21 FÉVRIER 1953

Illinois U Library
France

N° 384 - 100 FRANCS

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

## LONDRES FÊTE NOS « STARS »

Martine Carol vient d'être, à Londres, la plus fêtée de nos vedettes, au cours de la « Semaine du film français ». Le film « Les Belles de Nuit », dont elle est l'interprète, y a obtenu un triomphe, en même temps qu'il recevait à Paris le grand prix du cinéma. Ses camarades anglais, parmi lesquels l'illustre acteur sir Laurence Olivier, ont vivement félicité notre charmante artiste.

PHOT. U. P.

DANS
CE
UMÉRO

★

OUVELLE-ANGLETERRE
0.000 AMÉRICAINS
LENT FRANÇAIS
r PAUL MOUSSET

★

ES CHAMPS DE PÉTROLE
DE L'IRAK
ar PIERRE ICHAC

★

UTE COUTURE ET
IRSES MOYENNES

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

# POUR AVOIR TOUJOURS DES FLEURS

Pub. Léon Burg.

★

**LES COLIS PUBLICITAIRES** que nous présentons sont composés de variétés sélectionnées de tout premier ordre, parfaitement étiquetées. Ils sont expédiés franco de port et d'emballage à domicile dans toute la France continentale. Ces colis peuvent être expédiés aux colonies et à l'étranger sous emballage spécial, port en plus. Chaque colis est accompagné d'une notice explicative de culture. Ils sont indivisibles et aucune modification ne pourra leur être apportée. Paiement par chèque postal ou mandat ordinaire à la commande.

**COLIS A P**
(Perfection)

**10 superbes rosiers nains** à grosses fleurs remontants en 10 variétés extra, tous coloris, donnant des roses de mai à novembre.
**1.250 francs** franco domicile.

**COLIS C P**
(Vase fleuri)

**12 plantes vivaces** donnant des fleurs à couper de mai à novembre, comprenant :
1 aster — 1 iris germanica
1 ancolie — 1 Leucanthemum (gde marg.)
1 chrysanthème viv. — 1 lupin
1 gaillarde — 1 œillet mignardise
1 gypsophile — 1 phlox decussata
1 heuchera — 1 violette à longue tige
**920 francs** franco domicile.

**COLIS B P**
(Façade fleurie)

**6 rosiers grimpants,** réellement décoratifs, de grande classe, pour façades, pergolas, treillages, etc., dont : 1 grenat noir, 1 blanc de neige, 1 corail doré, 1 jaune primevère, 1 rouge écarlate, 1 rose vif.
**1.370 francs** franco domicile.

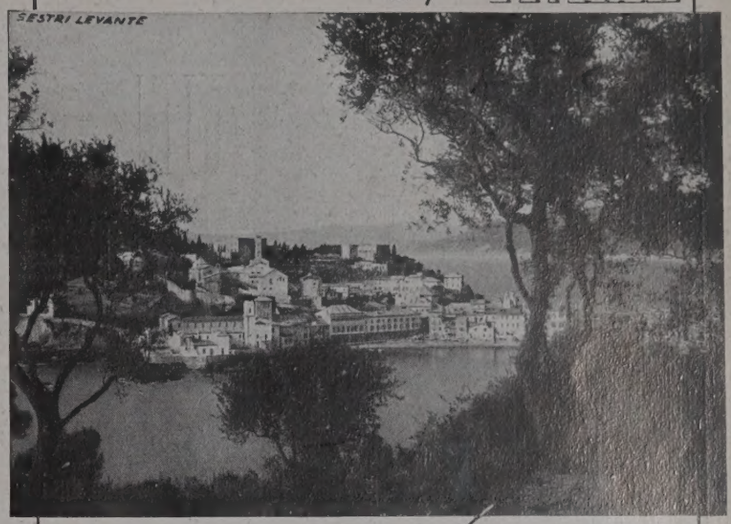
**COLIS D P**
(Exposition)

Ce colis comprend :
**3 dahlias cactus** dont 1 violet pétunia, 1 mauve, 1 rose carminé.
**3 dahlias décoratifs** dont 1 blanc pur, 1 jaune vif, 1 rouge géranium.
**860 francs** franco domicile.

**Pépinières et Roseraies BACHELIER-CHARVOT S 18**
*200 hectares en cultures* CHATEAUROUX (Indre)
Chèques postaux : LIMOGES 277-62



en ITALIE




*Gênes et sa Riviera*
*vous offrent leurs attraits en toute saison*

*Villégiature idéale dans les stations climatiques de:*
**Nervi - Portofino - Rapallo - S. Margherita - Sestri Levante**
**Arenzano - Camogli - Chiavari - Lavagna - Pegli - Zoagli**
*Hotels et Pensions de toutes catégories*

Villas et appartements meublés à louer Liaison routières et ferroviaires rapides et confortables.

*Renseignements:*
OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris - 23, Rue de la Paix — Nice - 14, Avenue de Verdun
Marseille - 2, Rue Fernand Pauriol

**GENOVA - ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO**
et toutes les agences de voyage



## TOURISME ET VILLÉGIATURES

### SPORTS D'HIVER

**LES HOUCHES - MONT-BLANC**
(Haute-Savoie)

*Altitude 1.050 m. - 1 téléférique - 3 remonte-pentes - École nationale du Ski français - Station ensoleillée en février.*

**LA HUTTE** (1.800 m.) **Hôtel de montagne au sommet du téléférique.** Tout confort. Pension à partir de 1.400 fr.

**H. Mont-Lachat** ★★ 40 ch. dont 10 av. bain. 7 jours séjour 10.000 fr. toutes taxes et service compris. Tél. 20.

SAINT-GERVAIS (Haute-Savoie)

**Hôt. Gai Soleil** Vue sur les Aravis. Téléférique. Prix mod. Les joies de la montagne et du ski. Tél. 73.

MEGÈVE (Hte-Savoie)

**LA RÉSIDENCE** ★★★★
**125 chambres - Tél. : 200-306-307**
*PATINOIRE PRIVÉE*
*BAR - ORCHESTRE*

COMBLOUX (Hte-Savoie)

**Hôt. Idéal Mt-Blanc** Tout conf. (C.F.T.) Pens. dep. 1.200 fr. Téléfér. - Téléski. Vue sur Mont-Blanc.

VAL D'ISÈRE (Savoie)

Hôtel de
**l'AIGLE BLANC**
tout le confort dans l'ambiance sympathique d'un chalet de montagne. Cuisine et direct.
REYGROBELLET
de St-Germain-de-Joux.

### CÔTE D'AZUR

*Venez sur la Côte d'Azur faire votre cure salutaire de vie souriante!*
*Rens.: Comité Régional du Tourisme, 20, Bd Carabacel, Nice, et aux Syndicats d'Initiative des stations.*

NICE (A.-M.)

HOTEL
**MONDIAL**
180 chambres, 108 bains, 50 m. mer. Près Musée Masséna
ENTIÈREMENT REMIS A NEUF
Ouvert toute l'année
PRIX LES PLUS ÉTUDIÉS
Vous conseille son
RESTAURANT DE GRANDE CLASSE
sans créer aucune obligation d'y prendre vos repas.

**WINDSOR** SANS PENSION 11, r. Dalpozzo près mer. 60 ch. gd conf. av. tél. Px mod.

CANNES (A.-M.)

**GALLIA-PALACE** Parc Situation tranquille Son restaurant
Appartements privés avec cuisine.

MONTE-CARLO

**HOTEL ALEXANDRA**
Nouvelle direction : AGID
PRIX MODÉRÉS
5 minutes des jardins et Casino

EZE-SUR-MER (A.-M.)

**Cap Estel Hôtel** 5 km. Monte-Carlo Cadre unique
Plage privée - Piscine - Parc 18.000 m².

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.



# LA QUALITÉ

est une affaire de talent, de métier, de tradition

# NICOLL

Le tailleur Anglais de Paris

s'honore des preuves qu'il a données.

**29, rue Tronchet - PARIS (8e)**

# UN CONCOURS
# IDÉAL

**C'EST LE CONCOURS DE LA**
VIE IDÉALE
**que présentent chaque jour dans**

## Paris-presse
## l'intransigeant

ANDRÉ MAUROIS
***de l'Académie française***

et

FRANÇOISE GIROUD

***Gagnez chaque semaine***

# *UNE 4 CV*
# *SPORT RENAULT*

***en désignant vous-même***

- **La femme idéale**
- **Le mari idéal**
- **Le couple idéal**
- **La maison idéale, etc.**

9me ANNÉE — NUMÉRO 384 21 FÉVRIER 1953

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Le cortège funèbre traversant la place El-Mansour.
**Ci-contre :** la maréchale il y a quelques mois.

# LA MORT DE LA MARÉCHALE LYAUTEY

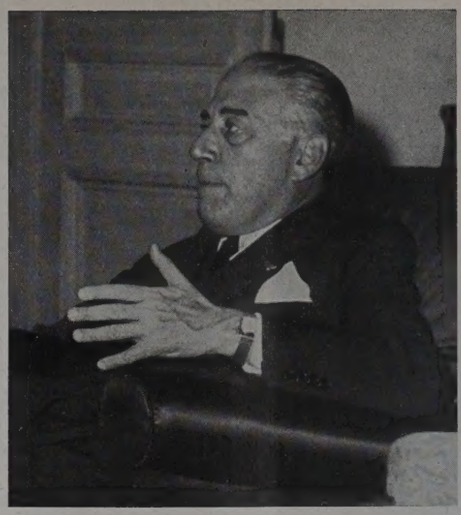
La maréchale Lyautey repose maintenant près de son époux, à Rabat, dans le mausolée élevé à l'illustre chef. Elle avait été pour lui une collaboratrice d'élite, fondant et animant quantité d'œuvres. Pour ceux qui souffrent elle fut une véritable providence et sa popularité était grande dans tout le Maroc, où elle revenait chaque année pour de longs séjours. Le général Juin lui avait remis, il y a quelques années, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et le gouvernement l'avait, il y a peu, élevée à la dignité de grand officier. Ses funérailles furent celles d'un soldat. Le maréchal Juin, le général Guillaume, El Glaoui, pacha de Marrakech, y assistaient près du prince Moulay-Hassan, représentant le sultan. Avant le défilé des troupes, M. Edouard Bonnefous, au nom du gouvernement, rendit un vibrant hommage à cette grande Française.

endant la cérémonie, **de gauche à droite :** S. A. le prince Moulay-Hassan, M. Bonnefous, le maréchal Juin, le général Guillaume.

M. René Mayer devant le problème européen

# L'HEURE DU CHOIX

## L'étape budgétaire franchie sans encombre, le Parlement va se prononcer sur les traités de Paris et de Bonn approuvés par le gouvernement.



Investi le 7 janvier, par 389 voix contre 205, comme chef du gouvernement, M. René Mayer a accompli une première et importante étape.

Le budget de 1953, resté « en panne » durant la crise ministérielle, devait être voté sans délai.

Grâce à sa parfaite connaissance des problèmes financiers et à l'autorité incontestable — encore que d'expression parfois un peu rude — dont il jouit au Parlement, le nouveau président du Conseil a réussi à franchir, sans accident, les obstacles sur lesquels M. Pinay avait trébuché.

Les crédits militaires adoptés, l'examen de la loi de finances devait être mené rondement, et, le 6 février, après la traditionnelle « navette », la loi était adoptée par 415 voix contre 205, au prix d'un seul douzième provisoire.

C'est, du reste, la première fois depuis 1946 que le budget de l'année a pu être voté dès le début de février.

Le résultat est d'autant plus appréciable que M. René Mayer était resté fidèle à la politique de sévérité budgétaire de son prédécesseur. Mais le problème politique qui avait rendu précaire l'existence du ministère Pinay avait été résolu, il est vrai, par l'élargissement sensible de la majorité gouvernementale.

C'est ainsi que l'article-cadre sur la réforme fiscale, qui rencontrait en décembre tant de résistance, a été approuvé finalement par 369 voix contre 216.

Cette réforme essentielle, dont les textes seront déposés d'ici le 10 mars, devra être votée avant le 20 juin.

Faute de quoi il appartiendra au gouvernement de la réaliser par voie de décret.

Il en serait d'ailleurs de même pour la remise en ordre de la Sécurité sociale dans le cas où les « lettres rectificatives », qui vont être soumises au Parlement, ne pourraient être adoptées dans un délai de trois mois.

Le budget de 1953, tel qu'il est sorti des délibérations parlementaires, se traduit par 3.751 milliards de dépenses ; cela grâce, il est vrai, au blocage de 80 milliards de crédits, dont une partie seulement sera réalisée. En fait, les dépenses prévues pour l'année en cours s'élèvent, au départ, en chiffres ronds, à 3.800 milliards, que les recettes envisagées ne parviendront pas à couvrir entièrement. 600 milliards environ devront être demandés à l'emprunt ou à la Trésorerie.

« La tâche reste difficile... » a constaté M. René Mayer.

La crise économique, dont les effets se sont lourdement fait sentir dans certaines branches de l'activité nationale, exige une vigilance soutenue.

Une politique d'investissements, une aide sérieuse aux industries exportatrices et un large effort dans le domaine de la construction sont indispensables, de toute urgence, si l'on veut voir s'éloigner le spectre de la dévaluation... et celui d'un chômage dont la progression ne laisse pas de devenir inquiétante.

### ÉCUEIL N° 1 : L'ARMÉE EUROPÉENNE

Libérés des soucis budgétaires, M. René Mayer et les ministres intéressés ont pu porter leur attention sur les problèmes de politique extérieure dont les Assemblées, rentrées mardi dernier, se trouvent saisies.

Déjà, durant l'intersession, les conversations franco-sarroises sur la revision des conventions économiques ont préparé les voies à ce statut européen de la Sarre que M. René Mayer met comme condition préalable à la ratification des traités de Paris et de Bonn. On regrettera, en revanche, que les récents entretiens franco-britanniques de Londres, dont on attendait un utile échange de vues entre les ministres des deux grandes démocraties de l'Ouest sur les problèmes de l'Europe, de l'Extrême-Orient et sur les aspects de la nouvelle politique américaine, n'aient pas donné de résultats plus concrets.

Avec les prochains débats sur la politique étrangère, M. René Mayer entreprend une nouvelle étape, qui n'est certes pas exempte de difficultés !

La longue indifférence dans laquelle s'est complu le Parlement en cette matière n'a pas simplifié les choses, bien au contraire ! Faute de s'être appuyés sur la volonté claire et nettement affirmée de la représentation nationale, les gouvernements ont été amenés parfois à prendre des positions « en flèche » et à souscrire des engagements dont on aperçoit, un peu tard, et les objections qu'ils suscitent et les dangers qu'ils présentent.

Le cas est flagrant lorsqu'il s'agit de l'armée européenne. Les inquiétudes — souvent légitimes — exprimées à propos de certaines clauses du traité de Paris relatif à la Communauté de défense européenne ont provoqué dans l'opinion un malaise évident, qui se reflète au sein des partis politiques et dans leurs groupes parlementaires, où se font jour des opinions divergentes et parfois contradictoires.

Celles-ci étaient déjà apparues lors du débat sur l'investiture, que dominait visiblement la politique étrangère. Aussi M. René Mayer, en annonçant à l'Assemblée qu'elle serait appelée à se prononcer sur la ratification du traité de Paris, avait-il dû préciser que les parlementaires agiraient en toute liberté et que le gouvernement se garderait de peser sur leur décision.

Les ministres, cependant, ont été unanimes pour approuver le projet de ratification, qui se trouve dès à présent soumis à l'examen des commissions compétentes de l'Assemblée. Mais il ressort des premiers travaux de celles-ci que le traité pourra difficilement être ratifié sous sa forme actuelle.

Les critiques essentielles portent d'ailleurs moins sur le principe de la Communauté de défense que sur le mécanisme établi par les négociateurs, sur la crainte de voir nos voisins de l'Est l'utiliser pour faire renaître de ses cendres encore chaudes le militarisme allemand, et aussi sur l'atteinte portée à l'intégrité de notre armée comme à la cohésion de l'Union française.

Dans le dessein évident d'apaiser ces inquiétudes, le gouvernement a rédigé une série de protocoles additionnels dont l'adoption par les nations cosignataires serait de nature à faciliter une décision favorable du Parlement. Mais la désignation des rapporteurs des projets de ratification n'en est pas moins symptomatique : M. Jules Moch, élu par la commission des Affaires étrangères, s'est déclaré adversaire sans merci du projet actuel, tandis que le général Kœnig, élu par la commission de la Défense nationale, partage sans réserve l'hostilité dont le général de Gaulle n'a cessé de faire montre, à l'égard notamment d'un commandement supranational.

### NUAGES SUR L'ATLANTIQUE

La crise qui sévit actuellement dans les rapports franco-américains, envenimés par la guerre à coups d'épingle qui se livre entre la presse des deux pays, n'est pas pour faciliter la tâche déjà délicate du gouvernement. Le général Eisenhower met une insistance particulière à considérer la réalisation rapide de l'unité européenne comme un acte essentiel à défaut duquel les Etats-Unis seraient amenés à « repenser » leur position à l'égard de l'aide à l'Europe. Les déclarations quasi comminatoires de M. Foster Dulles et du Pentagone quant à l'urgence de l'adoption du traité et de la mise sur pied de l'armée européenne ont suscité à Paris d'inévitables réactions, autant que la déneutralisation de Formose en a provoqué à Londres, où l'on redoute de voir dans cette mesure une volonté américaine d'étendre le conflit actuel d'Extrême-Orient.

Les « mises au point » venues de Washington nous ont apporté un son de cloche plus rassurant, et la mission d'information que MM. Dulles et Stassen ont effectuée à travers les capitales européennes — si rapide qu'elle ait été — aura appris beaucoup aux deux « missionnaires » sur les difficultés que rencontre l'édification d'une unité européenne, tant en raison des problèmes de souveraineté nationale qu'elle soulève devant l'opinion que de la position insulaire que l'Angleterre, en dépit de toute sa bonne volonté, entend conserver. Et le général Eisenhower peut douter aujourd'hui que les parlements intéressés puissent rendre leur verdict d'ici le début d'avril, ainsi qu'il en exprimait le désir.

### A LA CROISÉE DES CHEMINS

Qu'il s'agisse de la question européenne, de l'Extrême-Orient ou des protectorats de l'Afrique du Nord, c'est, au fond, le même problème de la politique extérieure française qui se trouvera posé, sous ses divers aspects, au cours des débats parlementaires prochains. Les représentants élus de la nation en discuteront, ayant en main, comme on dit au Palais, tous les éléments de la cause.

Peut-être, de cette confrontation, la lumière

jaillira-t-elle pour l'opinion française, uniquement éclairée sur ces graves problèmes par des déclarations protocolaires ou par les critiques de commentateurs irresponsables qui manquent parfois de mesure,

A l'heure où se trouvent en jeu et la sécurité de notre France et l'avenir de l'Europe, il n'est plus possible, en tout cas, de se cacher la tête sous l'aile ou de compter sur le dieu Temps pour arranger les choses. Les positions négatives ou attentistes, en l'espèce, sont de toutes les plus dangereuses.

Il faut savoir ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas ; où l'on va et où l'on ne veut pas aller, avec quels concours ou sans quels concours.

Certes, dans la conjoncture actuelle, toute solution comportera des risques. C'est le devoir des hommes d'Etat et des élus de les mesurer, d'en peser la gravité, avant de choisir la route à suivre. Et, ayant fixé leur choix, de s'y tenir résolument afin d'assurer la continuité indispensable à la politique extérieure d'une grande nation.

Alors, la France sera en mesure de parler clair dans le concert des alliés au lieu de donner l'impression d'une instabilité érigée en système.

## LA DÉMISSION DE M. BOUTEMY

Au moment où M. René Mayer et son gouvernement ont à résoudre de graves problèmes d'ordre international, un incident de personne, soulevé par les extrémistes, risquait, en se prolongeant, d'obscurcir dangereusement l'atmosphère parlementaire. M. André Boutemy, ministre de la Santé publique dans le nouveau cabinet, était en butte aux violentes attaques des communistes, qui l'accusaient d'avoir agi en « collaborateur » et en complice des Allemands dans les fonctions préfectorales qu'il assumait durant l'occupation.

Lors d'un premier débat à l'Assemblée, M. René Mayer s'était déjà élevé contre ces imputations calomnieuses, dont M. Boutemy avait été, du reste, lavé après la libération par le non-lieu d'une Cour de justice réputée pourtant pour la sévérité de ses arrêts. En regard, le président du Conseil faisait état de l'attitude courageuse montrée par son collaborateur devant les autorités occupantes. Ce que confirme le témoignage de résistants incarcérés au fort lyonnais de Montluc. Entre autres faits, préfet régional de Lyon, il s'était opposé en 1944, au péril de sa vie, à l'exécution de cinquante otages raflés en représaille d'un attentat où quatre officiers allemands avaient trouvé la mort. Le nombre des otages ayant été réduit à dix-sept hommes et trois femmes, M. Boutemy alla se placer sur le lieu d'exécution devant les victimes, face au peloton. Il parvint ainsi, non sans de violentes explications, à faire rapporter l'ordre et les otages furent libérés.

Retenu au lit par la maladie, le ministre de la Santé publique n'avait pu répondre à une seconde attaque des parlementaires communistes, et un nouveau débat devait s'ouvrir mardi dernier au cours duquel le rôle de M. Boutemy comme conseiller politique d'un important groupement patronal serait également évoqué.

M. Boutemy n'a pas voulu que l'agitation entretenue autour de sa personne vînt compliquer la tâche de son président du Conseil. Pour permettre à M. René Mayer de se consacrer en toute sérénité aux délicates négociations extérieures en cours, il lui a demandé d'accepter sa démission. Les lettres ci-dessous, échangées le 10 février à cette occasion, font d'ailleurs justice, une nouvelle fois, des allégations proférées à l'égard de l'intéressé. Et, en toute logique, les demandes d'interpellation visant la présence de M. Boutemy dans l'équipe ministérielle n'avaient plus d'objet après sa démission et son remplacement par M. Paul Ribeyre, ministre du Commerce, ce dernier portefeuille étant attribué à M. Guy Petit, secrétaire d'Etat à l'Agriculture.

### La lettre de M. Boutemy.

*« Mon cher président,*

*» Vous avez bien voulu examiner avec moi les conséquences du fait que mon état de santé ne m'aura pas permis d'être présent au banc du gouvernement le mardi 3 février. Les interpellations me concernant ont été fixées au 17 février prochain.*

*» Je n'ai pu, jusqu'ici, en raison des violences du parti communiste, m'expliquer devant l'Assemblée nationale sur les calomnies que ce parti a répandues à mon endroit.*

*» Je n'aurais certainement pas pu le faire encore lors du prochain débat puisque ceux-là qui cherchent à me salir me refusent la liberté de parole.*

*» Quoi qu'il en soit, l'incident de santé, brutal, qui m'avait terrassé le 3 février se prolongeant par des suites qui, de l'avis des médecins, nécessitent un repos de longue durée, je ne pourrai davantage être présent le jour de la rentrée parlementaire.*

*» Dans ces conditions il ne m'est pas possible de laisser se prolonger une situation qui ferait peser sur le gouvernement que vous présidez une hypothèque dont en aucun cas je ne veux porter la responsabilité.*

*» Je ne saurais oublier en effet que m'ayant appelé à faire partie du cabinet vous m'avez défendu à la tribune dans des termes qui, venant de vous, demeurent pour moi singulièrement précieux et ne s'effaceront pas de ma mémoire.*

*» C'est dans ces circonstances que je me vois amené à vous demander de bien vouloir accepter une démission qui me donnera plus de liberté pour me défendre.*

*» Et, en vous renouvelant l'expression de ma reconnaissance et de mes regrets, je vous prie, mon cher président, d'accepter l'assurance de mes sentiments fidèles et dévoués.*

» André Boutemy. »

### La réponse de M. René Mayer.

*« Mon cher ministre et ami,*

*» Nous avons examiné ensemble la situation créée par l'impossibilité où votre santé vous mettra encore de participer au débat des interpellations fixé au 17 février prochain.*

*» Vous estimez qu'il convient pour vous, afin de lever l'hypothèque que cette situation pourrait faire peser sur mon gouvernement, de me proposer votre démission. Vous voulez bien, en même temps, me remercier des termes dans lesquels, lors de l'interpellation sur la composition du gouvernement, j'ai pris votre défense et me suis exprimé sur votre personne.*

*» Les responsabilités dont j'ai la charge me contraignent à accepter votre démission, mais je tiens à vous dire que je n'ai rien à retirer des paroles que j'ai prononcées à la tribune rendant hommage à votre courage et vous marquant ma confiance, et après lesquelles l'Assemblée nationale a renvoyé à la suite les interpellations.*

*» En vous exprimant le vif regret que m'inspire votre départ et en vous renouvelant mes vœux cordiaux et sincères pour le prompt rétablissement de votre santé, je vous prie, mon cher ministre, de croire à mes sentiments très amicalement dévoués.*

» René Mayer. »

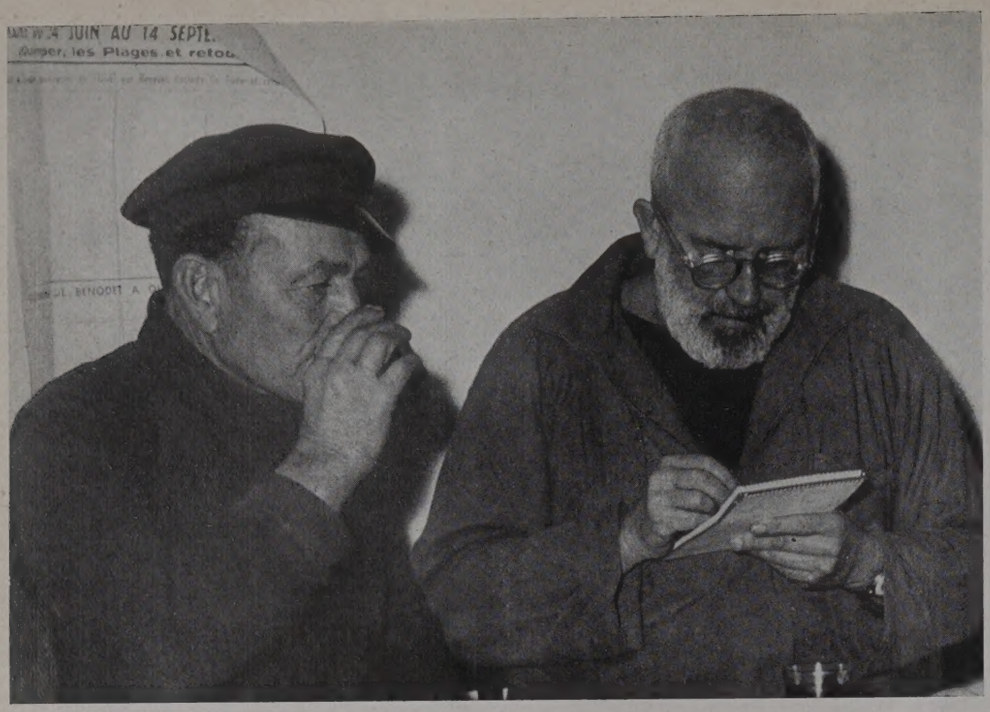
# DANS LE MONDE

## L'U. R. S. S. ROMPT AVEC ISRAËL

Quarante-huit heures après l'attentat commis le 9 février à Tel-Aviv contre la légation d'U. R. S. S., Moscou rompait les relations diplomatiques avec Israël. Si l'événement a causé une assez vive émotion dans les diverses capitales, il n'a pas provoqué de réelle surprise. La note soviétique, rédigée par M. Vychinski, qui a renoncé depuis longtemps au style diplomatique traditionnel, est d'un ton très violent. En fait, l'attentat de Tel-Aviv a fourni un prétexte pour une rupture que l'U. R. S. S. projetait depuis assez longtemps et que la campagne « antisioniste » déclenchée dans les Etats totalitaires de l'Est ne permettait guère d'éviter. L'objectif des Soviets est de couper aux juifs de l'U. R. S. S. et de ses satellites tout lien avec l'Etat d'Israël et d'empêcher leur émigration.

## APRÈS LE VERDICT DE BORDEAUX

On ne peut que souhaiter que le vote rapide de la proposition d'amnistie déposée par de nombreux parlementaires du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et acceptée aussitôt par le gouvernement apaise l'émotion douloureuse qui s'est emparée de l'Alsace lorsqu'elle a connu le verdict du tribunal militaire de Bordeaux dans l'affaire d'Oradour. Les Alsaciens pouvaient-ils en effet oublier que 125.000 d'entre eux ont été incorporés de force dans l'armée allemande et que chacun d'eux eût pu, malgré lui, se trouver à Oradour ? La grande autorité avec laquelle M. le président Nussy Saint-Saëns (notre cliché) a dirigé les débats ne pouvait faire que ce procès n'ait été engagé dans des conditions fâcheuses, tardivement, en l'absence des chefs responsables du massacre et en vertu de cette loi sur la responsabilité collective abrogée pendant le procès lui-même. Aucun Français ne peut demeurer indifférent à la réaction de l'âme alsacienne dans cette douloureuse affaire.




# *Depuis 1926, (N° 3897),*

## NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL R. NALY EST ALLÉ AUX ILES GLÉNANS DEMANDER A CE MARIN EXPERT SON AVIS SUR LES CAUSES DU CATACLYSME DE LA MER DU NORD

Autour d'un verre de « fort », car il ne fait pas chaud dans les îles, Pierre Bodéré, **à gauche,** expose son hypothèse à notre collaborateur.

# DIALOGUE AVEC L'HOMME DE LA MER

SUR la cale de Saint-Nicolas-aux-Glénans, je vois repartir le **Henri-Cevaer,** ravitailleur des phares, qui gagne Penfret.

Je remonte vers la maison de Pierre Bodéré, qui m'attend chez lui, dans son île. Il est planté devant sa porte. Autour de la table s'engage l'habituelle conversation sur le temps qu'il fait et qu'il fera.

J'ai dans ma poche un journal qui relate en détail la stupéfiante tempête qui s'est abattue sur l'Angleterre, la France, la Belgique et la Hollande.

« Tu vois, me dit Pierre Bodéré, le vent vient de l'ouest-suroît et reviendra se nettoyer au norois. Les vents les plus près les uns des autres sont à l'opposé dans la rose des vents. Ce sont toujours ceux-ci qui luttent. Regarde maintenant, le vent irrégulier vient de sauter du suroît au nordet.

— Comment, lui dis-je, penses-tu donc que cet ouragan a pu se déclencher l'autre samedi dans la mer du Nord, malgré une marée en somme assez faible de 83 ?

— Le coefficient de la marée ne fait souvent pas grand-chose ; en décembre 1942, avec une marée de 45, la mer était plus haute qu'elle n'a jamais été pendant les plus fortes marées d'équinoxe. Ça brisait dans le chenal des Pierres-Noires et la mer montait sur l'île. Le thonier qui s'était échoué sur le Drennec n'a plus jamais vu d'eau sous sa quille.

— Enfin, ne crois-tu pas que l'on pourrait prévoir ces gros mauvais temps en observant mieux les éléments : la mer et le ciel ?

— On peut sentir que le temps va devenir mauvais quelques heures avant l'ouragan. Samedi, lorsque la tempête faisait rage dans la mer du Nord, j'ai senti que la mer « travaillait » sourdement, au fond. Je mouillais mon filet à mulets et j'ai bien vu que les flotteurs de liège étaient entraînés au fond. Quand le mauvais temps passe au large, la mer est mauvaise, censément bien avant le mauvais temps.

— Comment la mer attaque-t-elle le rivage ?

— Lors d'une forte tempête en 1925, le 21 mai, vent de suroît et nordet après, tapant dessus, la mer poussait dur, comme venant du large, sur l'île où il y a l'étang, des lames de plus de 5 mètres de hauteur brisaient, lançaient des cailloux de plusieurs tonnes. Ces roches, quoique cassées par la mer, protégeaient l'île, qui n'est pas haute sur l'eau pourtant. A Saint-Guénolé la mer monte dans le bourg chaque fois qu'il y a gros mauvais temps et grande marée. La presqu'île est au-dessous du niveau de la mer dans le sud-est, mais cette partie-là est protégée par un front de roches. Sans cela il y a belle lurette que tout serait nettoyé !

— Mais, Pierre, pourquoi penses-tu que la tempête s'est aggravée ainsi en mer du Nord ? »

Avant de répondre, Bodéré me sert un verre de « fort », car il ne fait pas chaud dans les îles.

« Il y a, reprend-il, entre les Orcades, au nord de l'Ecosse, et l'Islande et le Groenland, une chaussée, un seuil continental qui sépare l'Atlantique de la fosse arctique et de la mer du Nord. C'est là où on va pêcher la morue.

» Quand la dépression est passée de l'Atlantique à l'est, elle a déversé des milliards de tonnes d'eau dans la mer du Nord, qui est peu profonde, ce qui a bien pu provoquer comme un raz-de-marée. Cette dénivellation d'eau ne se serait même pas fait sentir dans l'Atlantique, avec des fonds de 2.000 ou 3.000 mètres. Au centre d'une dépression, l'eau monte souvent jusqu'à former une trombe. Alors, tu vois cette eau se déverser dans une mer qui n'a des fonds que de 100 à 200 mètres au maximum ! Cette vague se précipite vers le cul-de-sac que forment la Manche, d'un côté, et le Danemark, de l'autre.

— Et les digues, pourquoi lâchent-elles ?

— Quand la mer attaque une côte basse et sablonneuse, qui sait si la digue n'est pas rongée par l'intérieur, comme le sont souvent les cales et les jetées ? Et la lame a vite fait de tout démolir.

— Est-ce qu'on sait, Pierre, combien il y eut de chalutiers perdus pendant cet ouragan ?

— On ne sait pas encore au juste comment ça s'est passé au large.

» Des fois, c'est bien différent. Cela dépend de l'étendue du cyclone et de l'importance de la variation barométrique.

» Il y a des bateaux dont les mâts ont été soulevés du pont par la dépression. On ne pouvait quasiment pas respirer au centre du cyclone.

— Et le ferry-boat ?

— Il est bien difficile d'incriminer quelqu'un. C'est si vite fait : une cargaison se déplace, le bateau gîte et souffre. Il ne gouverne plus, le bateau est « souqué » et l'eau se relève plus sur le pont.

— Crois-tu qu'il y aura grand danger pour la marée du 16, qui a un coefficient de 114 ?

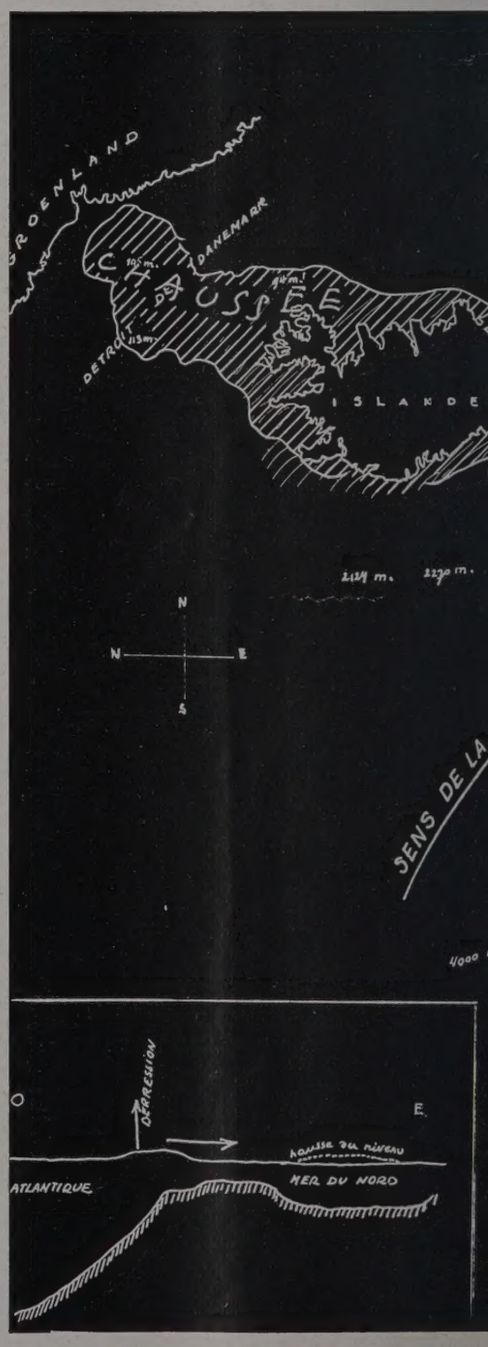
— Tout ça dépend du vent. Il se peut que la mer ne monte presque pas, mais, au contraire, descende beaucoup, ce qui les faciliterait. Comme je te le disais tout à l'heure, une marée de 45, qui est une morte-eau, peut monter plus qu'une marée de 115 si le vent pousse la mer.

— Est-ce que tu ne crois pas qu'il y a eu un tremblement de terre sous-marin ?

— Gast, non, les appareils faits pour ça dans les observatoires l'auraient bien signalé. »

Il est temps de regagner le bord de **la Perle-des-Iles,** son bateau, et de rejoindre Concarneau, où, chez Armande, nous attend une fameuse « cotriade ».

**Robert NALY.**



# *Pierre Bodéré, patron inscrit à Concarneau a sauvé plus de 150 vies humaines*

Au mois de mai prochain, au cours d'une cérémonie à la Sorbonne, le président de la République décorera un certain nombre de sauveteurs que leur vaillance a rendus dignes de la Légion d'honneur. Parmi ces héros dont la poitrine s'étoilera de l'insigne des braves peut-être verra-t-on Pierre Bodéré, l'homme de l'archipel des Glénans, qui peut inscrire à son palmarès plus de cent cinquante vies humaines sauvées depuis 1926.

Si l'on devait, au moment de conter son histoire, qui a la grandeur et la simplicité de l'épopée, marquer un étonnement, ce serait que la récompense qu'il ne tardera plus beaucoup à recevoir ait tant attendu à venir.

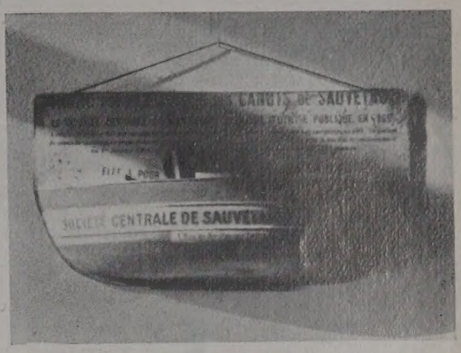
Pierre Bodéré ? Un homme de taille moyenne, le torse rond, les bras solides. Rien de l'hercule. Singulièrement robuste pourtant et capable, quand il le faut, de déployer une force physique surprenante. Les cheveux rares et frisés dégagent un front têtu. Le regard se pose sur vous calme, clair, direct.

En 1926 Pierre Bodéré s'installe avec sa femme, Marie, à Saint-Nicolas, dans l'archipel des Glénans. Ce n'est point un lieu de plaisance. L'île n'est fréquentée que par les pêcheurs saisonniers de crabes et de homards. Bodéré s'y construit, par ses propres moyens, une coquette maison. Elle s'élève près de vieux bâtiments qui servent encore de refuge aux marins. Alors va commencer une existence toute jalonnée de faits héroïques. Les raconter tous demanderait beaucoup de place et l'héroïsme lui-même risque la monotonie. C'est pourtant cette monotonie qui fait le prix des vies exemplaires comme celle de Bodéré.

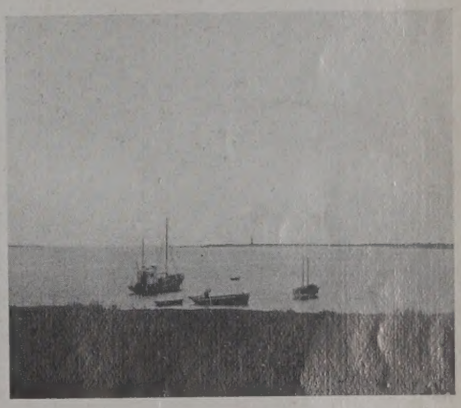
Le 15 mai 1927 il reçoit une médaille pour avoir, quelques mois plus tôt, par une furieuse tempête, sauvé le canot *Croquemitaine* et son équipage. « Ça n'a pas été facile, dit Bodéré quand il raconte ce souvenir. La mer « tra- » vaillait » dur. »

Ce ne fut pas plus facile, le 27 août 1928, de sauver les hommes de plusieurs barques en péril. Six fois Bodéré revint à terre déposer ceux qu'il avait arrachés à la mer. L'une des barques parties à la dérive, le *Clemenceau*, avait à bord le fils du patron. Il fut sauvé. Et tous les hommes qui venaient d'être soustraits à la mort trinquèrent dans la petite maison de Bodéré, qui leur dit simplement après cette nuit d'efforts : « Maintenant, les gars, dormez tranquilles ! »

Et la série continue : 20 février 1932, quatre hommes sauvés. Le 6 octobre 1934, par mer démontée, il se porte au secours d'un thonier en perdition. Il recueille d'abord trois hommes dans un canot à la dérive. Puis, à l'aide d'un filin, il sauve le reste de l'équipage. On pourrait

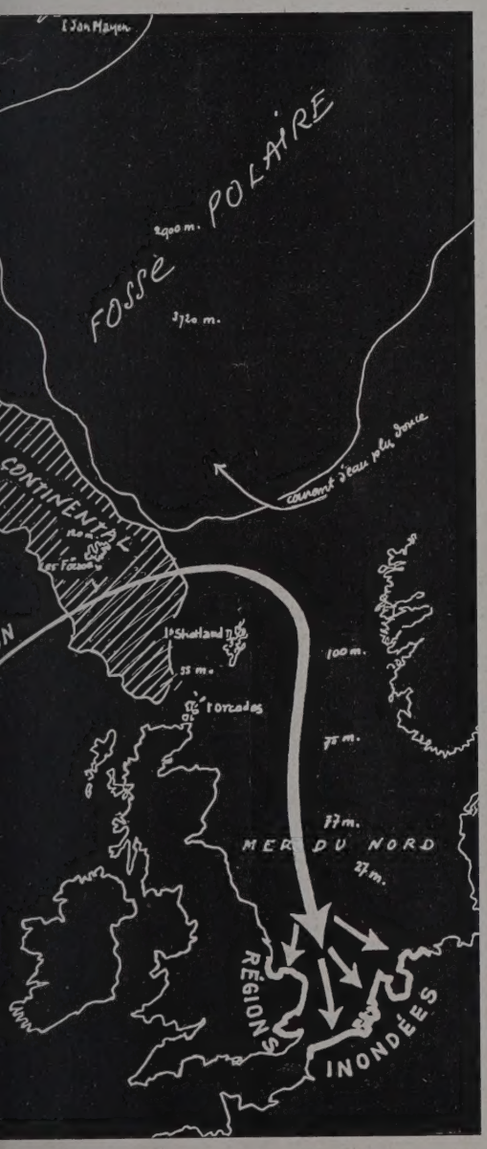



**Ci-dessus :** chez Bodéré, tronc pour les canots de sauvetage.
**Ci-dessous :** le détroit et la terre vus des îles ; A droite : « la Perle-des-Iles ».

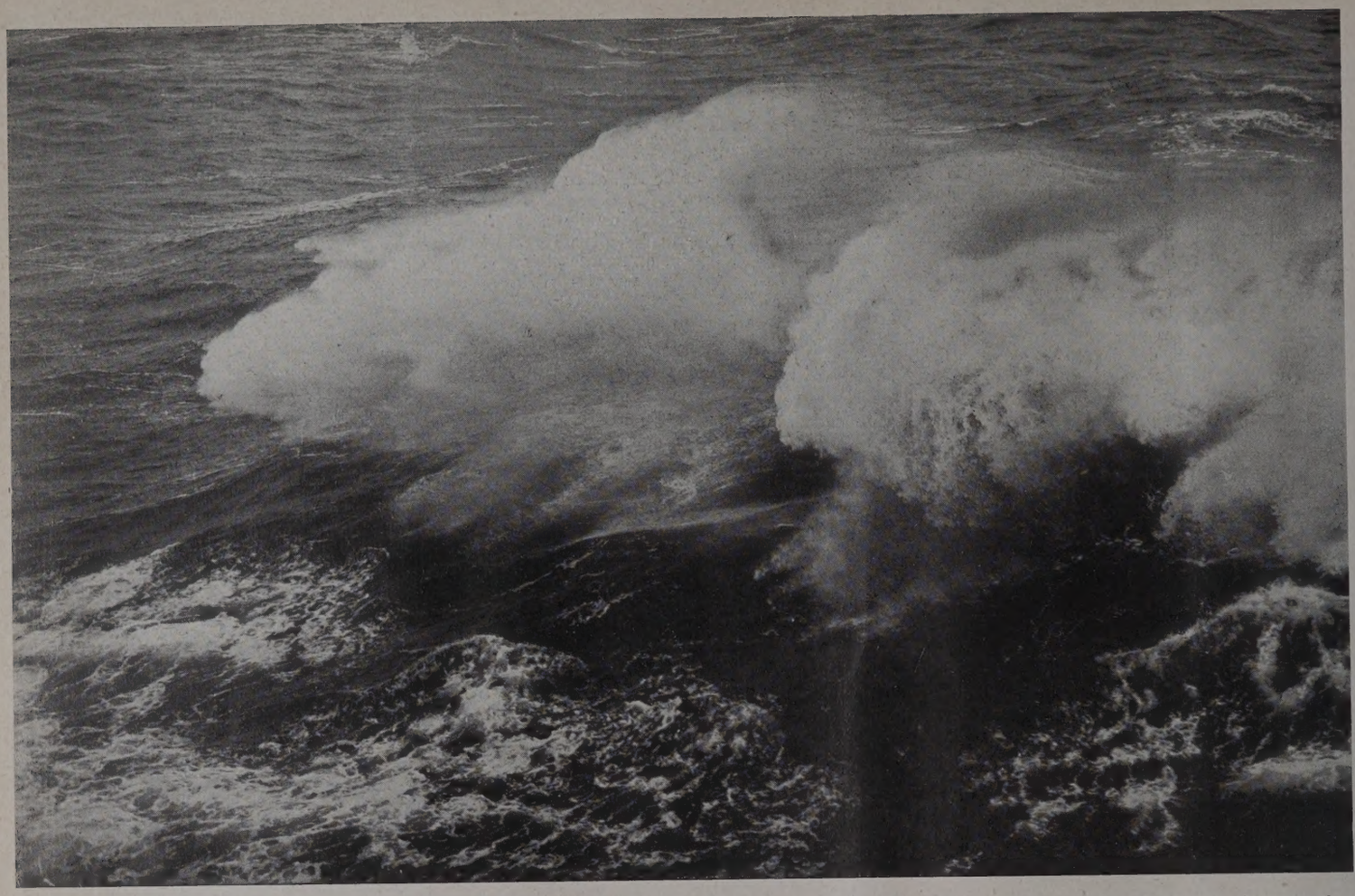


★

**A TRENTE-DEUX ANS, IL FUT PROPOSÉ POUR LA LÉGION D'HONNEUR.** Son jeune âge fut cause qu'on l'écarta. Sans doute la croix des braves étoilera-t-elle bientôt sa poitrine. Il est déjà titulaire de dix-neuf médailles et il a reçu le prix Carnegie.




**CETTE CARTE EXPLIQUE LA CATASTROPHE.** De grandes masses d'eau d'origine atlantique se déversant dans la mer du Nord, fermée et peu profonde, par-dessus le seuil Groenland-Écosse, auraient déchaîné le raz de marée.
(Comparer les profondeurs, chiffrées en mètres.)



**QUAND LA MER SE DÉCHAINE** et que les thoniers courent à la côte sous la tempête, il quitte son île pour sauver les équipages désemparés.

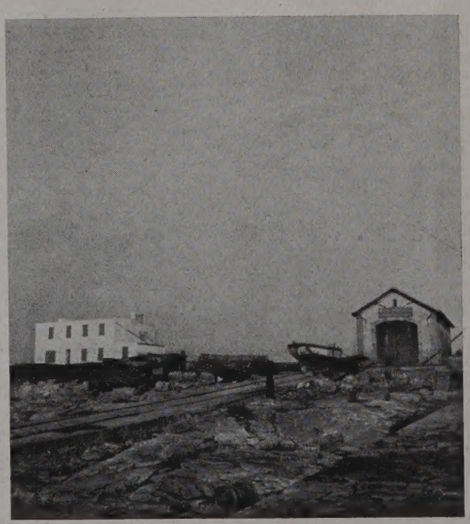
allonger la liste. Citons une fois encore. L'an dernier, un petit chalutier, *l'Espérance*, appartenant à un de ses amis, Garrec, dit Toutou Josse, est en difficulté. Bodéré se porte aussitôt à son secours. Au cours de la manœuvre, un filin d'acier frappe Josse, lui brise quatre côtes, le blesse au bas-ventre. Malgré la douleur, Josse reste à son poste et continue avec Bodéré à diriger la manœuvre.

Ce sont de rudes hommes. Alors qu'il faisait son service militaire à Saint-Mandrier (il servit sous les ordres du commandant Du Plessis de Grenédan, le héros du « Dixmude »), Bodéré fit une chute de 7 mètres. Double fracture du bassin, fracture du maxillaire. On le transporte à l'hôpital, on tient qu'il « n'en reviendra » pas. Il « en revient » pourtant. Il lui fallut un an pour se remettre. Sa vigoureuse constitution ne garde aucune trace d'un choc si rude. Et Bodéré ne sera en rien dans la suite entravé dans son activité physique. (C'est, notamment, un excellent nageur.)

Il avait trente-deux ans quand on le proposa pour la première fois pour la Légion d'honneur. On le trouva trop jeune ! Il n'en conçut nulle amertume. Il continua à se dévouer pour ses semblables. Seulement, il se dispensa depuis lors d'envoyer des rapports à la Marine. Et il continua de pêcher langoustes, homards, mulets. Car, pour la pêche, il est le « crack » de la côte. Et les marins de la région, des connaisseurs, apprécient son habileté et son étonnante aptitude à se repérer en mer un peu comme les musiciens d'un orchestre apprécient le jeu d'un virtuose.

Bodéré a d'ailleurs pour la pêche et pour la chasse — car il est grand chasseur aussi — deux compagnons inséparables, ses chiens, Mousse et Biniou. Il les a admirablement dressés et les deux bonnes bêtes sont devenues capables de véritables exploits. Mousse est un spécialiste de la pêche aux mulets. Lorsqu'ils tentent de sauter hors du filet, il les saisit et les porte à terre. Il plonge même pour les attraper dans le filet ! A la chasse, les deux chiens sautent derrière les canards et nagent sans crainte dans les courants. Ils font aisément ainsi un kilomètre par leurs propres moyens pour rentrer à la maison.

Pierre Bodéré est devenu un personnage dans l'archipel des Glénans. Il est adjoint spécial pour les îles. Cette situation officielle ne va pas sans lui créer quelques soucis, qu'il exprime d'ailleurs avec bonne humeur. Car la géographie des îles commanderait qu'on prenne pour leurs habitants des dispositions qui ne leur compliquent pas l'existence. « Ah ! soupire Bodéré, pourquoi ne nous applique-t-on pas les textes de Colbert ? Voilà une législation qui tenait compte des cas particuliers des habitants d'îles semblables aux nôtres. Mais aujourd'hui l'administration ne se montre guère disposée à prendre en considération les cas particuliers. Ainsi on nous oblige à aller voter à Fouesnant. C'est pratiquement impossible. Autrefois, on votait dans les îles. Pourquoi ne pas continuer ? En ce qui me concerne, vous savez que j'ai la garde des viviers d'un grand restaurant parisien. Je ne peux vraiment pas les abandonner. Comment voulez-vous que fassent les gardiens des phares de l'île aux Moutons et de Penfeld ? Et le fermier de Loch ? Il ne peut pas non plus s'absenter toute une journée. Résultat : aux dernières élections personne n'a pu voter. »



Son fief : l'horizon, sur lequel ouvrent les fenêtres de la maison qu'il s'est bâtie.

Autre chose : les gens des Glénans — et Bodéré en particulier — sont menacés de payer impôt. Or à Saint-Nicolas il n'y a ni gendarmes, ni médecin, ni route, ni électricité. Pas même une pompe à incendie. L'endroit sert de refuge pour les pêcheurs. A l'occasion, Bodéré les ravitaille. On ne va tout de même pas, parce qu'une fois par hasard il vend des crevettes ou quelques homards aux touristes, le traiter comme un commerçant ! Bodéré comprend d'autant moins les prétentions du fisc que lorsqu'il s'adresse aux services officiels il ne trouve guère d'écho. Quand il a demandé aux Ponts et Chaussées de réparer la cale d'atterrissage de Saint-Nicolas, endommagée par la tempête, refus. Il est vrai qu'on lui a donné le ciment. Et il a fait le travail lui-même avec deux marins.

La dure existence qu'il mène devant les éléments si souvent hostiles, Pierre Bodéré continuera de la mener. Il aime cette vie. Et l'on peut être sûr qu'il continuera aussi de répondre à chaque appel du danger. Il est installé dans l'héroïsme. Ce ne sont pas les médailles qui décorent sa poitrine, ce ne sont pas les prix Carnegie qui lui ont été justement décernés, ce n'est pas même la Légion d'honneur qui suffiront à récompenser des vaillants tels que lui. Leur véritable récompense, ils la trouvent en eux-mêmes.

Et dans l'estime affectueuse de quelques hommes de leur trempe, là-bas, devant l'Océan farouche et amical.

# PARIS

# CAPITALE DES MAL-LOGÉS

## Grâce au vote du projet Lafay 18.000 nouveaux logements

### pourront être édifiés rapidement sur la « ceinture verte » de la capitale

**De gros efforts sont actuellement accomplis à travers le pays dans le dessein de stimuler la construction immobilière. Paris se devait d'apporter sa contribution à cette œuvre de salubrité publique. La crise du logement y revêt, en effet, une gravité telle que, sans même parler des locaux insalubres ou insuffisants, des dizaines de milliers de jeunes, désireux de fonder une famille, sont dans l'impossibilité de le faire faute de trouver un toit pour construire leur foyer.**

**Or, grâce à l'heureuse initiative du docteur Bernard Lafay, député et conseiller municipal de Paris, un « plan de relogement », récemment adopté par les Assemblées et dont nous donnons ci-dessous l'économie, permettra d'édifier, sans délai, sur les terrains actuellement libres de la « ceinture verte », une première série de dix-huit mille logements entourés de parcs, de jardins et de terrains de sport. Ce n'est encore qu'un premier pas, mais d'autres suivront, espérons-le.**

Une seule pièce pour abriter une famille de sept personnes, dont un bébé de quatre mois et trois enfants en bas âge ! Une autre famille, de six personnes, loge également au fond d'une cour dans une seule pièce, si petite que la nuit, pour étendre les matelas, il faut sortir la table et le buffet dans la cour. S'il pleut, on met dessus une toile cirée...

Il y a comme cela dans la capitale des milliers et des milliers de gens mal logés, ou pas logés du tout, ou encore logés — si l'on peut dire — dans de véritables taudis.

Combien sont-ils ? L'Office public d'habitations de la Ville de Paris a en instance 50.000 demandes. L'Office d'habitations de la Seine en enregistre autant. Même en tenant compte des doubles demandes, ce sont, au moins, 70.000 familles sans logement ou précairement logées.

70.000 familles ? Cela représente peut-être 250.000 individus sans logis, plus les habitants des taudis, qu'il faudrait tout de même, depuis le temps qu'on en parle, reloger réellement...

Le docteur Bernard Lafay, qui s'est penché avec beaucoup d'attention sur cette question, n'a pas tort lorsqu'il voit là le problème social n° 1 de la capitale.

Car Paris, la capitale politique, administrative, intellectuelle, économique de la France, est aussi la capitale des mal-logés !

### UN PETIT GARÇON QUI A TROP GRANDI

Pourtant, Paris n'a pas été sinistré ! Hormis quelques rares îlots de la périphérie, la capitale n'a pas souffert dans sa pierre. Le nombre des maisons détruites par la guerre n'atteint certainement pas une centaine. Sur les 140.000 que compte la capitale, c'est peu !

En réalité, le problème est autre et il est double.

D'abord, une population qui n'a cessé d'augmenter jusqu'en 1939 et qui a recommencé à s'accroître depuis 1946. Des enfants de plus en plus nombreux, qui grandissent plus vite que les écoles, des administrations qui s'étendent... sans jamais se rétrécir, comme ces caoutchoucs de mauvaise qualité qui, une fois étirés, refusent de reprendre leur forme normale.

Ensuite, la vétusté des immeubles. Car les maisons, comme les humains, ont une vie : elles naissent, s'épanouissent, vieillissent et meurent. La durée d'un immeuble n'excède guère, en moyenne, un siècle ou un siècle et demi, délai au delà duquel il devient facilement taudis. Or, à Paris, 140.000 logements datent d'avant 1821 : ils ont connu la Restauration, l'Empire et, pour certains d'entre eux, la Révolution française !

Peu de capitales dans le monde comptent autant de bâtisses aussi vénérables.

Peu de capitales aussi abritent autant d'alcoolisme, de mortalité infantile, de tuberculose...

Selon le mot imagé du docteur Lafay, Paris est comme un petit garçon qui a trop grandi dans son vieux costume. Celui-ci est devenu trop étroit et est plein de trous. Il faut de toute urgence en changer !

### QU'EST-CE QUE LA « ZONE » ?

**Constituée à l'origine par une servitude militaire (servitude de 250 mètres autour des fortifications, à l'intérieur de laquelle il était interdit de construire), la zone s'est peu à peu peuplée de cabanes, de hangars, puis de véritables industries, et même de logements « provisoires ».**

**En 1929, lorsque l'enceinte fortifiée a été délaissée, la servitude non-ædificandi a été maintenue et la ceinture des glacis transformée en une servitude d'hygiène. La zone est devenue la « ceinture verte ». Mais cette ceinture de parcs et de jardins n'a jamais été entièrement aménagée.**

**Aujourd'hui la zone forme autour de Paris une ceinture d'aspect très disparate, d'une superficie de 778 hectares. Sur ce total, 115 hectares sont annexés aux bois de Boulogne et de Vincennes, 120 sont aménagés en terrains de sport, 150 sont prévus pour recevoir des places et un grand boulevard rocade, 30 sont occupés par la S. N. C. F. et 12 par la Seine.**

### LA TRÈS VIEILLE HISTOIRE DU TAUDIS

Il y a des lustres et des lustres qu'au Parlement, dans les réunions publiques, dans les journaux on dénonce le taudis et ses méfaits. Pourquoi, hélas ! n'a-t-on pas consacré autant de zèle et d'activité à le supprimer !

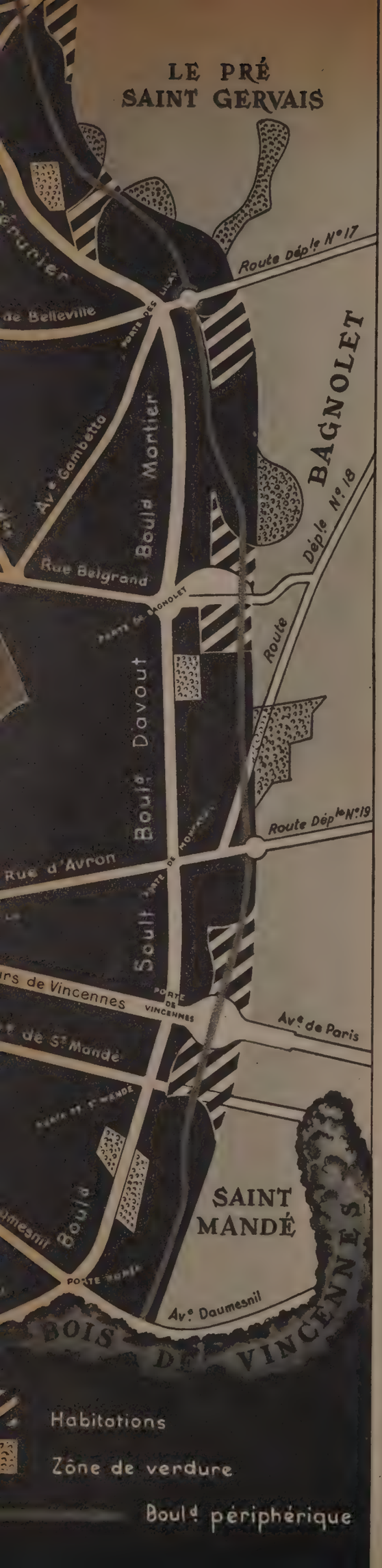
Heureux encore celui qui loge dans un taudis, diront ceux qui n'ont pas de logement... Pourtant, celui-là court des risques graves, dont l'enjeu est sa santé. Outre le déclassement, la désunion familiale et l'alcoolisme, c'est la tuberculose qui le guette, lui et les siens.

Le docteur Lafay, qui connaît particulièrement la question, a recherché le rapport existant entre l'hygiène et le nombre des décès par tuberculose dans les différents quartiers de la capitale durant les trente dernières années. Les résultats auxquels il a abouti sont tristement parlants !

Alors que dans les quartiers sains, comme la porte Dauphine et les Champs-Elysées, la tuberculose ne fait guère plus de quatre morts par an pour 10.000 habitants, dans les îlots insalubres, ce chiffre s'accroît exagérément. A la Roquette, à Plaisance, à Sainte-Marguerite le taux s'élève à 21 décès par 10.000 habitants. A La Villette ou à Combat, 25 ; 40 à Saint-Merry et 50 dans les îlots de Saint-Victor et de la Sorbonne !

C'est-à-dire que dans les vieilles maisons du V^e^ arrondissement la tuberculose tue 14 fois plus qu'aux Champs-Elysées !

Il en coûterait beaucoup moins cher qu'on ne croit pour remplacer ces îlots par des immeubles neufs. Une observation personnelle, que cite le docteur Lafay, éclaire curieusement le problème : dans le quartier du Val-de-Grâce, une famille comprend sept personnes logées dans une pièce unique, plus un petit cabinet sans fenêtre, au fond d'une cour.




Cette carte de la zone dans un des secteurs où elle présente l'aspect le plus lépreux, à l'est de Paris, montre comment seraient disposées, au milieu d'espaces de verdure et sur la rive d'un nouveau boulevard, les habitations modernes prévues par le projet Lafay.

En quatre ans, il a fallu constamment envoyer à l'hôpital ou en préventorium au moins un des enfants, tellement était grand le risque de tuberculose. Cela a coûté à l'Assistance et à la Sécurité sociale 1.750.000 francs. Or un logement décent pour cette famille aurait coûté à la même époque 2 millions.

Le traitement d'un tuberculeux en sanatorium ou à l'hopital coûte actuellement, au total, entre 3 et 4 millions, qui sont payés par les collectivités.

C'est le prix d'un logement neuf. De ce logement qui aurait sans doute permis d'éviter que cet hospitalisé ne devienne tuberculeux !

## DES TERRAINS POUR CONSTRUIRE ? IL EN EXISTE

En 1900, on construisait à Paris 2.000 à 3.000 maisons par an, c'est-à-dire 20.000 à 30.000 appartements. Or, dans les sept dernières années, la construction privée a édifié entre 3.000 et 4.000 logements. Encore s'agit-il d'appartements pour gens fortunés ou très aisés. Chacun sait que le placement immobilier est maintenant un leurre. Le classique « vautour » est devenu un famélique poulet !

Reste l'initiative publique, la seule qui puisse intervenir puisqu'il faut investir à perte. Effectivement, la Ville de Paris et le Département de la Seine se sont mis à l'œuvre. Et l'on a construit... 3.000 *logements* en sept ans.

A quoi est due une telle carence ? Avant tout à un manque d'imagination.

Lorsqu'on pose la question aux Offices, la réponse est toujours la même : il n'y a pas de terrains pour construire.

Il est exact que le Paris du demi-siècle n'est plus le Paris de 1900, avec ses terrains vagues propices aux jeux des gamins, aux vieux chiffons et aux entreprises des mauvais garçons. Pour construire, il faut de grands terrains nus.

La solution était simple : utiliser l'ancienne zone dite, fort improprement, « ceinture verte » de Paris. Ici un peu de recul est nécessaire.

Les fortifications de Paris datent de 1841. C'était l'heureuse époque où les fusils tiraient un coup à la minute, où les canons lançaient des boulets pleins. Pour tirer, il fallait voir l'adversaire. Aussi la loi avait-elle institué, autour des « fortifications », une zone de 250 mètres à l'intérieur de laquelle il était interdit de construire. C'était le glacis que l'ennemi devait franchir au pas de course sous le feu meurtrier des chassepots.

Mais les fortifications de Paris sont vite tombées en désuétude. Bien avant qu'on se décide à les raser elles avaient perdu toute utilité militaire, l'administration s'en est désintéressée et l'on a peu à peu édifié des baraques, des hangars et même des logements sur la zone interdite... Lorsqu'en 1919 une loi vint déclasser l'enceinte fortifiée, la servitude militaire fut supprimée, mais remplacée par une servitude d'hygiène. L'idée maîtresse, excellente en soi, était d'entourer Paris d'une ceinture verte de parcs, de jardins et de terrains de sport. Et la loi maintint la vieille servitude qui interdisait de construire sur la zone.

Malheureusement, faute de crédits, la fameuse « ceinture verte » n'a guère verdi que sur les plans des urbanistes. Jamais la Ville de Paris ne l'a vraiment aménagée, et la zone est demeurée la zone.

Pourquoi ne pas utiliser ces terrains ? Ils ne sont pas tous disponibles, loin de là, et il ne saurait être question de supprimer les constructions « provisoires » qui y ont été édifiées. Mais de très grands terrains demeurent libres, livrés aux pierres, aux détritus, aux chiffons sales et aux boîtes à conserves vides. Tel est le cas aux portes de Clignancourt, des Lilas, de Montreuil, de Vitry, d'Orléans, de Vanves et de Versailles.

## DE GRANDS IMMEUBLES DISSÉMINÉS DANS CES PARCS DE VERDURE

Pour le docteur Lafay, qui est médecin, le principe de la « ceinture verte » reste une nécessité hygiénique pour la capitale tout entière. Aussi le projet qu'il a mis au point consiste-t-il à utiliser au maximum 20 % de la surface de la zone pour construire de grands immeubles disséminés dans des parcs, des jardins et des terrains de sport. Ce projet consistait à construire dès à présent, sur des terrains actuellement libres, près de 18.000 logements.

Il fallait, pour cela, modifier la vieille servitude *non-ædificandi* instituée par la loi de 1919. Tel était l'objet d'un projet de loi dont le docteur Lafay a poursuivi opiniâtrément la réalisation, d'abord au Conseil de la République, puis à l'Assemblée nationale.

Ses efforts viennent d'être couronnés de succès. Accepté par le gouvernement, ce projet a été introduit par un amendement de M. Georges Laffargue au Conseil de la République dans la toute récente loi sur les investissements de la reconstruction, et adopté définitivement par l'Assemblée nationale. Les 18.000 logements prévus vont pouvoir être mis en chantier dès que les études architecturales seront terminées.

Le principe de la « ceinture verte » ne sera nullement atteint. En effet, en vertu du texte voté, la Ville de Paris devra aménager des espaces verts d'une surface au moins équivalente à celle des immeubles construits.

Autre particularité du projet que vient de voter le Parlement : la « ceinture verte » avait été initialement conçue comme une « ceinture », c'est-à-dire comme une bande ininterrompue de verdure entourant Paris, ce qui était en principe séduisant. Mais une telle ceinture avait l'inconvénient de « couper » Paris de sa banlieue, d'apporter une solution de continuité dont les conséquences lointaines économiques, sociales, psychologiques étaient imprévisibles. On risquait de voir Paris et sa banlieue, séparés par une sorte de *no man's land*, former deux collectivités distinctes.

Cet inconvénient disparaît avec le projet voté. Par d'heureux aménagements, et en utilisant habilement les terrains libres, les espaces verts ne seront plus continus, mais on procédera à un « échange » de terrains entre Paris et sa banlieue immédiate, surface pour surface, de façon à assurer un meilleur engrènement des deux entités qui formeront demain le grand Paris.

Des esprits chagrins ont objecté que ce projet ne permettait de loger que 18.000 familles.

« Commençons toujours par là ! Il sera temps de rechercher d'autres terrains, lorsque plus de 60.000 sans-logis auront déjà trouvé un toit ! »

Nous croyons savoir d'ailleurs que le docteur Lafay prépare un autre projet qui prévoit des emplacements suffisants pour construire 10.000 autres logements neufs... Mais ceci est pour demain. Aujourd'hui la loi permet à la Ville de Paris de faire 60.000 heureux. Il ne reste plus qu'à donner le premier coup de pioche. Espérons que ce sera très bientôt.

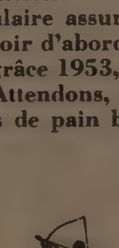
# PROPOS DU SCEPTIQUE

UN savant américain, M. Velikovski, démontre dans un ouvrage passionnant intitulé « Mondes en collision » qu'à époque de Moïse puis à l'époque de Sennahérib la Terre fut attaquée successivement ar Vénus et par Mars. Ces offensives sidérales rovoquèrent une série de cataclysmes dont les euples des deux hémisphères gardent le souenir et qu'ils ont décrits en termes identiques. Notre planète naviguerait-elle aujourd'hui ans les parages de quelque astre obscur et perurbateur ? On peut en tout cas constater dans comportement des choses et des gens quantité 'anomalies d'autant plus inquiétantes que leur pparition simultanée ne permet guère d'incriiner le seul hasard.

La mer déborde en Hollande et en Angleterre. e sol s'effondre à Bagnolet, à Nanterre et à Mongny-les-Cormeilles. La terre tremble en Iran. es bateaux prennent feu spontanément dans les orts britanniques. Des avions disparaissent à roite et à gauche. Deux rames de métro se tamonnent. L'épidémie de suicides se développe : n se jette par les fenêtres ou sur les voies errées avec un empressement inhabituel. Un hampion de boxe réputé invincible renverse ous les pronostics et se fait lui-même étendre en ois rounds. Les disciples de Marx se déclarent ntisémites. Rien ne va plus. Et cette année qui 'a pas deux mois nous comble à ce point que envie nous prend de crier grâce !

L'avenir, cependant, demeure sombre. Tandis ue Tchiang Kai Chek annonce son intention 'envahir la Chine, les compagnies d'assurances rançaises prévoient un accroissement sensible es accidents de la route, dont le nombre sautera le 1.025.000 en 1952 à 1.200.000 en 1953. Les atastrophes vont à un tel rythme que les paradis ommunistes de l'Est, où jamais rien de fâcheux ne se produit, où les trains roulent sans accroc, ù les bateaux sont insubmersibles et ininflamnables, les aéronefs indestructibles, les coups de risou inconnus, les tempêtes inexistantes, où le erritoire entier est garanti contre les secousses ismiques, se trouvent moralement contraints de ompenser les déficiences de la mortalité naturelle par une extension de la mortalité judiiaire. Rendons-leur cette justice qu'ils font oyalement effort pour aligner leur moyenne sur elle des pays capitalistes et que « dans le cadre » du plan quinquennal on a déjà réussi à y faire asser la fabrication des potences du stade artianal au stade industriel.

La sagesse populaire assure qu'il vaut mieux manger son pain noir d'abord. Depuis le 1er janvier, en cet an de grâce 1953, l'humanité en a eu a bonne ration. Attendons, sans trop de scepticisme, les miches de pain blanc.



# L'EUROPE EST NÉE OU JEAN MONNET L'EUROPÉEN

PAR ANDRÉ VISSON

**DANS l'histoire de l'Europe le 10 février 1953 est une date importante. Ce jour-là, en effet, la Haute Autorité de la Communauté charbon-acier a notifié aux six gouvernements intéressés l'établissement d'un marché commun du charbon, du minerai de fer et de la ferraille. La Haute Autorité assume donc désormais les pouvoirs et les responsabilités des gouvernements en matière de production, de prix et de répartition pour les produits ci-dessus.**

**C'est un grand pas qui vient d'être ainsi accompli sur la route de l'unité européenne. Il nous a paru intéressant à cette occasion de fixer ici la silhouette de l'homme qui s'est attaché à la constitution de l'Europe et dont la vigoureuse impulsion anime les organismes autour desquels celle-ci s'élabore : M. Jean Monnet, président de la Haute Autorité du « pool » charbon-acier.**

L'EUROPE EST NÉE !

Qui est l'auteur de cette sensationnelle déclaration ? Un homme de petite taille, aux épaules larges, aux yeux bruns pénétrants. Il n'a pas élevé la voix, il n'a pas fait un geste. Il est debout dans la salle pavoisée de l'hôtel de ville de Luxembourg, la capitale du minuscule Grand-Duché.

Cet homme, qui ne paraît vraiment pas ses soixante-quatre ans, c'est Jean Monnet ; et il est véritablement le père de la communauté européenne du charbon et de l'acier, officiellement inaugurée le 10 août 1952 à Luxembourg. Ce titre prosaïque s'applique à l'entreprise la plus audacieuse de l'Europe d'après guerre.

Pour la première fois au cours de l'histoire, les nations européennes se sont unies pour créer un organisme de structure fédérale. La France, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg, représentant au total une population de 160 millions d'âmes — autant que les Etats-Unis — ont décidé la mise en commun de leurs ressources en charbon et en acier : 231,5 millions de tonnes de charbon et 37,7 millions de tonnes d'acier.

Cet organisme, parmi ceux qui tendent à réaliser une unité plus grande au sein de l'Europe d'après guerre, a ceci de particulier qu'il est le premier et le seul auquel ses membres aient délégué une part de leur souveraineté nationale.

La Haute Autorité commune a le pouvoir de rendre obligatoires, pour les Etats membres, des décisions de nature à retentir sur leur vie économique tout entière. Elle pose les bases de l'unité européenne en supprimant les barrières douanières entre six pays en ce qui concerne deux produits de base : le charbon et l'acier. Elle constitue, en outre, un modèle d'administration fédérale, capable d'inclure en son sein d'autres nations européennes et de s'appliquer à d'autres secteurs de la vie économique, militaire et politique de l'Europe. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle est le noyau d'une Europe fédérale.

## Une révolution pacifique.

Le projet de cet organisme révolutionnaire s'appelle le plan Schuman, car il a été patronné par le ministre des Affaires étrangères, Robert Schuman, grand champion de la coopération franco-allemande. Mais c'est à Monnet qu'est due l'idée initiale de la mise en commun des ressources de l'Europe en charbon et en acier. C'est Monnet qui a dressé le plan de l'administration fédérale de ces ressources, laquelle exige une forte autorité exécutive, un parlement fédéral et un tribunal fédéral. Et lorsque les représentants se sont réunis pour procéder à la nomination du premier président de cette communauté, ils ont été unanimes à désigner Jean Monnet.

Le choix d'une capitale pour cette première expérience européenne d'administration fédérale était plus épineux, chacun des Etats membres briguant cet honneur. Luxembourg, finalement, a rallié les suffrages. Le minuscule Grand-Duché offrait un certain nombre d'avantages : sa position géographique commode, entre la France et l'Allemagne, les deux principaux membres de l'organisation, le fait que sa population parle le français et l'allemand, que sa principale production est l'acier (3 millions de tonnes par an) et, enfin, qu'il compte seulement 300.000 habitants et ne peut donc être soupçonné de tenter d'exercer une pression politique sur l'administration de la communauté.

C'est donc dans le paisible Luxembourg que Monnet est venu poser les fondements économiques d'une fédération européenne. Il y a amené un état-major de collaborateurs, d'experts, de conseillers et de traducteurs, recrutés parmi la population des six Etats fondateurs. Il y a également apporté ses habitudes personnelles de travail.

Monnet a presque toujours été banlieusard, car il tient essentiellement à habiter la campagne. Il est incapable de commencer sa journée de travail sans une promenade dans les bois, héritage, sans doute, de son ascendance. C'est pendant ce temps qu'il recharge les batteries de son cerveau, approfondit les problèmes qui se présentent à lui et trace le programme de sa journée. Vers 9 heures, il prend un petit déjeuner léger ; après quoi, il donne quelques coups de téléphone pour transmettre à ses collaborateurs immédiats les idées qui lui sont venues au cours de sa promenade matinale. Entre 10 heures et demie et 11 heures, il s'installe à son bureau. Son chapeau n'est pas plus tôt accroché à la patère que sa présence électrisante se fait sentir du haut en bas de l'édifice et que le rythme du travail s'accélère.

Jean Monnet est aujourd'hui le premier des Européens. Personne, en Europe, n'a une tâche plus lourde à tous égards que la sienne. En tant que président de la Haute Autorité (l'exécutif de la communauté charbon-acier) il ne s'occupe officiellement que de ces deux matières essentielles. Mais les décisions qu'il est quotidiennement amené à prendre affectent la vie économique tout entière des six Etats membres de la communauté, et même celle des autres Etats européens. Il est appelé à traiter avec les gouvernements, les parlements, les industriels et les chefs syndicalistes des Etats membres. Il doit préparer les rapports à l'assemblée commune, composée des 78 représentants des six parlements, devant laquelle la Haute Autorité est responsable. Il doit débattre certaines questions avec les délégués accrédités par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne auprès de la Haute Autorité, délégués dont la présence implique la reconnaissance de la communauté en tant qu'Etat fédéral souverain.

Harcelé sans répit, Jean Monnet trouve cependant le temps de tout faire et de satisfaire tout le monde. Il est doué d'une patience et d'un optimisme inaltérables.

## Le cognac, école de patience.

Son passé étonnant l'a merveilleusement préparé à sa tâche actuelle, couronnement de ses aspirations. Il a de bonne heure acquis la conviction que les individus, pour subsister, on besoin de l'aiguillon de la concurrence et les nations, de l'élimination des rivalités. Ce principe est devenu un des éléments essentiels de sa philosophie.

Parfait individualiste, il n'a jamais suivi les sentiers battus. Depuis de longues années, il exerce une influence profonde sur la politique en Europe et même dans le monde, et pourtant il n'a jamais occupé aucune fonction politique ni affronté l'épreuve électorale. L'économie n'est pas sa spécialité ni la planification, sa marotte et cependant, après la seconde guerre mondiale il a conçu et réalisé un plan de cinq ans pour la modernisation de l'économie française. Ce Français, si typiquement Français que l'on a pu dire qu'il n'est pas en France une ville dont chaque pâté de maisons ne compte un habitant ressemblant à Jean Monnet, a mené, en grande partie hors de son pays natal, l'existence la moins typiquement française qui soit.

Le Français déteste en général changer d

situation et vivre à l'étranger. Or, au cours de sa vie, Jean Monnet n'a cessé de changer de pays et d'activité.

Il est le fils d'un fabricant de fine de la petite ville de Cognac. A l'âge de seize ans, il abandonna ses études pour entrer dans l'affaire de son père. « L'eau-de-vie a cela de bon, dit-il, qu'elle vous enseigne la patience. » (Il faut vingt ans pour faire du bon cognac.)

C'est en vendant la fine paternelle en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis qu'il a appris à parler l'anglais aussi couramment que sa langue maternelle.

Au cours de la première guerre mondiale, le jeune Monnet, grâce à des relations influentes de sa famille, eut l'occasion de se trouver en contact avec les premiers hommes d'Etat français de l'heure et de participer à des entretiens relatifs aux grands problèmes nationaux. Son intelligence pénétrante, sa ténacité, sa puissance de persuasion pesèrent sur les décisions qui aboutirent à la mise en commun des ressources de la France et de la Grande-Bretagne sur le plan de l'économie et des transports maritimes, condition indispensable de la victoire. Il fut envoyé à Londres pour organiser l'accord exécutif sur le blé, traité entre la France, la Grande-Bretagne et l'Italie, qui réglait sur une base commune les achats et la distribution du blé et de toutes les céréales. Peu à peu, ce traité s'étendit aux autres alliés et aux neutres. Plus tard, le Conseil allié des transports maritimes fut institué en vue de réaliser sur le plan des transports ce que l'Accord exécutif du blé réalisait sur le plan des céréales.

Après la guerre, le zèle de Monnet pour la coopération internationale l'amena à Genève en tant que secrétaire général adjoint de la Société des Nations. Il contribua en cette qualité à remettre sur pied les finances de l'Autriche et à trancher le différend germano-polonais relatif à la Silésie.

En 1923 il reçoit un S. O. S. de son père. L'affaire familiale, ébranlée par la guerre et par la mort de l'unique frère de Jean Monnet, est aux prises avec de graves difficultés financières. Monnet se rend immédiatement à Cognac.

Un journaliste français lui demandait récemment s'il n'avait pas éprouvé trop de regrets à quitter une brillante carrière internationale pour devenir simple directeur d'entreprise dans sa ville natale de Cognac. Monnet le regarda avec stupéfaction :

« Je ne vois pas ce que vous voulez dire. On fait ce qu'il y a à faire. »

Fils dévoué — avant d'être époux et père dévoué — Monnet ne peut concevoir qu'on se dérobe à l'appel du devoir.

Après deux ans de labeur acharné, l'affaire familiale est remise sur pied. Monnet fait alors un tour d'horizon, en quête d'une activité nouvelle. Genève ne l'attire plus ; les espoirs de fonder une authentique coopération internationale sous l'égide de la Société des Nations paraissent incertains. Monnet est convaincu qu'il y contribuera davantage en redevenant un homme d'affaires.

Il devient l'un des associés de **Blair & Co.**, une banque d'investissements de New-York, qui finance les gouvernements étrangers ainsi que d'importantes entreprises privées étrangères. C'est l'époque de sa grande activité sur le plan de la finance internationale, qui durera jusqu'à la seconde guerre mondiale. New-York, San-Francisco, Paris, Varsovie, Bucarest, Stockholm, Shanghaï, tour à tour, reçoivent ce Français de petite taille, alerte, à l'œil vif, au teint coloré. Monnet va de capitale en capitale, réorganisant les finances publiques en Pologne et en Roumanie, liquidant le trust suédois des allumettes, qui a sombré dans la faillite, finançant la construction de chemins de fer en Chine.

## La coordination franco-britannique.

Quand éclate la seconde guerre mondiale, Jean Monnet, banquier international, quitte New-York pour Londres, où il assume la présidence du Comité de coordination franco-britannique. L'un des tout premiers, il comprend que la production américaine est la clef de la victoire. Les commandes d'un milliard de dollars qu'il passe aux Etats-Unis stimulent grandement le développement de la production américaine. Et, quand intervient la mobilisation totale du pays, la production se trouve en avance de neuf mois.

Monnet, lors de la Seconde Guerre mondiale, poussa l'intégration économique franco-britannique beaucoup plus loin qu'au cours de la guerre précédente. Mais il se rendit compte que cette mesure même ne suffirait pas à empêcher l'effondrement de la France. Une idée audacieuse germa dans son imagination fertile. Il usa de toute sa puissance de persuasion pour la faire adopter par Winston Churchill. Et le dimanche 16 juin 1940, Churchill bouleversait le monde par cette sensationnelle proposition : « La France et la Grande-Bretagne ne formeront plus désormais deux nations distinctes, mais une seule et indissoluble Union franco-britannique. »

L'appel de Churchill intervenait trop tard : Pétain avait pris les rênes du gouvernement.

Ce furent des jours cruels. Les amis de Monnet s'attendaient à le voir rallier le mouvement de la « France libre », créé par le général de Gaulle. Mais pour parvenir aux mêmes fins, il choisit d'autres moyens. Il savait la libération de la France solidaire de la victoire de la Grande-Bretagne, laquelle dépendait à son tour de la production américaine. Et il résolut de consacrer tous ses efforts à intensifier cette production.

L'officier de police britannique, aux Bermudes, n'en crut pas ses yeux lorsqu'un citoyen français, en route pour Washington, exhiba des lettres de créance de diplomate britannique, accompagnées d'une lettre personnelle de Winston Churchill !

Monnet, au reste, ne recherchait ni les hautes situations officielles ni les honneurs. Il refusa même tout appointement, ne voulant pas être accusé de travailler avec les Anglais en vue d'un intérêt personnel. Sans titre honorifique, sans rétribution, modestement installé dans son petit bureau du huitième étage à l'hôtel Willard, il n'en fut pas moins le pivot de la Commission britannique d'achats aux Etats-Unis et l'une des personnalités officielles britanniques les plus influentes du temps de guerre à Washington.

Il siégeait dans les commissions les plus importantes de la production de guerre. De concert avec les dirigeants américains et britanniques, militaires et civils, il élabora un programme tendant à l'augmentation de la production, programme qui fut appelé, après Pearl Harbour, « le programme de la victoire » : 60.000 avions, 45.000 chars, 8 millions de tonnes de marchandises en 1942. C'est lui qui lança le slogan : « L'Amérique, arsenal de la démocratie », que Roosevelt devait reprendre si souvent dans ses discours.

Il travaillait de douze à quatorze heures par jour, poursuivant fréquemment pendant les repas ses entretiens avec des personnalités officielles de premier plan, ou certains collaborateurs intimes. Il s'était fait une loi de rester à l'écart des mondanités et il parvint à demeurer trois ans à Washington sans prendre part à un seul cocktail.

En 1942, les productions de guerre américaine et anglaise avaient fusionné et marchaient à plein rendement. Monnet, à présent, pouvait en toute liberté d'esprit s'attaquer aux problèmes concernant directement son propre pays. Il se rendit en Afrique du Nord et réussit à réconcilier les fractions opposées de la Résistance française. Cette œuvre accomplie, il retourna à Washington — en qualité de haute personnalité officielle française, cette fois — pour obtenir l'équipement nécessaire à la nouvelle armée française.

## Le plan Monnet.

La restauration de l'économie nationale, anéantie par la guerre, constituait, après la Libération, le souci dominant de tous les Français. Monnet fit appel à ses compatriotes. « Ce dont la France a besoin par-dessus tout, déclarait-il, c'est de la modernisation de son équipement et de ses méthodes de production. » Il obtint gain de cause. Un Commissariat général au plan de modernisation et d'équipement fut créé, dont on lui confia la direction. La France, pour la première fois de son histoire, était en possession d'un plan destiné à moderniser son économie ; et, pour la première fois de sa vie, Monnet assuma des fonctions publiques dans son pays natal.

Après les cinq ans d'application du plan Monnet — puissamment étayé par le plan Marshall — la production de la France était de 50 % plus élevée qu'avant la guerre. La production d'acier était passée de 6.200.000 tonnes, chiffre d'avant guerre, à 10 millions et demi de tonnes ; celle du charbon, de 47.600.000 à 55 millions de tonnes ; celle de l'électricité, de 20 milliards 800 millions à 37 milliards 900 millions de kilowatts. L'agriculture française possédait 150.000 tracteurs, au lieu de 30.000 en 1938.

Ces résultats substantiels n'étaient cependant pas suffisants. Monnet savait que, dans le monde nouveau d'après guerre, la France ne pouvait, par ses propres moyens, retrouver sa prospérité antérieure. Le grand effort accompli par les Etats-Unis en vue de gagner la guerre s'était traduit par une formidable avance sur le plan économique, que les Européens ne pouvaient rattraper sans mettre en commun leurs ressources économiques. La conquête de l'Europe orientale et de la moitié de l'Allemagne par les Soviets avait, d'autre part, engendré une menace russe formidable, que les pays européens ne pouvaient conjurer sans réaliser la fusion de leurs ressources militaires.

Cette concentration de la puissance économique et militaire de l'Europe n'était possible, toutefois, que si la France et l'Allemagne parvenaient à triompher de leur méfiance séculaire. Si le charbon allemand et l'acier français — sans lesquels aucune arme ne saurait être forgée — se trouvaient réunis sous une autorité unique, la guerre entre la France et l'Allemagne deviendrait impossible. Ainsi s'ouvrirait la voie de la coopération franco-allemande, condition « sine qua non » d'une Europe économiquement saine, militairement forte.

## Première étape d'une fédération.

La Communauté européenne du charbon et de l'acier, conçue par Monnet, tend à servir ce vaste dessein.

Son but immédiat est de créer un unique marché européen du charbon et de l'acier, et de mettre un terme aux monopoles et aux pratiques restrictives qui ont étranglé la production de ces matières essentielles. C'est la première loi « antitrust » efficace dans l'histoire de l'Europe.

En temps normal, elle assure l'écoulement en franchise du charbon et de l'acier à destination des pays membres. En temps de pénurie, elle peut empêcher **la discrimination,** en allouant à ses participants un minimum de charbon et d'acier. En temps de crise, elle peut prévenir la surproduction en empêchant les pays membres de subventionner les industries **non rémunératrices.** En d'autres termes, elle fonctionne de telle sorte qu'elle préserve la libre concurrence de toute amputation due à la réglementation gouvernementale ou aux ententes industrielles.

Le pouvoir exécutif de la communauté est confié à une Haute Autorité composée de neuf membres. Huit d'entre eux sont nommés d'un commun accord par les pays participants pour une période de six ans, et le neuvième, qui est le président, est coopté par les autres membres. Dès qu'ils entrent en fonction, ils appartiennent à un organisme indépendant, supranational, et ne peuvent recevoir de directives émanant de leurs gouvernements respectifs ni être rappelés par eux.

La Haute Autorité a son budget propre. Elle peut établir des taxes sur la production du charbon et de l'acier. Elle peut émettre des emprunts destinés soit à ses propres besoins, soit à la modernisation de mines et d'usines équipées de façon archaïque. Elle peut imposer des amendes aux industriels qui refusent de se soumettre à ses décisions, pénalités qui sont rendues exécutoires par la Cour de justice de la Communauté ; les sept juges de ce tribunal sont désignés par les Etats membres pour une période de six ans.

La Haute Autorité, conseillée par un comité consultatif de producteurs, distributeurs, travailleurs et utilisateurs, se tient en liaison avec les gouvernements des Etats membres par le truchement d'un conseil des ministres, qui coordonne les décisions de la Haute Autorité avec la politique économique générale des Etats membres. Mais le conseil des ministres n'a aucun pouvoir sur la Haute Autorité, qui est responsable, exclusivement, devant l'assemblée de la communauté. Cette assemblée se compose de 18 membres pour la France, l'Allemagne et l'Italie, 10 pour la Belgique et la Hollande et 4 pour le Luxembourg. Tous sont élus pour un an par leurs parlements respectifs. Par un vote des deux tiers, l'assemblée commune peut obliger les membres de la Haute Autorité à se démettre.

Jean Monnet est titulaire des plus hautes décorations françaises et britanniques, et cependant il les porte rarement. Il n'aime pas qu'on l'appelle « monsieur le président » ou « monsieur le ministre ».

« Celui que l'on désigne ainsi, dit-il, devient bouffi d'orgueil, et celui qui le désigne ainsi est amoindri, ce qui est mauvais pour les deux. »

Il cite souvent l'axiome favori de son grand ami américain Dwight Morrow : « Il y a deux sortes d'hommes, ceux qui veulent être quelqu'un et ceux qui veulent faire quelque chose. » Monnet a depuis longtemps fait son choix. C'est un réalisateur.

Quand j'ai demandé à Jean Monnet à quoi il attribuait ses succès, il m'a répondu :

« Toutes les tâches auxquelles je me suis attelé sont le fruit de mes propres conceptions. Et je ne me suis jamais laissé décourager par les obstacles. Quand tout va bien, je commence à m'inquiéter. Les seuls obstacles que je craigne sont ceux que je ne vois pas. »

La route qui mène à la coopération européenne, visiblement, est pavée d'obstacles. Mais Jean Monnet est convaincu qu'ils ne sont pas insurmontables.

« Dans la vie, la chose essentielle, dit-il, c'est d'avoir un but et de savoir qu'on ne peut pas faire demi-tour. Alors, si dure que soit la route, on n'a pas d'autre solution qu'aller de l'avant. La communauté charbon-acier est le premier pas vers la Fédération européenne, qui est notre but. La route ne sera pas facile, mais l'Europe, si elle veut vivre, n'a pas d'autre issue ; nous ne pouvons donc pas faire demi-tour. Et je suis convaincu que nous parviendrons à nos fins. »

## UN ILOT DE VIEILLE FRANCE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

# 1.200.000 FRANCO-AMÉRICAINS, PARFAITS CITOYENS DES U. S. A., CONSERVENT PIEUSEMENT LA LANGUE ET LA FOI DE LEURS PÈRES

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
PAUL MOUSSET

M. Beaudry, maire de Lowell, offre à Paul Mousset la clé de la cité.

Ah ! ces Franco-Américains ! Quoi qu'ils racontent, leur assurance, leur humour calme finissent par emporter la conviction ! Tel celui-ci : « C'est nous, me déclare-t-il, qui avons porté le général Eisenhower à la présidence des Etats-Unis. Eh oui... Voilà quatre ans, nous envoyions au Sénat, pour nous y représenter, M. Henry Cabot Lodge junior. Qui donc, en juillet dernier, à Chicago, a provoqué la défaite des Taftistes ? enlevé de haute lutte la nomination, comme candidat républicain, du général ? Lui ! Le trente-quatrième président nous doit donc indirectement son élection. » Je regarde celui qui parle. Il affirme : « C'est prouvé. *Mathématiquement.* » De ses amis l'entourent, l'approuvent. Pour français qu'ils soient, leurs prénoms — Oxéliphas ou Télesphore, Ménésippe ou Ovila — ne se portent plus guère chez nous. Quelqu'un enchaîne : « Un monsieur, notre ancien sénateur. C'est encore lui qui, en 1948, a défendu au Sénat de Washington les anciens combattants franco-américains. Et le Sénat les a reconnus « comme groupe ». La première fois, depuis La Fayette, que le « fait français » se voyait officiellement admis aux Etats-Unis... »

Dans ce club où des gens entrent sans cesse, un club qui ressuscite l'ambiance des cafés de nos provinces, on m'a présenté peu auparavant. Et beaucoup des membres se sont exclamés : « Un Français ! Un vrai Français de France ! — Pur sang, pure laine ! a certifié mon parrain en ce lieu. — Eh bien, a dit l'un d'eux, croyez-moi si vous voulez : je n'en avais encore jamais rencontré... » Et de me presser de questions : pourquoi suis-je venu ? qu'ai-je l'intention de faire ? J'explique.

En octobre dernier, durant la campagne électorale, je me trouvais « sur le train » (comme on dit là-bas) du général. Le convoi s'arrêtait dans certaines gares. Les fameux *whistle stops* sur lesquels on a tant écrit à l'époque. De la plate-forme du dernier wagon, le général s'adressait à la foule. Je m'étais mêlé à elle, regardant, écoutant, tâchant de surprendre un indice, une réflexion susceptible de me donner la température politique de l'endroit. Soudain, je dressai l'oreille : dans quelle langue certains de mes voisins échangeaient-ils donc des remarques ? Dans la nôtre ? Impossible, je devais rêver. Eh bien, non. Car une nouvelle phrase m'ôtait toute espèce de doute. L'étonnement fusait, presque malgré moi : « Comment ! vous parlez français ? » Lente, un rien méprisante, la réplique ne tardait pas : « Et pourquoi donc qu'on le parlerait point ? » J'insistai : « Je veux dire : beaucoup d'entre vous le parlent ? — Plutôt ! » Pas moyen de poursuivre

**MIDI A LOWELL.** Par le « fire-escape », l'escalier de secours habituel aux Etats-Unis, les élèves d'une des nombreuses écoles religieuses de la ville prennent leur volée.

« LE GÉNÉRAL » : ainsi a-t-on, à Lowell, surnommé Frédéric Leclerc, qu'on voit ornant sa terrasse pour Noël.

DE NOMBREUSES « SŒURS GRISES » circulent dans les rues. Ci-dessous : la direction-rédaction du bihebdomadaire français de Lowell : « l'Étoile» .

l'enquête : le train s'ébranlait. Je n'eus que le temps de l'attraper au vol.

Mais dès mon retour dans le wagon de la presse je me renseignai auprès de confrères. Ainsi j'appris l'existence de colonies de langue française dans de nombreuses villes du Massachusetts, du Connecticut, du Vermont, du New Hampshire et du Maine. Et si l'on songe que la Nouvelle-Angleterre ne compte guère que 9 millions d'habitants, pas petites ! 1.200.000 *Frenchmen*, ou *Francos*, comme ils s'appellent eux-mêmes, 1.200.000 descendants de Normands, de Lorrains, de colons de la Nouvelle-France, et aussi ancrés dans leurs convictions qu'attachés à leur vieille langue ! Il importait peu que le Canada les considérât comme perdus. En ce qui me concernait et ne pouvant supporter que l'ignorance de la France à leur endroit se prolongeât plus longtemps, j'étais venu, au terme de mon séjour outre-Atlantique, leur rendre visite. Voilà. Etaient-ils satisfaits ?

Ils semblaient l'être. Moi, je n'étais pas fier. Penser que, des années durant, à chaque nouveau voyage en Amérique, j'avais revisité, réexploré ces petites villes ravissantes, si blanches, si propres, de la région de Boston — ces villes auprès desquelles se jouèrent, en 1776, les premiers actes de l'insurrection contre l'Angleterre — et que je n'avais ni soupçonné la présence de ces Français, installés à 50 kilomètres au nord de Concord ou de Lexington, ni même entendu parler d'eux ! (Je ne m'étais point douté davantage, il est vrai, que le père du fameux Paul Revere vînt des environs de Bordeaux et se nommât en réalité Rivoire...)

## Une oasis de bonhomie au cœur de la puritaine Nouvelle-Angleterre.

Plus encore qu'inconcevable, cette négligence était impardonnable. Aussi, tenant à me racheter, arrivai-je un soir à Lowell, dans le Massachusetts. Il faisait froid, un beau froid sec. La nuit tombait. Je ne savais rien de Lowell, rien de ses habitants, à cela près que la population comprenait pour un tiers des Américains dont parents et grands-parents avaient été des Canadiens de descendance française. Une ville active, Lowell, cela sautait aux yeux. Mais, avant même d'avoir atteint son centre, l'animation des cités d'une certaine importance s'agrémentait d'une manière de bonhomie, de gaîté rarement perçues en Nouvelle-Angleterre. Cette atmosphère si différente provenait-elle des festons de lampes électriques, des girandoles de globes de couleur tendus d'une maison à celle d'en face et illuminant les rues avec ce doux éclat mystérieux qui évoque Noël ?

Je ne le crois pas. Malgré le froid, malgré la nuit, on sentait dans l'air une détente, un parti pris de ne point considérer la vie uniquement comme une vallée de larmes, de ne pas outrer la notion de péché, une absence de doutes métaphysiques qui tranchaient aimablement sur le puritanisme d'autres contrées. Les gens semblaient joyeux, amateurs de bonne chère. Le visage de certains proclamait aussi qu'ils ne devaient guère couper d'eau le vin de leurs repas. De-ci de-là, on entendait des musiques. Dans la rue principale, je notais au vol des noms, des enseignes : *Madame Desmarais, Petit Foyer, Apartments ; Desrosiers, chemisier ; Arthur L. Turcotte, le magasin où votre grand-père faisait ses achats.*

## Une cité largement conçue.

Ah ! ce n'était plus la Nouvelle-Orléans, où j'avais si longtemps cherché quelqu'un qui voulût bien encore pratiquer notre langue ! Tout le monde, à Lowell, ou presque parlait français : les commères sur le pas de leur porte, les clients sortant de beaux magasins, aussi bien que ce couple d'amoureux qui marchait devant moi à pas comptés. Non que ce français me fût toujours aisément compréhensible. C'était celui de nos colons du XVIIIe siècle embelli, enrichi de termes anglais francisés. (L garçon d'ascenseur me déclara qu'il « reun l'élévateur » *(to run an elevator)*. Les class aisées, elles, s'exprimaient sans fautes. M quand, dans la maison qui m'hébergeait, l'hôte me dit avoir déménagé afin de se trouver pl près de l'église, je devinai qu'un commun la gage n'était pas le seul lien unissant entre e des gens aussi sympathiques et qu'à leur car tère, si typiquement « à part », il devait exis d'autres raisons.

Dès le lendemain, elles se révélèrent à m peu après que, d'un pont jeté sur le Merrima j'eus découvert le pittoresque de cette cité lar ment conçue, construite au confluent de de rivières, un terrain vallonné, au milieu d'u campagne qu'on devinait verdoyante en été. collège de filature (un des premiers du mon paraît-il) et de vastes usines textiles font Lowell un centre industriel renommé du no des Etats-Unis. Industrie qui ne tue pas grâce. Plantés d'arbres, bien pris entre leu berges de pierres taillées et de gazon, canaux nombreux traversent en tous sens ville. De jolies églises, de beaux immeubles dressent un peu partout, alternant avec maisons de bois peintes en blanc ou en crèm si confortables, si chaudes ou fraîches selon saisons, et dont Amérique et pays scandinav semblent garder le secret.

Il serait vain de dissimuler que Lowell re comme rarement il l'a été au monde l'envo spécial de *France-Illustration (magazine, éc* vait récemment l'hebdomadaire *le Travailleu* de Worcester, Massachusetts, *dont le numé de Noël se dépasse lui-même en luxe raffiné est de longtemps le cadeau chic à s'offrir en dames « bien » de Boston à Buenos-Aires*. Mais il me faut parler ici sans plus attend de celui auquel ma gratitude est désorm acquise : le R. P. Armand Morrissette, o oblats de Marie-Immaculée.

Sans M. Antoine Clément, trésorier de Société historique franco-américaine et réd teur en chef du journal *l'Etoile*, peut-êt n'aurais-je jamais rencontré ce religieux. C'é été dommage. Car à la gratitude que je lui vo s'ajoute l'admiration due à un des rares Amé cains, sinon le seul, qui soit aussi offic français. Voici l'histoire.

## Comment un religieux américain est devenu officier français en patronnant des « pompons rouges ».

En 1939 des marins du *Surcouf* relâchaient Boston. Ils poussèrent jusqu'à Lowell. L motifs de leur expédition ? Ne parla pas anglais, ils recherchaient des jeun filles avec lesquelles il leur fût possible de comprendre. On leur avait signalé Lowell comm champ d'action possible. Ils se rendirent Lowell.

Leurs pompons rouges ne passèrent p inaperçus. Alerté et soucieux de la vertu ses ouailles, le Père Morrissette intervint. U France inattendue et cordiale se révéla à grâce à ces jeunes gens. Il les prit sous sa pr tection, les présenta, les fit recevoir dans d familles. Il était, si l'on ose dire, « lancé ». renommée grandit. Dès 1940, la marine le conn comme « ce prêtre français qui habite Lowell Survint la plus sombre période, pour nous, la guerre. Qu'ils stationnassent ou fissent escs aux Etats-Unis, les équipages de nos navires n avaient pas d'aumônier. D'abord de faç officieuse et bénévole, le Père Morrissette en re plit le rôle. Un jour enfin, certains voulure voir ses bons offices officiellement consacrés. pleine entente avec Washington, le général Gaulle décerna donc la croix de la Légio d'honneur à l'oblat, qu'il nomma, de surcro aumônier de la marine, avec grade de capitai de vaisseau.

Celui-ci ne pouvait moins faire, après guerre, que de se rendre en France. C'était première fois depuis trois cents ans qu'u Morrissette retournait au « vieux pays ».

ait fallu à ses aïeux des semaines, peut-être
s mois, pour franchir l'Océan. Il mit, lui, en
ion, onze heures et revint enchanté.
Les bateaux de guerre français ayant regagné
urs ports d'attache, force lui fut de trouver à
n activité d'autres domaines. Ami intime du
nateur Lodge, en liaison étroite avec notre
nsul général d'alors à Boston, M. Chambon,
s'attacha spécialement, malgré un labeur
clésiastique absorbant, à promouvoir ce « fait
ançais » auquel nous avons déjà fait allusion.
ela en même temps qu'il s'efforçait de mieux
ire comprendre la France à ses compatriotes.

## Les élèves appellent en français sur l'Amérique les bénédictions du Seigneur.

MINCE, de taille moyenne, ayant dépassé de peu la quarantaine, alerte, d'une intelligence qui lui permet de tout saisir au quart de mot, le Père Morrissette n'offre as les apparences de ces malheureux prêtres ux soutanes verdies chers à Pierre l'Ermite. 'Amérique du Nord prise peu d'ailleurs l'ostenation de la pauvreté évangélique. L'esprit béré des soucis matériels par son ordre et par s paroissiens, le Père peut donc poursuivre ans trop de peine sa croisade en faveur du rançais, croisade que résume cette formule : Langue et foi marchent de pair. » Et si cerains s'étonnaient de la position profrançaise e principe qui est devenue la sienne, nul doute ue cet homme, absolument, totalement, exclusivement américain, ne répondrait : « Il existe ne vertu qui s'appelle piété filiale. » Phrase évélatrice. Elle permet de comprendre son motion quand, m'emmenant visiter l'école Sainte-Jeanne-d'Arc, des élèves de douze ans, riés de démontrer leurs talents, chantèrent, 'eux-mêmes, à la suite l'un de l'autre, le si bel ymne *God Bless America*... d'abord en anglais, uis en français. C'est que, pour reprendre une ffirmation célèbre, *les Franco-Canadiens peuent difficilement être considérés comme des mmigrants dans le sens habituellement donné à e mot. Ils représentent une des plus anciennes olonisations du Nouveau-Monde.* Ils conservent n outre, maintenant plus que jamais, la fierté le leurs lointaines origines...

Que ne puis-je relater par le menu tout ce que je vis à Lowell et que j'aimerais décrire ? Sans doute, le maire, M. Henry Beaudry, voulut-l bien me remettre la clé de sa ville. Henry Beaudry ! Un nom aussi français que celui du érant municipal, M. Ulysses Lupien ! que celui le son secrétaire de mairie, M. Donat A. Dubois, galement organiste et maître de chapelle à 'église Saint-Louis-de-France... Sans doute allaie au club La Fayette, où deux drapeaux, 'américain et le français, ornent la salle de réunion, cependant que les armes du général-marquis et sa devise : *Cur non ?* en décorent le mur central. Je m'entretins aussi avec certains de ces citoyens éminents que sont là-bas débitants de boissons et entrepreneurs de pompes funèbres. Bien Américain en ceci, l'un de ces derniers, M. Amédée Archambault, me fit admirer sa salle d'opération (où, avant l'enterrement, on embaume, on farde les morts), les splendides cercueils destinés à sa clientèle et celui, plus magnifique encore, qu'il se réserve.

## Les citoyens de Lowell vinrent du Canada avec leurs prêtres.

MAIS la majeure partie de mon temps se passa de presbytères en orphelinats, d'hôpitaux en écoles tenant à honneur de maintenir toute une partie de l'enseignement en français. J'assistai à des comédies, à des séances récréatives en français. Je parlai à des bambins, et encore des bambins (les Franco-Américains sont gens de familles nombreuses), tous plus sains, tous mieux plantés les uns que les autres, et qui ne cachaient pas, eux non plus, leur ébahissement de rencontrer un Français « de France » !... On attira mon attention sur les squares, les placettes — Cognac, Clouâtre, Fondeau, Drolet, Saint-Amand, Tousignan — dédiés, selon une coutume touchante, au souvenir de morts franco-américains des deux guerres. Par-dessus tout, je découvrais l'extraordinaire cohésion de cette partie de la population, faisant bloc en toutes circonstances, autant pour la sauvegarde de sa langue que pour la défense de sa foi. Depuis plus de cent ans.

Voilà près d'un siècle et demi, en effet, l'industrie textile connut soudain à Lowell une extension prodigieuse. De passage en Amérique, Charles Dickens lui consacra des articles. Des usines se construisirent, autour desquelles grandit la ville. Pure spéculation des milieux d'affaires bostoniens. Elle réussit au delà de toute espérance. Mais la main-d'œuvre manquait. Les filateurs d'appeler à l'aide. Aussitôt, du Canada, affluèrent, par milliers, des gens très pauvres, anxieux d'améliorer leurs conditions, assez misérables, d'existence. Mais, phénomène qu'on croit sans précédent dans une migration de cette nature, leurs prêtres vinrent avec eux. Juges aussi bien que notaires, ils disposèrent, dans les débuts du moins, de pouvoirs étendus. L'époque était encore quasi coloniale. Des groupes de nationalités diverses coexistaient, parfois sans beaucoup s'aimer. Ils ne s'étaient pas encore fondus. Les curés veillaient et, autant pour préserver des traditions séculaires qu'ils estimaient louables que pour dresser une barrière contre les empiétements éventuels du protestantisme prévalant en Amérique, ils luttèrent de toutes leurs forces pour que ces Français restassent de coutumes et de langue françaises.

## Un foyer de culture française... où la France d'aujourd'hui est souvent incomprise.

AUJOURD'HUI, les situations individuelles ont bien changé. Si, parmi les Franco-Américains, marchands de vins et liqueurs, entrepreneurs de pompes funèbres sont très riches, suivis de près par les représentants des professions libérales, puis par le petit commerce, les moins favorisés des ouvriers possèdent sinon leur automobile, au moins leur radio et, surtout, la télévision. En tant que « groupe », leur statut a varié, lui aussi. Mal vus aux origines, traités à peu de chose près en parias, parce que pauvres et parce que catholiques, les Franco-Américains ont su peu à peu s'imposer et, à mesure qu'ils s'enrichissaient, forcer le respect des autres groupes ethniques, notamment des Yankees.

A présent, le gouvernement de Washington, qui les laisse parfaitement libres d'agir à leur guise, les considère comme des citoyens d'élite, catholiques comme les Irlandais, mais d'une autre souche. La grande tolérance, qui reste un des principes fondamentaux de l'Union, admet donc sans difficultés les journaux, les clubs, les écoles confessionnelles (pour lesquelles ils paient d'ailleurs une taxe supplémentaire), la langue enfin qu'ils entendent conserver. Tolérance, soit dit en passant, qui n'est pas l'apanage du haut et du bas clergé irlandais, dont la haine pour notre pays ou pour tout ce qui le rappelle finit par devenir grotesque plus encore qu'odieuse. En somme, les Franco-Américains en arrivent au point où, ayant considérablement évolué et se souciant à peine de retourner au Canada, sauf pour de brèves excursions, un centre d'attraction intellectuelle français deviendrait pour leur élite d'un intérêt certain.

Or, au moment où le catholicisme connaît aux Etats-Unis un essor extraordinaire, il faut bien l'avouer : si la France ne sait rien, ou à peu près rien, de ces deux millions d'hommes et de femmes qui, en Louisiane comme en Nouvelle-Angleterre, sont les seuls à présenter encore avec nous des points communs réels, la position des « Francos » à notre égard est, déplorablement, différente. Car ils se figurent, eux, nous connaître ! « Ils en sont restés à Botrel... », a dit quelqu'un. La phrase n'est point sotte. Elle traduit un attachement sentimental pour une certaine France de naguère. Par malheur, toutes les autres causes d'incompréhension, de mésestime qui s'épanouissent actuellement aux Etats-Unis à notre encontre s'aggravent, chez les

**RUES ET PLACES** sont fréquemment dédiées à la mémoire de soldats franco-canadiens tombés durant la dernière guerre.

**M. DESROCHERS,** père de quatorze enfants, n'est pas une exception en ce pays de familles nombreuses. **En bas :** les RR. PP. Ovila Fortier et A. Morissette.

**LES GARÇONS DE LOWELL** sont sains et bien plantés. Leur étonnement fut sans bornes de voir un Français « de France » venu les visiter dans leurs écoles paroissiales. Ils ne demandèrent pas mieux que de se laisser photographier par notre collaborateur.

Franco-Américains de Nouvelle-Angleterre, de griefs religieux. Pratiquants, ils sont avant tout cléricaux. Or si, dans le but de nous nuire, certaines propagandes, et pas seulement l'irlandaise, ont insisté à maintes reprises sur notre prétendu « athéisme », sur notre « combisme » latent (!), l'observateur, il faut l'admettre, en est encore à chercher, de notre part, une contre-propagande vraiment efficace.

## « Ce que nous vous reprochons ? d'être les fils de Voltaire ! »

Je sais pertinemment qu'en bons citoyens des U. S. A. les Franco-Américains préfèrent la flatterie aux critiques. Rien pourtant ne m'empêchera d'affirmer qu'ils accueillent avec trop de complaisance la caricature que d'aucuns s'emploient, depuis des années, des décennies, à tracer de notre pays. Mais, plutôt que de me livrer à des digressions personnelles, qu'on me laisse résumer le réquisitoire dressé contre nous par deux hommes, deux « Francos », de milieux bien dissemblables. Ils enchérissent, on s'en apercevra avec tristesse, sur un éditorial de *Life* qui, à la réflexion, semble avoir surtout voulu servir la publicité de cette Hongroise qu'est Mme Zsa Zsa Gabor.

Les circonstances de la rencontre — un déjeuner excellent — auraient dû, cependant, inciter mes interlocuteurs à la modération. De fait, quand je lui demandai : « Que pensent, que savent vos compatriotes de la France ? » l'un d'entre eux aborda sa réponse sous l'angle littéraire. « Ils ne comprennent pas Prévert », me dit-il. Mais, par un biais insensible, on en vint à la politique, puis à la morale, puis à la religion. En passant, l'un ou l'autre de mes compagnons tirait un coup de chapeau à l'ancienne grandeur de la France, à l'actuelle « démocratie sœur », au « chic », au « raffinement », au luxe coûteux des produits français de haute qualité. L'attrait qu'exerçait sur eux la France s'arrêtait là. Hantés par ces étiquettes : « Moulin-Rouge », « Folies-Bergère », « ménages à trois », « immoralité foncière », « malhonnêteté financière dans les relations internationales », « instabilité politique procédant de causes plus ou moins avouables », « communisme », « irréligion », étiquettes qui leur semblaient nous désigner avec une exactitude parfaite, notre procès, à leur avis, n'était même plus à faire. En mettant les choses au mieux, ils se méfiaient de nous autres Français, parce que « petits-fils de Voltaire » ! Dernier mot qui éclaire tout ! Il justifie cette remarque d'un collégien : « Un vrai catholique ne peut lire un roman français, celui-ci contient toujours au moins une page contre la religion ou la morale. D'ailleurs, la plupart des auteurs considérés en France comme grands sont à l'Index. » Et que dire de cette remarque, prononcée en toute bonne foi devant quelqu'un parlant d'un renouveau religieux en France : « Oui, je sais bien. J'en ai entendu parler. Ce sont les prêtres-ouvriers qui essaient de convertir la France !... »

**« LA VILLE LUMIÈRE »** : les citoyens de Lowell ont voulu, en illuminant brillamment leurs rues, rendre hommage à Paris.

## Il faut renouer ce lien ténu entre la France et l'Amérique.

Il est dur, pensera-t-on, de remonter un courant semblable. Aussi n'en doit-on apprécier que davantage les efforts de ceux des prêtres de là-bas qui tentent de ramener leurs paroissiens à une appréciation moins injuste, moins fausse de notre conduite présente. Un fait n'en reste pas moins. A deux reprises, en Louisiane (1) et en Nouvelle-Angleterre, je viens de visiter des Américains se rattachant à nous — d'un lien de plus en plus ténu, hélas ! — par des souvenirs et par la langue. Il ne paraît pas qu'avant cette dernière guerre on se soit beaucoup préoccupé des uns ou des autres. Sans quelques matelots en quête d'aventures, il est probable que le Père Morrissette lui-même ne se fût guère soucié de nous. Sur quelles bases établir une politique de redressement de l'opinion franco-américaine à notre égard ? Il m'appartient d'autant moins de me prononcer dans ce domaine que des organismes officiels n'ont point d'autre raison d'exister. Il est en tout cas inadmissible qu'aujourd'hui, où Boston se trouve à une nuit d'avion d'Orly, les éditeurs parisiens d'une anthologie de poètes modernes, comprenant entre autres une œuvre d'un Franco-Américain de Nouvelle-Angleterre, n'aient point eu honte (les italiques sont de nous) d'en présenter ainsi l'auteur : « M. X..., Franco-*Canadien*. Parle *encore* la langue de ses anciens ancêtres de Normandie. » Qu'ils aillent donc à Lowell ! Ils en reviendront édifiés.

(1) Voir *France-Illustration* du 7 février.

*Mesdames, vous avez la parole...*

# ES CONSEILS DE CLIENTES VOUS ERMETTENT DE FAIRE CONNAITRE VOTRE POINT DE VUE

E n'est pas sans doute un pur hasard que deux grands magasins parisiens aient presque en même temps constitué des conseils de clientes. Et ce n'est pas non plus par hasard que cette création a déclenché un mouvement d'intérêt extrêmement vif. L'idée, comme on dit, était dans l'air. Qu elle ait pris la forme qu'elle vient de recevoir, c'est une nière de révolution commerciale. Ce n'est rien de moins que l'entrée du sommateur dans la vie du magasin. Non pas une entrée timide, effaroue, qui le laisse dans un coin, tout juste posé sur le bord de sa chaise me le pauvre de La Bruyère, mais une entrée franche, qui le place de in-pied avec ses interlocuteurs du grand commerce, lesquels le prient dialement de parler en toute liberté.

Assurément, les commerçants trouvent là un moyen efficace de rassembler information nécessaire. Quelqu'un l'a dit avec esprit : « A une époque l'on produit au rythme de la locomotive, il ne faut pas distribuer au hme de la brouette. » Qu'est-ce que produire sans vendre ? Et comment dre si l'on ignore ce dont le public a besoin ou ce qu'il désire ?

A la vérité, cette conception est relativement nouvelle. Sans doute rmait-on, jadis et naguère, que le commerce était au service du client. is, en fait, ce malheureux client, quelle liberté lui laissait-on ? Qui se ciait de ses goûts ? Qui s'informait de ses besoins ? Qui s'inquiétait ses ressources ? Le petit boutiquier, ami souvent autant que fournisseur, it en général au courant des goûts et des besoins des chalands et il y rvoyait vaille que vaille. Mais, aux échelons supérieurs, on choisissait r l'acheteur, on décidait pour lui. « Ces chaussures vous gênent ? Il faut temps de les « briser ». Elles « se feront », monsieur (ou madame), n'en ntez pas ! » Le malheur est que les chaussures-carcans ne « se faisaient » s. Et il est plus que probable que les chaussures récalcitrantes ne se nt jamais !

Mais le temps a marché... et la clientèle « ne marche » plus, ou de moins moins. Elle a pris conscience de ce qu'elle représente. Tout comme le teur dont parle Boileau, elle veut être respectée. (Il a bien changé, puis Boileau, le lecteur, à en juger par certains romans. Mais la ques- n n'est pas là.) Donc, le client commence à savoir ce qu'il veut, et à bien vouloir. Il est devenu majeur. C'est un événement considérable.

directeur d'une très grosse maison parisienne nous disait il y a peu : Nos clients sont de plus en plus soucieux de la qualité des articles 'ils achètent. Ils aiment le bon marché, tout en s'en méfiant. Car ils ignent d'être dupés en payant bon marché. Et puis ils pensent à l'usage 'ils feront de leur acquisition. Est-ce exactement ce qui leur convient ns les conditions d'utilisation qu'ils prévoient et qui leur sont propres ? sorte qu'il y a pour chacun d'eux un problème particulier. »

## UNE POLITIQUE COMMERCIALE NEUVE FONDÉE SUR DEUX IDÉES SIMPLES

CETTE évolution du public doit correspondre une politique commerciale rénovée. Sur ces deux idées simples que le meilleur moyen de savoir ce que veut le client c'est de le lui demander et qu'en retour il faut nformer très objectivement de ce qui est fait ou peut être fait pour le tisfaire, des relations nouvelles doivent s'établir.

C'est précisément à quoi répond la création des conseils de clientes qui nctionnent déjà dans deux grands magasins, dont l'initiative ne demeurera s, on peut le croire, sans imitateurs. Certes, les firmes dont nous parns et leurs émules n'avaient pas attendu pour recourir aux épreuves la statistique. Pour bien connaître le point de vue du consommateur, a paru expédient d'adopter en outre une autre méthode. Et comme il eût é peu pratique dans des maisons où, certains jours, passent plus de 0.000 personnes d'interroger au hasard ou de réclamer des volontaires, a fait appel à des délégués d'associations de consommateurs ou de ligues miliales, qui se trouvaient particulièrement qualifiés pour donner des is. Ce groupe initial peut naturellement être étendu largement.

D'ailleurs, le fonctionnement n'est pas tout à fait identique dans les ux magasins. L'un a choisi de convoquer chaque mois un conseil restreint. autre, qui a rassemblé à sa séance inaugurale plus de deux cents clientes, éfère ne tenir des assemblées plénières que deux fois par an, réunissant aque mois des commissions chargées d'étudier diverses questions.

L'expérience n'est encore qu'à son début. Déjà, cependant, des résultats t été enregistrés et, sur plus d'un point, d'utiles précisions recueillies. n se développant, l'institution doit susciter de nombreuses améliorations. ar elle se précisera et s'affirmera la notion de service. Car si, normalement, les magasins doivent tirer profit des conseils de clientes, c'est vers extérieur, vers le public que doit être orientée la masse des informations ssemblée et manipulée. Pour une fois, enfin, les conseilleurs sont les ayeurs !

ROGER DARDENNE.

**Ci-dessus :** discussion sur la présentation de certains articles.
**Ci-dessous :** les clientes s'inscrivent pour faire partie du conseil.

# LES COUTURIERS PENSENT AUX BOURSE

## ... ET LA SECONDE COLLECTION LEUR PARAIT UN MOYEN DE REMÉDIER A LA CRISE

UNE ENQUÊTE D'ANNE ZEGEL

**CRÉATION FRANÇAISE, TECHNIQUE AMÉRICAINE.** Le mannequin, étant extensible, permet à la technicienne préposée à la coupe d'exécuter des patrons de tailles diverses qui pourront ensuite s'adapter facilement aux différentes mesures des clientes. Notre photographie montre une ouvrière diminuant sur le mannequin la carrure des épaules afin de pouvoir enfiler directement le modèle épinglé.

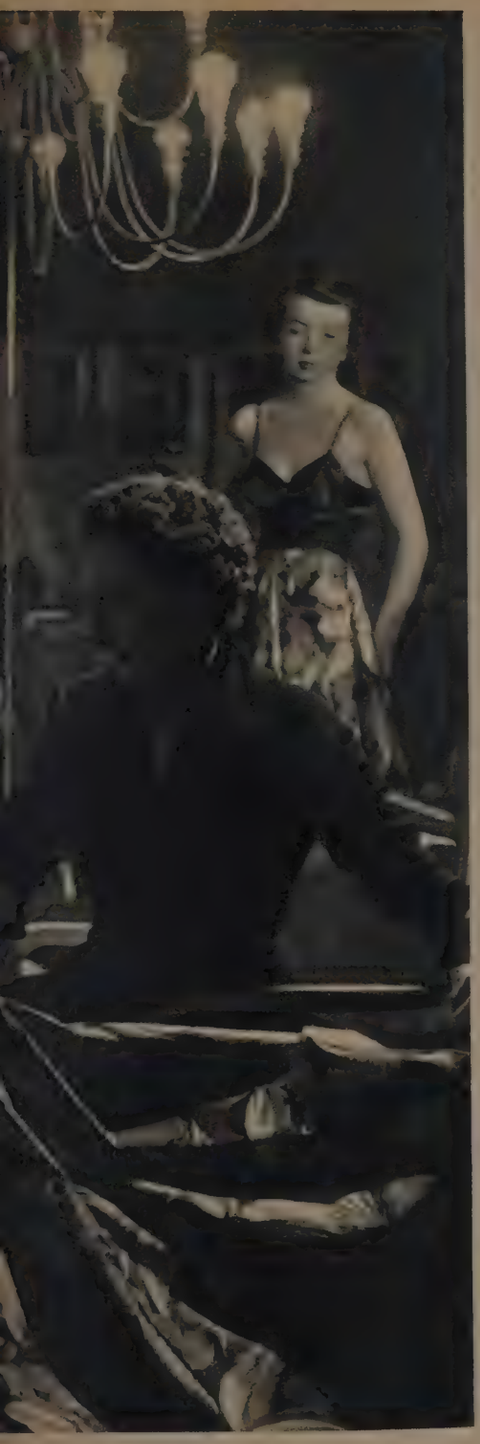
PENDANT des années la haute couture parisienne a été l'ambassadrice du goût et de l'élégance à travers le monde. Elle se plaçait aux premiers rangs de nos industries d'exportation. Ce rôle d'ambassadrice, elle le conserve et il est indispensable qu'elle continue à le tenir pour le prestige de notre pays. Pourtant ce n'est pas un mystère que les conditions économiques ont apporté le trouble dans le secteur de la couture. On a vu des maisons renommées fermer leurs ateliers et leurs salons ; d'autres ont été contraintes de travailler avec un personnel réduit. Cette situation a retenu l'attention des pouvoirs publics et cette préoccupation s'est traduite l'an passé par l'octroi d'une subvention de 400 millions. Mais ce n'est là qu'un palliatif.

Les couturiers ont fort bien compris le danger de la crise. En particulier, la question de la main-d'œuvre qualifiée les inquiétait. Le chômage ne risquerait-il pas de détourner les ouvrières vers d'autres métiers ? Sans compter que le « prêt à porter », en se développant, offre aux « cousettes » des débouchés. Déjà certains centres de formation professionnelle n'orientent-ils pas les jeunes filles vers la confection, où elles trouveront rapidement un bon salaire ?

Entre la confection et la haute couture n'y avait-il donc rien à offrir à une clientèle soucieuse d'élégance, mais écartée par des prix devenus trop élevés pour ses moyens ? Plusieurs couturiers ont alors décidé de créer à l'intention de cette clientèle une seconde collection, très sensiblement meilleur marché que la collection normale.

Le problème était d'obtenir la modération des prix sans manquer aux obligations qu'une industrie de luxe telle que la couture se doit de respecter. Nous sommes allée demander à diverses maisons comment elles l'ont résolu

OYENNES...



**RATIONALISATION** des méthodes de la te couture, grâce à laquelle sont obtenus des ns de temps importants dans le travail, n'exclut cependant le luxe de la présentation dans les ons du couturier, où la collection secondaire est e en valeur avec beaucoup de raffinement. ci la première phase de la création d'un modèle té en toile imprimée. Dans le salon d'essayage, modelliste, aidée de la première d'atelier, drape son mannequin préféré un tissu multicolore. acune donne son avis sur l'ébauche qui va devenir une robe pleine d'élégance.

**A gauche :** ce modèle, d'un prix nettement inférieur à ceux de la grande collection, en garde tout le cachet. **A droite :** dernières retouches au patron commandé par une cliente de province.

## A SITUATION NOUVELLE, TECHNIQUE NOUVELLE

En l'année 1800 M. Henry fonda dans le faubourg Saint-Honoré le magasin portant l'enseigne : « A la Pensée », spécialisé dans la vente des colifichets et autres frivolités. Sans aucun doute, il était le précurseur de la formule « Boutique » telle qu'on la trouve aujourd'hui chez la majorité des couturiers, reprise par ceux-ci pour fournir à leurs clientes la possibilité de trouver sur place tous les éléments indispensables à leur parure. Et c'est probablement pour les mêmes raisons que le directeur actuel de la maison créa il y a une quinzaine d'années une collection couture-création, bientôt complétée par une collection secondaire appelée : boutique-propagande, instaurant, peut-être avant l'heure, la formule haute couture de l'avenir.

Nous sommes allée l'interroger à ce sujet.

« Non, nous dit-il, ne supposez pas que c'est uniquement dans l'intention de faire du nouveau que nous avons adopté une nouvelle méthode de travail. Il est bon de préciser que nous l'employons essentiellement pour notre collection secondaire. Ce que nous désirions, c'est offrir à nos clientes des modèles créés par nous pour des prix relativement peu élevés. Je pense que nous sommes arrivés à remplir ces conditions puisqu'il est possible de trouver chez nous des robes à partir de 22.000 francs. Pour atteindre ce résultat, nous avons d'abord recherché des tissus classiques et de bonne qualité, ne risquant pas de se démoder rapidement. Cela nous a permis de les acheter en grosses quantités et d'obtenir ainsi des marchés plus intéressants. Nous nous sommes ensuite efforcés d'améliorer notre technique en recherchant le moyen le plus rationnel de diminuer les heures passées à l'exécution d'un vêtement. Il nous est apparu que certains principes de coupe employés par les Américains étaient susceptibles de nous aider, sans influencer pour cela les grandes lignes de notre couture. C'est pourquoi nous avons pris dans nos ateliers une technicienne américaine chargée d'établir, sur les modèles créés par notre modelliste française, des patrons aux mesures différentes pour chacune des tailles, tenant compte du fait qu'aucune femme n'est construite de la même façon. Nous réalisons ensuite nos modèles suivant la technique classique de la couture, sans avoir besoin, en principe, d'essayages, les mesures détaillées de la cliente suffisant. Elle a ainsi une robe faite pour elle, qui ne présente pas les inconvénients de la standardisation, de la confection. Nous sommes arrivés à faire la synthèse entre le côté pratique américain et les qualités de création françaises. »

## L'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DU TRAVAIL PERMET LA DIMINUTION DES PRIX

Depuis 1946, M. Jacques Heim a ouvert dans ses salons de l'avenue Matignon un nouveau rayon de couture : « Heim-Actualité », où sont présentés des modèles exécutés avec un seul essayage. Il a bien voulu nous entretenir des différents aspects d'une expérience qui s'échelonne sur plusieurs années, en nous exposant tout d'abord les raisons qui l'ont poussé à prendre cette initiative.

« Les suites de la guerre, nous dit-il, ont amené des perturbations économiques et sociales et ont soulevé de nouveaux problèmes auxquels nous avons dû rapidement faire face si nous voulions maintenir le rythme de nos ventes. Beaucoup de nos clientes ont vu leur pouvoir d'achat diminué et ne peuvent plus dépenser dans les mêmes proportions. D'autre part, si autrefois la majorité d'entre elles étaient inactives, elles ont aujourd'hui une occupation et acceptent difficilement de perdre, en essayages multiples, un temps qu'elles estiment précieux.

» Autre conséquence imprévue de la vie moderne sur notre clientèle étrangère : certaines clientes viennent par avion visiter l'Europe et restent à Paris quelques jours, quand ce n'est pas quelques heures. D'autres, habituées à s'habiller en confection, veulent pouvoir emporter leurs achats immédiatement. Afin de leur donner à toutes satisfaction il faut faire vite.

» Ce n'était pas possible en employant les méthodes habituelles de la haute couture, qui demandent beaucoup de temps et, de ce fait, reviennent très cher. Devant cette nécessité je me suis attaqué au problème. La haute couture

a ses servitudes, ses habitudes. Beaucoup de gestes sont inutiles. J'ai étudié avec mes collaborateurs une méthode de rationalisation du travail, comme l'a fait Taylor dans l'industrie, et je suis arrivé, en gagnant du temps et en mettant au point une coupe et une préparation du travail, à exécuter des robes, des manteaux, des tailleurs sur mesure avec un seul essayage dont les prix sont à peu près la moitié de ceux de la grande collection.

— Que pensez-vous de la confection de luxe ou « prêt à porter » ?

— Nous assistons à une évolution normale de la confection. La France était très en retard, dans ce domaine, sur les autres pays.

— Pensez-vous qu'elle puisse arriver à concurrencer la haute couture ?

— Non. La cliente de la haute couture aime le travail raffiné. Ainsi la formule « Heim-Actualité » offre une robe sur mesure avec un essayage, tandis que la confection offre des robes terminées, retouchées ensuite pour les adapter aux mesures de la cliente. Et c'est une erreur grave que commettent actuellement certains magasins de confection en vendant à des prix très élevés qui ne répondent pas aux besoins d'une clientèle que leurs articles pourraient intéresser : la clientèle de la petite couturière. »

## HABILLEZ-VOUS PAR CORRESPONDANCE

SAVEZ-VOUS, mesdames, qu'il vous est possible de vous habiller par correspondance, chez un grand couturier ?

C'est là une des solutions proposées par Mad Carpentier aux problèmes de l'heure.

« Actuellement, nous dit-elle, je présente, en plus de la grande collection, la collection « Réac-» tion », dont les prix sont moins élevés, mais qui, plus simple, garde le même cachet, ce qui nous permet de satisfaire le désir d'élégance d'un plus grand nombre de femmes. Toutefois, certaines d'entre elles, qui habitent la province ou l'étranger, n'ont pas toujours la facilité de venir à Paris spécialement pour commander des « toilettes ». A leur intention j'ai créé le nouveau département « Patron-Réaction », chargé d'établir des patrons d'après les modèles de la collection du même nom.

» Ainsi, lorsqu'une de nos clientes de province a besoin d'une robe, elle nous écrit, en nous spécifiant pour quelle circonstance elle veut la porter. Nous lui envoyons un questionnaire détaillé sur ses mesures. Elle doit le remplir et nous le retourner en y joignant, si nous ne la connaissons pas, une photographie afin que nous puissions nous rendre compte du genre qu'il lui faut. Nous lui choisissons un modèle — il est évident qu'elle doit nous faire confiance, mais n'est-ce pas le cas de toutes les clientes à l'égard de leur vendeuse habituelle ? — et nous établissons un patron à ses mesures. Si elle le désire, nous nous chargeons de l'achat du tissu. Nous lui faisons parvenir le patron en précisant bien qu'elle doit s'engager à ne pas exécuter ou recopier le modèle dans un but commercial. Ces patrons valent 10.000 francs, plus, le cas échéant, le prix du tissu.

» Il est donc possible d'avoir pour 20.000 à 25.000 francs une robe semblable à celles qui sont exécutées dans nos ateliers, et dont les prix varient de 35.000 à 45.000 francs, avec un seul essayage. »

Je ne puis m'empêcher d'objecter que, même avec l'aide d'un patron, il faut bien connaître la couture pour arriver à se confectionner une robe.

« Nos patrons, me répond mon aimable interlocutrice, sont détaillés au point qu'une personne ayant des notions élémentaires de couture peut arriver à réaliser nos modèles. »

C'est véritablement une gageure.

Quant aux dangers de concurrence que peut présenter la confection ou « prêt à porter », Mad Carpentier n'y croit pas.

« La clientèle de haute couture a ses exigences, surtout les Françaises : celles-ci aiment s'habiller suivant leur personnalité propre, elles choisissent le couturier dont le style répond le plus à cette condition. Or les confectionneurs ne sont pas en général des créateurs dans le sens profond du mot. Leurs modèles sont faits d'un assemblage de détails pris dans des collections différentes. Il est donc impossible que ceux-ci présentent une ligne équilibrée et définie. C'est en créant une « collection secondaire » que chaque couturier satisfera le désir de la cliente, qui pourra, sans avoir à payer plus cher que pour du « prêt à porter », s'habiller suivant son goût et ses possibilités. »

## LES CRÉATEURS PEUVENT CONCURRENCER LA CONFECTION

MADAME NINA RICCI nous reçoit dans un élégant bureau Empire tapissé de blanc et de grenat.

« Oui, nous dit-elle, la situation est grave, et tous les couturiers conscients de leurs responsabilités se doivent de la regarder en face. Actuellement, la haute couture française est en péril. Les conditions économiques sont telles qu'il n'est plus possible d'avoir, comme avant guerre, une clientèle suffisante pour que cette industrie soit rentable.

» Or la couture dans sa forme traditionnelle est irremplaçable. Le couturier créateur ne doit pas disparaître. Son effort est nécessaire non seulement pour la couture française (couturières à façon, confection), mais pour la couture mondiale, qui, toutes deux, s'inspirent de ses créations.

» C'est pourquoi j'ai essayé de trouver des solutions qui permissent à ma maison de survivre, sans être obligée pour cela de diminuer la qualité de ma grande collection. Dans cette intention, j'ai réalisé une collection secondaire appelée la collection « Jeunes Femmes », composée de modèles d'une ligne sobre, dont le prix de revient moins élevé a une répercussion directe sur le prix de vente, ce qui nous permet d'atteindre un plus grand nombre de clientes. Pour arriver à ce résultat, tout en gardant une technique semblable, il nous a fallu en quelque sorte faire de la couture « disciplinée » : le modèle ne peut être exécuté que dans un coloris choisi parmi trois et dans une seule qualité de tissu. La cliente doit savoir qu'elle ne peut exiger aucun changement aux détails de coupe initiaux.

» Ma deuxième réalisation est la collection « Boutique », qui comprend des modèles « prêt » à porter », modèles simples, de sport en général. Si paradoxal que cela puisse paraître, c'est pour continuer à faire de la haute couture que nous vendons des articles tout faits. Nous avons vu là la possibilité de donner à la femme qui ne dispose que d'un petit budget l'occasion de profiter des modèles du couturier sans qu'ils aient subi de modifications. C'est ainsi que nous avons eu l'idée d'exploiter nous-mêmes nos créations. Actuellement, nous avons des dépositaires en province. C'est en général, pour chaque ville, la couturière à façon le plus en vue. Nous vendons nos modèles à l'étranger en demandant un droit pour chaque copie ; c'est en quelque sorte le droit d'auteur. Jusqu'à maintenant, la confection copiait nos modèles sans avoir rien à débourser. Cette formule va nous permettre de défendre nos intérêts. Ce n'est plus la confection qui tentera de nous concurrencer, mais nous qui allons concurrencer la confection. »

## CHOISIR POUR ADAPTER

DÈS la création de sa maison, Pierre Clarence rechercha la clientèle de femmes désirant par goût s'habiller chez le grand couturier, mais ne possédant qu'un budget moyen. Il a continué à diriger ses efforts dans ce sens, travaillant à établir une formule à même de satisfaire ses clientes, tout en restant dans le cadre de la haute couture. Il la trouva enfin au « cœur de sa collection » — si l'on peut s'exprimer ainsi. En effet, parmi les modèles que comporte toute collection, nous dit le directeur commercial de la maison Pierre Clarence, certains présentent une simplicité de coupe qui passe inaperçue aux yeux des non-initiés, mais qui permet une exécution plus rapide et n'exige qu'un seul essayage. La discrimination de ces modèles peut être faite d'après le nombre d'heures qu'il faut pour les réaliser. C'est donc seulement après son exécution qu'une création sera rangée dans la catégorie « Grande Collection » ou dans celle « Boutique-Création », les tissus étant les mêmes dans l'une et l'autre. Les prix des robes sont à peu près équivalents à ceux de la confection de luxe. Celle-ci ne peut prétendre nous concurrencer. En général, elle s'inspire des modèles de la saison précédente, détail qui n'échappe pas à une clientèle soucieuse d'éviter le « déjà vu » et la « robe de tout le monde ».

## SIMPLIFICATION N'EST PAS RÉVOLUTION

CHAQUE jour, dans ses vitrines, Maggy Rouff présente des modèles différents de sa collection « Boutique ».

« Les créations de cette collection, nous dit l'aimable directeur général, M. Howald, sont vendues à des prix qui sont environ la moitié de ceux que nous demandons pour notre grande collection. Néanmoins, nous continuons à employer la même technique. Il ne peut être question de révolution dans ce domaine. Nos robes sont toujours travaillées à la main et nous ne faisons appel à aucune des nouvelles machines que l'on peut trouver dans les ateliers de confection. Les facteurs que nous avons fait intervenir pour obtenir ce résultat concernent l'organisation générale de la fabrication. Dans la haute couture, une collection comporte une centaine de modèles. Son amortissement est difficile. D'autre part, elle exige une grande diversité de tissus, d'où impossibilité d'avoir un stock. Pour la collection « Boutique » nous ne présentons que trente modèles, réduisant ainsi les frais ; nous avons, en outre, diminué le choix des tissus, ainsi nous avons pu faire des achats plus importants à de meilleures conditions.

» Nos clientes sont assurées d'avoir autant d'essayages qu'exige l'exécution parfaite de nos modèles. Pourtant, nous avons simplifié ceux-ci en ayant recours à des tissus plus malléables. »

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte)

Une manche mal équilibrée. Vite, rectifions avant l'achèvement définitif !

# APRÈS UN DEMI-SIÈCLE, OÙ VA LE SYNDICALISME?*

## V

*Les groupements d'ouvriers, de cadres et de patrons, après une longue période de tâtonnements, ont compris la nécessité d'une Europe unie.*

Le syndicalisme fait-il l'histoire ou la subit-il ? Est-il déterminant ou déterminé ?

Jusqu'en 1914, on put croire que le syndicalisme était l'un des moteurs principaux de l'évolution contemporaine, et peut-être le fut-il réellement. Aujourd'hui, ses meilleurs connaisseurs s'interrogent anxieusement sur son avenir. Georges Lefranc conclut ainsi son excellente étude des *Expériences syndicales internationales* : « Le drame du syndicalisme est d'avoir perdu sa mystique, sans se faire respecter de la technique et en étant manié par la politique... Un redressement demeure possible. Pour l'entreprendre, il n'est pas trop tard. Mais il est temps. »

Ce besoin, déjà net à l'échelon national, apparaît plus urgent encore sur le plan international. La Fédération syndicale mondiale (F. S. M.), qui se targue de réunir 80 millions de membres, est devenue l'instrument servile de la politique soviétique.

A l'opposé, la Confédération internationale des syndicats libres (C. I. S. L.), avec ses 53 millions d'adhérents, n'arrive guère à se donner l'illusion d'échapper à la tutelle américaine.

Ainsi les deux plus grandes organisations syndicales se bornent à refléter de façon décevante la lutte qui oppose les deux leaders de la politique mondiale.

**La première Fédération syndicale internationale était sous influence allemande.**

Trois influences principales se dégagent dès le début du xx^e^ siècle. Le trade-unionisme britannique, méfiant à l'égard de toute doctrine, donne naissance au Labour Party, avec lequel il va petit à petit partager le pouvoir, au cours d'une longue expérience de collaboration. Le syndicalisme allemand, très marqué par le socialisme et l'esprit administratif centralisateur, se répand en Autriche et dans les pays scandinaves. Enfin la France, l'Italie et l'Espagne fondent leur action sur le fédéralisme et l'autonomie des organisations.

La tendance allemande l'emporte rapidement. Lorsque est créée, en 1913, à Zurich, la Fédération syndicale internationale (F. S. I.), l'Allemand Carl Legien en est élu président. La conception socialiste triomphe. Albert Thomas proclame : « Le social devra vaincre l'économique. Il devra le régler et le conduire. » A ce moment-là, comme on voit, on a conscience de faire l'histoire et non pas du tout de la subir.

**Anglais et Soviétiques prennent la direction du double mouvement syndical international.**

Après la première guerre mondiale, qui avait entraîné l'éclatement de l'Internationale, la F. S. I. est reconstituée, en 1919, au Congrès d'Amsterdam. Les débats se déroulent dans une atmosphère chargée d'électricité. Les délégués allemands reconnaissent que le viol de la neutralité belge a été une grande injustice. Ils déclarent que les syndicats allemands ont cru, par manque d'information, au caractère défensif de la guerre. L'assemblée accepte cette demi-rétractation et confie la présidence à l'Anglais Appleton. Mais déjà apparaît un vice grave : dans le programme de la F. S. I. on cherche en vain une idée-force susceptible d'être le noyau d'une action féconde. La mystique disparaît cependant que se manifestent les premiers soucis d'ordre purement politique. Au reste, comment y échapper ?

Si les dirigeants de la F. S. I. hantent les couloirs de la Société des Nations (les syndicats n'ont-ils pas été les premiers à en réclamer la fondation ?), ils organisent aussi des secours en faveur de l'Autriche et de la Russie affamées, refusent de transporter des armes pour la Pologne en guerre avec l'U. R. S. S., s'entremettent avec succès entre Polonais et Allemands en Haute-Silésie et ont la satisfaction de voir le régent de Hongrie, Horthy, venir à Vienne négocier avec leur représentant pour faire cesser le blocus qu'ils ont décrété en réponse à la suspension des libertés constitutionnelles.

La F. S. I. poursuit ainsi une action qui semble être appelée à s'étendre.

Soudain, en 1932, c'est l'arrêt brutal. De l'offensive il faut passer à la défensive. La crise, partie d'Amérique en 1929, sévit sur le monde. En Allemagne, Hitler conquiert le pouvoir. Stupeur : les puissants syndicats allemands n'ont pas bougé ! Ils semblent s'être évanouis. En 1920, les effectifs de la F. S. I. atteignaient 22 millions de membres. En 1935, on en compte 9 millions.

Tel était le résultat d'une série d'équivoques et de carences. On avait dédaigné les classes moyennes prolétarisées : c'était d'elles en grande partie qu'était venue la foudroyante victoire de Hitler. On ne s'était pas préoccupé de définir la position de la F. S. I. par rapport aux syndicats professionnels internationaux qui s'étaient ralliés dans son sein. On avait laissé planer un doute sur l'avenir de leur autonomie. Or les syndicats professionnels internationaux n'étaient aucunement décidés à s'en laisser conter. Leur organisation était ancienne, solide, efficace. En 1906, le secrétariat typographique international

### UNE ŒUVRE CONSTRUCTIVE

La C. I. S. L. dispose d'un budget annuel de 175 millions de francs. Elle a constitué en outre, par voie de souscription, un fonds éducatif de 250 millions. Elle a ouvert au château de la Brévière, près de Compiègne, un collège français du travail où des ouvriers de la mine, de la métallurgie, des transports, etc., reçoivent une formation pratique sur les problèmes économiques et sociaux, les méthodes de discussion avec le patronat, l'administration des syndicats, etc. Une expérience analogue va être tentée en Italie.

(*) Voir *France-Illustration* des 20 et 27 décembre 1952 et des 17 et 24 janvier 1953.

pouvait distribuer aux grévistes français du Livre 150.000 francs-or. Vers la même époque, à l'occasion d'un lock-out général dans la métallurgie suédoise, la Fédération internationale des métaux avait mis à la disposition des ouvriers licenciés 1.121.000 francs-or. Un peu plus de la moitié de la somme avait suffi.

Les événements de 1936 amenèrent un regain du mouvement syndical international, aussi subit que l'avait été la chute. A la veille de la seconde guerre mondiale, la F. S. I., enrichie d'apports norvégiens, mexicains et américains, comptait à nouveau 20 millions de membres.

## Les Britanniques tentent en 1945 la première grande expérience unitaire.

DURANT les hostilités, une commission syndicale anglo-soviétique avait été instituée pour aider à l'effort de guerre. Les trade-unionistes, qui, depuis l'effondrement des syndicats allemands et la mise en sommeil du syndicalisme français, représentaient, en dehors de l'U. R. S. S., la seule grande force organisée d'Europe, y virent l'opportunité d'une expérience unitaire dont ils étaient à même de prendre la tête. Ils prirent donc l'initiative d'une conférence syndicale mondiale, qui se tint à Londres en février 1945. Face aux 15 délégués britanniques et aux 12 délégués américains du C. I. O. conduits par Sydney Hillman, on vit arriver 43 délégués soviétiques, qui attirèrent dans leur orbe les membres communistes de la délégation française, tandis que les non-communistes se rangeaient du côté de Hillman. Mais celui-ci, originaire des pays baltes et imprégné de la mystique rooseveltienne, ne tarda pas à faire bloc avec la délégation soviétique. Aux conseils de prudence prodigués par sir Walter Citrine, secrétaire général des Trade-Unions, qui demandait que l'on vérifiât les pouvoirs réels de certaines jeunes centrales syndicales, Hillman, soutenu par Frachon, Toledano et Louis Saillant, rétorquait avec impatience : « On a déjà perdu trop de temps... Des millions d'hommes attendent.»

Ce fut dans cette confusion que se forma à Londres, puis à Paris, la Fédération syndicale mondiale. Dès l'origine s'étaient révélées de graves défaillances. L'American Federation of Labor (A. F. L.), la plus ancienne et la plus puissante des deux confédérations syndicales ouvrières américaines, rivale du C. I. O., avait refusé l'invitation de Londres, par méfiance à l'égard des Soviétiques. Les syndicats chrétiens, eux, s'étaient rendus à Londres et à Paris et avaient vainement tenté d'y faire admettre le principe du pluralisme syndical. On ne les acceptait qu'à la condition de dissoudre leur propre organisation. Ils s'y refusèrent.

La F. S. M. nourrissait de grandes ambitions. Elle voulait être le sixième grand de l'O. N. U., à côté des États-Unis, de l'U. R. S. S., de la Grande-Bretagne, de la Chine et de la France. Non seulement elle n'obtint pas le siège convoité, mais le droit de vote au Conseil économique et social comme la représentation à l'Assemblée générale lui furent refusés. On ne lui reconnut qu'un rôle purement consultatif.

### LE SYNDICALISME BRITANNIQUE COOPÈRE LIBREMENT AVEC LE LABOUR MAIS NE S'IDENTIFIE PAS AVEC LUI

« Les syndicats naissent, on ne les crée pas ; c'est là une vérité dont doivent se pénétrer tous ceux qui veulent comprendre la structure complexe, les activités multiples et la politique souvent illogique des syndicats de nos jours. L'expansion du syndicalisme a été spontanée et saine ; elle est née des besoins du travailleur ; mais elle aboutit à un chaos effrayant dans la structure organique. »

(Jugement porté en 1929 par Milne Bailey, directeur du bureau économique du Trade-Union Congress.)

## La Fédération syndicale mondiale a laissé passer la chance de l'expérience unitaire.

LES tendances politiques de la F. S. M. n'avaient pas peu contribué à ces échecs. Truman, qui ne continuait pas sur tous les points la politique de Roosevelt, avait prêté l'oreille aux avis de l'A. F. L. ; Bevin n'ignorait pas les appréhensions de sir Walter ; et M. Georges Bidault, de qui Brodier parla à Londres comme de l'un des dirigeants du syndicalisme chrétien, avait été alerté par la C. F. T. C.

L'A. F. L. appuie de toutes ses forces l'offensive contre la fédération mondiale. Lorsque, au Congrès de Londres de 1948, les centrales britannique et américaine constatent qu'elles disposent de 235 voix alors que la seule centrale soviétique en a 205, auxquelles s'ajoutent celles de toutes les Républiques populaires et des C. G. T. française et italienne, le déséquilibre apparaît d'autant plus insupportable que la F. S. M. multiplie les prises de position pro-soviétiques contre le plan Marshall et s'insurge contre toutes les initiatives des gouvernements occidentaux. Aucune équivoque n'est désormais possible.

En janvier 1949, à Paris, Deakin, des Trade-Unions, réclame la mise en sommeil pour un an de la F. S. M. Il demande la mise aux voix de cette proposition. Soviétiques, Français, Italiens et Chinois opposent la question préalable. Deakin quitte alors la salle, suivi de l'Américain Carey, du Hollandais Kupers et du secrétaire adjoint Cope.

L'expérience unitaire avait échoué. Dix mois après était constituée la Confédération internationale des syndicats libres.

NÉ des Trade-Unions, le Labour Party n'est plus entièrement syndicaliste. En 1950, sur les 315 députés du Labour, 110 seulement avaient bénéficié de l'appui financier des syndicats.

## Les débuts incertains de la Confédération internationale des syndicats libres.

LA C. I. S. L. a renoncé en principe à la politique. Elle s'est fixé des buts limités et concrets. Mais l'accord ne s'est pas réalisé sans mal. Irving Brown, de l'A. F. L., s'est heurté au Belge Schevenels, soupçonné de cryptocommunisme. Les syndicats péronistes d'Argentine se sont désolidarisés de la C. I. S. L., et si l'internationale chrétienne entretient avec elle de bons rapports, elle a refusé de s'y dissoudre.

La question s'est posée de savoir si l'anticommunisme était une base suffisante de rassemblement. George Meany, de l'A F. L., répondait : oui, mais Carey, du C. I. O., était en désaccord avec son compatriote. Finalement la clé de la doctrine a été fournie par le mot : liberté. Mais que de malentendus ! Comment les ouvriers européens peuvent-ils interpréter la trop fameuse loi Mac Carran ! Comment n'observeraient-ils pas avec suspicion les activités d'Irving Brown en Afrique du Nord quand elles rejoignent si parfaitement celles de certains hommes d'affaires américains dans cette même région du monde ! La bonne foi d'Irving Brown est pourtant totale de même que son indépendance. Avec les meilleures intentions du monde il aggrave nos problèmes nord-africains et tire, en toute innocence, les marrons du feu pour le capitalisme américain, selon une méthode qui a déjà fait ses preuves dans le Sud-Est asiatique et au Moyen-Orient.

La C. I. S. L. s'intéresse également à l'Afrique noire. Elle y a dépensé 250 millions de francs en 1952, et, sur cette somme, plus de 100 millions ont été fournis par la Grande-Bretagne.

On s'élève contre la discrimination raciale, on soutient la volonté d'émancipation progressive des peuples d'Afrique, on s'efforce à développer l'enseignement, à améliorer le logement et les services sanitaires, et ces buts n'apparaîtraient que louables si l'on ne connaissait simultanément la volonté déterminée du « business » américain de s'installer fortement en Afrique.

LES Trade-Unions, qui comptaient, en 1939, 6 millions 230.000 membres, en dénombraient 8 millions en 1945 et 9.250.000 en fin 1948. L'effectif n'a pas varié depuis cette époque. Au cours des dernières années les syndicats du T. U. C. ont consacré 100 millions de francs à l'éducation ouvrière.

**Les syndicats libres européens commencent à juger sévèrement certaines initiatives américaines.**

Les centrales européennes affiliées à la C. I. S. L., qui avaient suivi Irving Brown et ses amis dans leur croisade africaine, commencent, m'a-t-on assuré, à se poser des questions. Elles font remarquer qu'Irving Brown n'agit pas dans les territoires d'outre-mer en tant que dirigeant de la C. I. S. L. (il n'est qu'un des membres du Comité exécutif), mais comme représentant des syndicats américains. Belges et Anglais commencent à sentir, à l'instar des Français, mis les premiers en accusation, que les solutions américaines sont un peu simplistes et qu'elles engagent dangereusement un avenir très brumeux.

Si l'impétuosité généreuse et brouillonne des Américains était tempérée par la réflexion des Européens, sans perdre son dynamisme, la C. I. S. L. arriverait peut-être à surmonter les difficultés nées de la coexistence en son sein d'éléments disparates. Quand Léon Jouhaux dénonce la réaction internationale à Wall Street comme en Espagne, il trouve certes un écho du côté de Walter Reuther, délégué du C. I. O., qui proclame : « Ni Staline, ni la Standard Oil », mais Irving Brown, de l'A. F. L., déclare : « Le seul danger actuel est celui du totalitarisme soviétique. » Ce qui est tout différent. Et il ne semble pas facile de concilier la lutte des classes qui inspire le syndicalisme allemand avec le libéralisme économique non seulement accepté, mais soutenu par l'A. F. L.

Cependant, la bonne volonté est indéniable. Le désir d'aller de l'avant ne l'est pas moins. La C. I. S. L. a su reconnaître la vanité d'un internationalisme abstrait sans se laisser enfermer dans les préjugés nationaux. Une de ses réalisations les plus fécondes réside dans la création de grands ensembles continentaux, reflétant mieux la réalité économique actuelle que les nations. En novembre 1950, Bruxelles a été désigné comme centre européen. Singapour est devenu le centre régional de l'Asie, et 4 millions de Japonais se sont inscrits à la C. I. S. L. Un centre américain a été créé, à la suite de la Conférence de Mexico, pour faire échec à Lombardo Toledano, considéré comme l'homologue crypto-communiste de Saillant en Amérique du Sud. Enfin, le centre africain est né, en mars 1951, de la conférence de Douala.

Il existe même un centre régional pour les pays d'au delà du rideau de fer, dénommé la C. I. S. L. en exil. A la tête de ce comité se trouvent des syndicalistes anticommunistes, tels que Gherman, Peyer, Skrodzki, qui assurent à la fois l'information clandestine des ouvriers demeurés dans leur pays d'origine sur les conditions de vie en Occident et celle des syndicalistes d'Occident sur l'évolution des institutions et des esprits dans les démocraties populaires.

La C. I. S. L. a fait siens tous les projets tendant à réaliser l'unité européenne. Elle a donné son appui total à la Communauté du charbon et de l'acier et voudrait exercer un contrôle sur la Haute Autorité tout en faisant, d'autre part, accorder à celle-ci des pouvoirs plus étendus. La C. I. S. L. n'est pas sans mérite dans cette occurrence, car ses adhérents britanniques et scandinaves ressentent peu d'enthousiasme pour l'Europe du charbon et de l'acier. Elle a finalement favorisé, par son comportement, l'éclosion, dans les milieux syndicalistes britanniques ou d'influence britannique, de mouvements tendant à participer activement à l'intégration européenne.

**LE SYNDICALISME AMÉRICAIN COLLABORE DEPUIS DIX-HUIT ANS AVEC LE POUVOIR...**

MAIS le vote de la loi Taft-Hartley a soumis le droit de grève à maintes restrictions et a affaibli les privilèges des syndicats. L'ancien Congrès — à majorité démocrate — a refusé d'abroger les dispositions essentielles de la loi. Un Congrès républicain aura tendance à appliquer celle-ci sans défaillance. D'où une source possible de désaccords sérieux entre le pouvoir politique et le pouvoir syndical.

**La Communauté européenne a bouleversé les règles du jeu.**

Un peu partout on devine que les anciens cadres sont périmés. Dans les *Cahiers socialistes* de juin 1952, André Genot, cité par Georges Lefranc, écrivait : « L'internationalisation de la vie économique obligera les organisations syndicales à s'adapter aux circonstances nouvelles... C'est un anachronisme de se battre seulement dans le cadre national pour obtenir une amélioration des conditions de vie et de travail de la classe ouvrière quand les moyens de financer les avantages conquis dépendent, pour une grande part, de circonstances extérieures au pays dans lequel on vit. C'est pourquoi il est indispensable que le syndicalisme européen se constitue au plus tôt sur une base fédéraliste. »

La Centrale des métallurgistes belges a réclamé la création d'un syndicat unique européen de l'acier et du charbon pour les six pays de la Communauté. En juillet 1952, le XXII[e] Congrès de la Fédération internationale des transports a demandé l'institution d'une autorité européenne des transports.

En dehors des réactions du syndicalisme international ouvrier, l'intégration européenne commencée par le plan Schuman a eu un effet de choc considérable sur les autres mouvements syndicaux de quelque origine qu'ils fussent.

Le centre des Jeunes Patrons, placé à l'avant-garde du mouvement patronal, s'efforce de multiplier les contacts et les échanges avec les éléments les plus allants du patronat européen. Il confronte les expériences réalisées dans les divers pays et dégage peu à peu une doctrine en même temps qu'un programme d'action.

De son côté, la Confédération générale des cadres a suscité une double fédération de techniciens mineurs et métallurgistes, dont la sphère d'influence est la même que celle de la Communauté charbon-acier.

Les patrons prêtent la plus grande attention au phénomène européen. Ils viennent de fonder une union des industries des six pays de la Communauté européenne.

Les petites et moyennes entreprises veillent à ne pas se laisser distancer, en prévision de l'extension éventuelle des compétences de l'Europe unie. Il existe déjà une Confédération européenne de l'agriculture. Son domaine concerne, à vrai dire, la grande Europe, à l'exception des Anglais, des Scandinaves et du Portugal.

Un des caractères essentiels de cet après-guerre est la pullulation des mouvements syndicaux internationaux. Qu'il s'agisse là, en partie, d'un engouement passager, d'une sorte de mode, cela est possible. Dans la grande majorité des cas, ce foisonnement traduit un besoin profond de notre époque et la nécessité d'une vie économique et sociale élargie non pas encore exactement à la mesure idéale des possibilités ouvertes par le formidable développement des transports et de l'industrie, mais à celle des relations que certaines affinités géographiques, économiques, culturelles, à la fois d'ordre pratique et sentimental, rendent plus concrètes, plus réalisables immédiatement et qui seront peut-être une des grandes étapes de l'humanité.

René Branellec.

« Le docteur Goldstein (sociologue américain, enquêtant sur la vie syndicale britannique) a surtout été frappé par l'apathie de la majorité des cotisants, qui jugent inutile d'assister aux réunions et estiment en avoir assez fait lorsqu'ils ont versé leurs cotisations. On ne trouve pas assez de militants pour assumer les diverses fonctions, et les décisions sont finalement prises par une minorité qui remplit les bulletins de vote des absents. »

Georges LEFRANC
(« les Expériences syndicales internationales. »)

# RETOUR AU MOYEN-ORIENT

Texte et photographies de PIERRE ICHAC

IL y avait seize ans que j'avais débarqué pour la première fois à Bagdad.

1936. Année cruciale pour le Moyen-Orient : premiers mois de l'Irak indépendant ; négociations franco-syriennes (lesquelles, faute d'une intelligence politique suffisante de part et d'autre, allaient se montrer si décevantes) ; débuts en forme d'émeutes de l'actuelle guerre de Palestine. Sans parler de l'Egypte, inaugurant cette année-là, sous un gouvernement Nahas, son indépendance juridique.

Coïncidence qui me frappe, la fin de 1952 porte également au Moyen-Orient la marque d'une révolution. Je suis arrivé pour voir débuter l'étape suivante.

SI quelques journalistes britanniques et français s'étaient envolés à la fin de 1952 pour un voyage-éclair au Moyen-Orient, c'était aux fins d'assister à un événement officiel chargé de sens — le symbole, justement, de cette ère nouvelle — la double inauguration, à ses deux extrémités : champs pétroliers de Kirkouk, dans le nord de l'Irak, et port de Banyas, sur la côte syrienne, du pipe-line géant de 0 m. 75 de diamètre et 890 kilomètres de longueur, d'une capacité de 15 millions de tonnes, grâce auquel la moitié de la production, considérablement accrue, des pétroles iraquiens pourra désormais être conduite à la Méditerranée.

Cet événement nous touche, nous Français, de très près. La part française du pétrole iraquien, issu de la grande coopérative pétrolière internationale qu'est l'Irak Petroleum Co, a constitué en 1952 un tiers des 11 millions de tonnes d'huile importées en France. On sait qu'à la suite des accords conclus au lendemain de la première guerre mondiale la France, représentée par la Compagnie française des pétroles, participe pour 23,75 % aux frais d'exploitation de l'Irak Petroleum et reçoit en contre-partie 23,75 % de la production.

C'est donc pour une bonne part **notre pétrole** que j'ai entendu s'engouffrer dans les pipe-lines, poussé par d'énormes batteries de pompes, et qui, refoulé de station en station à travers le désert, est allé sous mes yeux, à Banyas, remplir les soutes des navires pétroliers.

Dès la présente année, l'accroissement de la production iraquienne, lié à une politique nouvelle et au nouveau pipe-line, fournira à la France 42 % de sa consommation.

VOILA deux mois, je n'ai pas reconnu Kirkouk. La vieille cité fortifiée, dressée sur son tell antique, ne se détache plus dans le désert d'autrefois : elle est aujourd'hui noyée dans la ville moderne. A quelques milles de là, l'actuelle usine de stabilisation élevait il y a seize ans ses premiers échafaudages au-dessus d'une foule poussiéreuse et bariolée où se reconnaissaient tous les peuples du Moyen-Orient : Kurdes, Arabes, chrétiens assyriens, Turcs, Arméniens. ... En Irak, on pense toujours à la Tour de Babel.

Cette usine, je l'ai revue d'abord la nuit.

Des lampes brillaient, aussi nombreuses que les étoiles. Sur les champs de pétrole les grandes flammes des gaz évacués surgissaient encore, mais leur voix se confondait avec le grondement des machines. Leurs lueurs jaunes illuminaient au loin les tuyaux et les réservoirs de métal poli. Image inquiétante... Comme si le pétrole, issu du monde souterrain, concentrait dans la couleur de ses flammes, dans son odeur de soufre et la rigueur inhumaine des architectures métalliques qui l'asservissent l'aspect diabolique, l'aspect infernal de la civilisation du XX[e] siècle.

DANS un pays dont l'histoire, de Ninive à Babylone et à Ctésiphon, a connu de grands travaux restés légendaires, le nouveau pipeline de 0 m. 75 ne le cède en rien à ses prédécesseurs. 7.000 ouvriers iraquiens et syriens et 250 techniciens étrangers ont travaillé un an et demi sur les 890 kilomètres du chantier. 35 navires spécialement affrétés ont débarqué les 80.000 et quelques tubes de 10 mètres de longueur, qui, soudés par tronçons de 30 mètres, ont été amenés sur place par des camions spéciaux de 65 tonnes, puis soudés à l'autogène, enrobés dans une cuirasse protectrice à base de laine de verre et de bitume, et déposés au fond d'un fossé de 1 m. 80 de profondeur, creusé dans le limon, le sable et le roc. Il a fallu franchir les fleuves et les montagnes, faire des routes et transporter l'eau. Et à Banyas, au bord de la Méditerranée, les réservoirs de stockage, avec leur diamètre de 50 mètres et leur capacité de 30.000 tonnes, sont les plus grands du monde.

Coût total : 40 milliards.

POURQUOI un nouvel et si gigantesque pipeline transdésertique ?

D'abord à cause de la guerre de Palestine. Une guerre que chacun, chez nous, croit terminée. Au Moyen-Orient, elle est toujours vivante : elle est devenue juridique, diplomatique, journalistique, morale. Dans les deux partis elle empoisonne les esprits populaires. Il lui arrive même, de temps en temps, de faire des morts. Et, à l'extérieur des barbelés qui cernent le territoire d'Israël, 800.000 réfugiés arabes, oisifs et misérables, tiennent leurs regards tournés vers la Terre Promise qu'ils ont perdue et témoignent que la guerre n'est pas terminée.

Le pétrole de Kirkouk a dû se passer depuis trois ans de ses deux « pipes » — dont le plus gros, inachevé — qui avaient le tort de se diriger à travers le désert arabe, vers le port israélien de Haïfa. Seule, la construction de la nouvelle ligne géante, orientée vers la côte syrienne, parallèlement aux deux lignes anciennes, qui desservent le port libanais de Tripoli, a permis à la production pétrolière iraquienne de prendre son essor.

DEUXIEME « pourquoi ? » du nouveau pipe-line. A la veille de la guerre, en 1938, Kirkouk avait produit 4 millions de tonnes d'huile.

En 1955 la production totale de l'Irak, du nord au sud, de Kirkouk et Mossoul-Aïn-Zalah au nouveau champ en exploitation à Zoubéir — oui, Zoubéir, la Basra légendaire, le port de Sindbad le Marin — atteindra 30 millions de tonnes.

Et l'Irak devra ce changement du rythme de sa production à un fait nouveau : la volonté unanime de pousser au maximum l'exploitation (et la rentabilité) de ses gisements. L'Irak l'avait demandé, en exigeant aussi, à juste raison, une part plus grande sur les bénéfices.

Et, s'il l'a obtenue, il doit ce résultat à ses voisins iraniens — disons : au docteur Mossadegh. La leçon de l'Iran a porté ses fruits.

Auprès des dirigeants iraquiens, d'abord : mieux valent des nappes aliénées, mais exploitées, que des nappes nationales en panne. Puis, auprès du groupe pétrolier : pour ce dernier, mieux valait donner à l'Irak (et d'ailleurs aux autres participants, tels que la Syrie et le Liban, dont les pipes utilisent les territoires) une large part des bénéfices plutôt que de perdre tout le capital, comme l'Anglo-Iranian en a fait la triste expérience.

En exécution de l'accord pétrolier signé en 1952 et approuvé par le parlement de Bagdad, l'Irak a encaissé dans l'année 31 milliards (soit un tiers de son revenu national).

En 1955 sa part s'élévera à 60 milliards.

LA est la grande, la nouvelle chance de ce vieux pays.

Il a vu naître sur son sol, entre le Tigre et l'Euphrate (en un temps où nous, Occidentaux, étions des barbares), quelques-uns des premiers Etats organisés du monde et les premiers fondements administratifs, scientifiques et artistiques de la civilisation moderne. Il a été l'un des greniers du monde antique. Jamais dans l'histoire un système de barrages et de canaux ne fut plus parfait que celui de la Mésopotamie il y a quinze siècles, sous les rois sassanides. Chosroès a donné son nom à un canal gigantesque, aujourd'hui en ruine, mais dont le renom dure encore et que l'on s'emploie à rétablir.

Mais les vraies civilisations sont fragiles. Les guerres de l'époque arabe, puis les hordes

destructrices des cavaliers mongols, ennemis de l'arbre et de l'eau, ont détruit le délicat équilibre agricole de l'Irak. Les barrages se sont ouverts, le lit des fleuves s'est creusé, les canaux sont tombés en ruine. Les siècles d'anarchie ont fait le reste en faisant disparaître la vieille administration des Irrigations — le plus ancien ministère du monde après celui de la Guerre.

Les nouveaux revenus tirés du pétrole permettront désormais de faire reverdir le désert qu'était devenue la Mésopotamie, sous la condition première de la paix extérieure et intérieure.

70 % de ces revenus forment dorénavant le budget d'un organisme iraquien autonome : le « Development Board ». Présidé par le premier ministre, il offre cette particularité de compter deux conseillers techniques occidentaux, et c'est aux chapitres dûment chiffrés de son plan d'équipement que 155 milliards seront affectés jusqu'en 1956. Tout est à faire, des routes aux écoles, des hôpitaux aux barrages, des canaux à la formation des ingénieurs.

J'ai parlé d'une époque nouvelle dans la vie de l'Irak. Elle devrait voir les techniciens du XX[e] siècle, parfois sur les même sites, assurer,

L'exploitation du pétrole a transformé le paysage urbain de Kirkouk. La vieille cité, autrefois isolée dans le désert, est noyée dans le développement de la ville moderne.

personnel de l'I. P. C. assiste à l'inauguration du pipe-line géant. Irakiens, Arabes et Kurdes ici unis témoignent de ce phénomène nouveau : la naissance à Kirkouk d'une classe moyenne iraquienne.

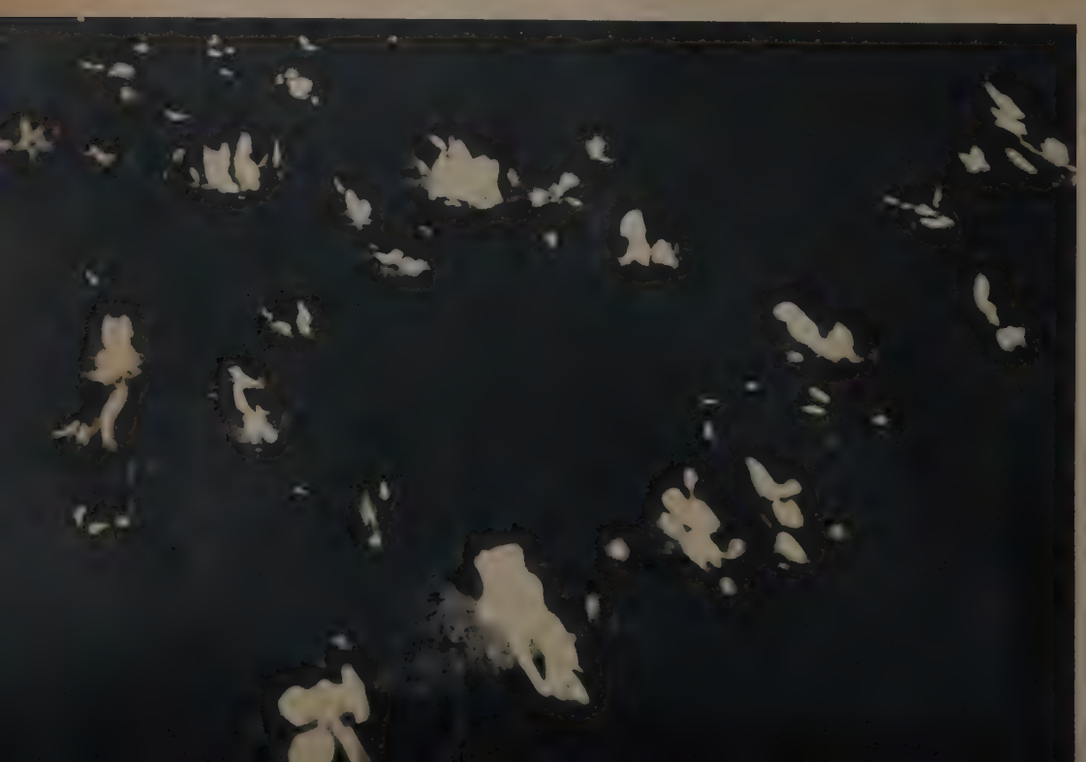
A Bagdad, le souvenir des Mille et Une Nuits s'est éteint. Mais il reste, dans un faubourg surpeuplé, l'extraordinaire mosquée aux coupoles d'or de Kazhimein, l'un des plus grands lieux de pèlerinage des musulmans chiites de l'Irak et de la Perse.

novembre 1952, le jeune roi d'Irak, Fayçal II, et le brigadier-général Fawzi Sélo, président de la épublique syrienne, ouvrent respectivement à Kirkouk (Irak) et à Banyas (Syrie) les vannes symboliques u nouveau pipe-line de 75 centimètres de diamètre et d'une capacité annuelle de 14 millions de tonnes.

Deux paysages aériens : **en haut,** le fameux « anticlinal » de Baba-Gourgour, près de Kirkouk, qui porte, sous la surface du désert et sur 100 kilomètres de long, l'une des plus accessibles des réserves de pétrole du monde. **En bas,** le paysage historique où s'élève, au milieu des champs cultivés, la voûte de briques, haute de 37 mètres, du fameux palais sassanide de Ctésiphon.

Les flammes gigantesques des gaz évacués illuminent durant la nuit l'usine d'épuration de Kirkouk. Déjà...

... avant les temps mécaniques du pipe-line, Kirkouk était connu pour les flammes naturelles de ses « feux éternels ». Au commencement était le culte du feu.



Les éléments du paysage agricole iraquien: l'Euphrate, le village aux maisons d'argile, le paysan qui laboure à deux pas de la roue élévatoire, laquelle montera jusqu'à sa terre l'eau du fleuve. Mais barrages et canaux peuvent refaire du reste du pays une immense oasis.

après vingt-cinq et quinze siècles, la relève des derniers ingénieurs de Nabuchodonosor et de Chosroès.

L'Irak, espérons-le, saura se garder de gâcher la chance qui s'offre à lui au tournant de cette année. Les progrès techniques et économiques eux-mêmes risquent d'apparaître comme des dangers s'ils ne s'accompagnent pas d'une profonde révolution politique.

Ces pays du Moyen-Orient, dont les représentants font figure d'arbitres ou de juges à la tribune des Nations Unies, en vérité se relèvent à peine des abîmes de misère et d'inégalité sociale où les avaient plongés des siècles de destruction, d'anarchie et de féodalité. Le chemin est long et difficile qui conduira leurs prolétariats urbains à un niveau de vie décent et leurs paysans fatalistes et misérables, cultivant avec des moyens archaïques des terres qui ne leur appartiennent pas, à une libération définitive. La première liberté de ces peuples nouvellement venus à l'indépendance devrait être l'exécution méthodique d'une réforme agraire que tous ont inscrite en tête de leur programme.

Il y a seize ans encore, l'Irak venait de mâter les dernières révoltes menées à main armée par ses minorités religieuses ou raciales : Kurdes des montagnes du Nord, chrétiens de rite assyro-chaldéen, Yezidi du Djebel Sindgar (qui défendaient encore à coups de fusil leur refus du service militaire, pour qui l'uniforme et l'encasernement contredisaient les enseignements de leur prophète), enfin, l'année même de mon passage, celle des Bédouins chiites des marécages du Sud.

Aujourd'hui, au Moyen-Orient comme ailleurs, le clivage social ne s'effectue plus verticalement, mais horizontalement. Il y a en haut une minorité de dirigeants riches, évolués, d'une intelligence souvent constructive. En bas, sans la transition indispensable d'une classe moyenne, tout de suite il y a la masse énorme des paysans, ces prolétaires des campagnes, et le prolétariat des villes, aussi primitif, mais plus sensible aux excitations du dehors, toujours prêt à obéir à un mot d'ordre démagogique, fût-il absurde.

En Irak, comme partout dans le Moyen-Orient, une ombre est là, prête à tout moment à profiter des réformes sociales manquées et à prendre allégrement la succession de l'anarchie : c'est le communisme.

## L'INDUSTRIE FRANÇAISE DU PÉTROLE

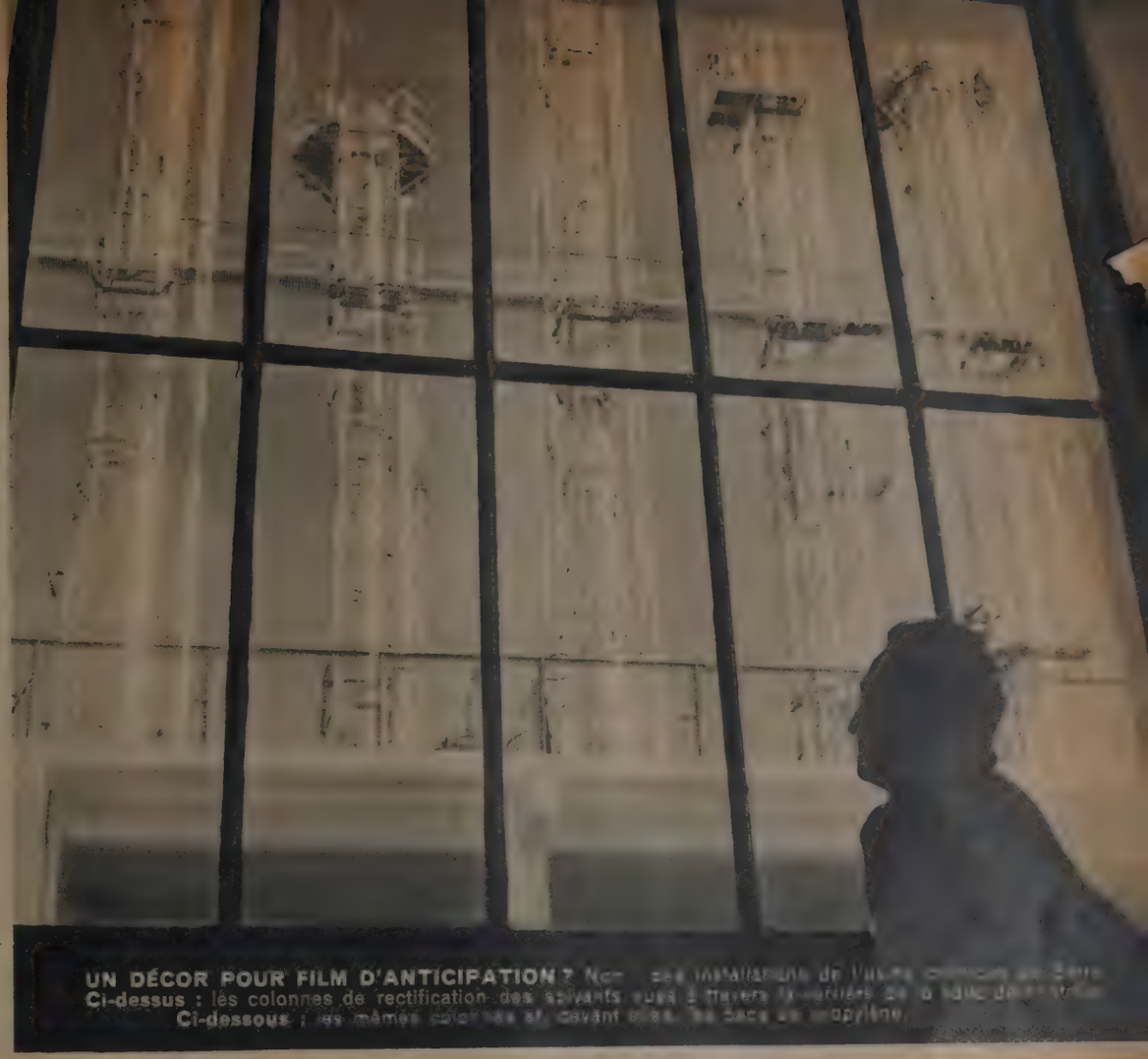
## OPTE DE NOUVELLES TECHNIQUES

# ELLE FABRIQUE L'ACÉTONE A PARTIR DU PROPYLÈNE

### 700.000 DOLLARS ÉCONOMISÉS PAR AN

E quoi que puisse se vanter la Société Shell-Saint-Gobain (qui vient, dans le Midi, de mettre en service une nouvelle usine chimique), elle a surtout, semble-t-il, accompli un acte de foi. Réconfortant. On agine mal, en effet, qu'une compagnie, avertie nme celle-là, qui redouterait, à bref délai, la erre aurait édifié des installations aussi portantes, aussi vulnérables que celles qui, abords de l'étang de Berre, se dressent uis peu, sur 8 hectares de terrain.

Spectacle grandiose, celui de cette usine, tout la nuit. Ce décor de verre, de hautes onnes, de bacs énormes, de réservoirs, de aux et de tubes peints d'une couleur entée, éclairé de lampes, de phares élec- ques, et où des torchères brûlent à l'air re des gaz incondensables, évoque moins la ovence qu'une anticipation industrielle du mps du film **Metropolis**. Les Américains eux- mes, prétend-on, se sont avoués stupéfaits une entreprise semblable ait pu voir le jour seize mois. Aujourd'hui, en tout cas, tout est place, tout fonctionne, tout semble répondre un plan si minutieusement conçu qu'on ne ute pas qu'avant peu des massifs de fleurs ne nplacent les plages de sable séparant encore divers bâtiments les uns des autres. Usine ange, d'ailleurs, où tout paraît automatique ; l'on cherche les ouvriers ; où quelques imistes en blouse blanche semblent se livrer, mme par jeu, à des besognes de contrôle... Et y aurait beaucoup à écrire sur les bureaux, modernes, si bien chauffés, de cette entreprise, les laboratoires, où de remarquables appa- ls perfectionnés dosent avec une précision solue l'eau présente dans les produits en brication. Là, plus d'intervention, plus d'erreur maines concevables. Un œil électronique pour- it à tout. Mais, cette usine, à quoi répond-elle ?



**UN DÉCOR POUR FILM D'ANTICIPATION ?** Non : ces installations de l'usine chimique de Berre
**Ci-dessus :** les colonnes de rectification des solvants vues à travers les vitres de la salle de contrôle.
**Ci-dessous :** les mêmes colonnes et, devant elles, les bacs de propylène.

### « LA PÉTROCHIMIE FRANÇAISE EST EN ROUTE »

E président de la Shell-Saint-Gobain l'a dit dernièrement à quelques journalistes, au cours d'une pré-inauguration, d'une sorte d'avant-première organisée pour la presse. us exactement, il chargea son directeur énéral, un jeune ingénieur chimiste hollandais, . Boot, de l'expliquer à ses hôtes. Ainsi ceux i l'ignoraient apprirent que peu de Fran- is se sont, jusqu'à présent, intéressés à la

pétrochimie. Ils se rendirent compte, surtout, des réalisations nouvelles que l'industrie chimique dérivée du pétrole peut placer maintenant à la disposition de l'économie de notre pays.

Si l'on réfléchit qu'en 1925, aux Etats-Unis, le pétrole, considéré comme matière première, fournissait seulement 0,1 % des produits chimiques organiques et qu'actuellement le pourcentage s'élève là-bas à environ 60 %, nul ne s'étonnera qu'en Amérique du Nord les installations de pétrochimie représentent un capital de 700 milliards de francs environ, et le tonnage annuel fabriqué par elle : 8 millions de tonnes.

La France n'en est pas encore là. Mais la Shell-Saint-Gobain envisage avec une sérénité apparente le jour où elle pourra se targuer, proportionnellement, en France, de chiffres aussi considérables. « La pétrochimie française, affirme-t-elle, est en route ! » Elle poursuit : « En même temps les raffineries françaises de pétrole continuent à se développer et, surtout, à se moderniser. De nouvelles unités de cracking se construisent et vont prochainement entrer en service. Elles fourniront de nouvelles matières de base pour l'industrie chimique dérivée du pétrole et réaliseront des conditions favorables à de nouveaux progrès pour cette industrie. »

Optimisme, une fois encore, rassurant. Il se conçoit du reste, si l'on songe qu'ayant inauguré sa première usine en France en octobre 1951 (celle fabriquant le détergent synthétique **Teepol**) Shell-Saint-Gobain a mis en marche la seconde, celle de Berre, dont nous parlons ici, dans les derniers jours de janvier 1953, pour la production de divers solvants.

Lesquels ? En premier lieu, l'alcool et l'éther isopropyliques, solvants d'extraction, utilisés aussi dans l'industrie des peintures et pour diverses synthèses organiques dans d'autres industries chimiques. Puis l'acétone, dont les applications ne se comptent plus.

Est-ce là tout ? Non. La nouvelle usine Shell-Berre fabrique encore du diacétone alcool et de la méthylisobutylcétone.

Tous produits intervenant, entre autres choses, dans les industries nécessaires au développement de la construction et de l'aménagement intérieur de l'habitation. Dans ces domaines, la France, nul ne l'ignore, souffre d'un retard incontestable, provenant d'un manque de matières organiques de base abondantes et à bas prix. Berre se flatte de pallier cette pénurie.

Comme matière première : le gaz de propylène, produit par une vaste usine annexe, la Compagnie de raffinage Shell-Berre, au cours des opérations de raffinage du pétrole. Innovation ? En France, oui, où la Shell-Saint-Gobain

**CI-CONTRE** : au premier plan, réservoirs du stockage. **Ci-dessous** : laboratoire ultra-moderne.

envisage une production de 7.500 tonnes par an d'acétone, en partant du propylène. Production qui, jointe à celle, prévue dans un proche avenir, d'autres industries françaises, atteindra 20.000 tonnes par an. (Capacité de production aux Etats-Unis : 350.000 tonnes ; en Angleterre : 60.000 tonnes.)

L'économie française doit-elle bénéficier de la création de cette entreprise ? Oui, répond Shell-Saint-Gobain, qui explique : en fabriquant en France des produits essentiels, jusqu'à présent importés de l'étranger, la France évitera un débours en devises chères d'environ 700.000 dollars par an. D'autre part, l'expérience acquise par la Shell, à l'étranger, dans l'exploitation de techniques nouvelles permet l'emploi de procédés très modernes et peu coûteux. Ensuite, à 10 % près, les constructions de Berre ont été réalisées par l'industrie et la main-d'œuvre françaises. Enfin, si les deux usines provençales donnent du travail à deux cent trente ingénieurs, contremaîtres et ouvriers français, une somme relativement considérable a été consacrée, du point de vue social, à l'achat ou à la construction de logements pour le personnel.

Dernier point : si la Shell-Saint-Gobain résulte d'une association de la puissante Compagnie de Saint-Gobain et de la Shell, l'usine de Berre a profité de l'appui de l'organisation mondiale de la Shell, qui a favorisé en Hollande, en Angleterre et en Amérique la formation des techniciens. Quand on aura ajouté qu'une équipe d'ingénieurs américains, anglais et hollandais est venue participer à la mise en marche de l'usine, on s'aperçoit que celle-ci est le fruit d'une réelle coopération internationale.

Depuis le mois de janvier dernier, Shell-Berre produit donc de l'acétone en partant du propylène. Sans se dissimuler qu'ils entrent en concurrence avec des industries étrangères déjà anciennes et qui ont pu, par conséquent, réaliser des amortissements importants, ses dirigeants se sont efforcés d'obtenir au plus bas prix une efficacité maximum. Ils veulent maintenant développer le plus possible les utilisations de leurs nouveaux produits, afin de permettre une augmentation de la production et une réduction corrélative des prix de revient. Cela, ils l'affirment, ne peut que contribuer au mieux-être des Français.

MM. Eudes et Boot l'ont répété : « Il importe que les industriels de France sachent que, dès maintenant, ils ont à leur disposition de l'acétone français, à un prix comparable aux prix mondiaux, et que cet acétone est désormais disponible en abondance. »

P. M.

**LA NUIT NE SE FAIT JAMAIS** sur l'usine de Berre qu'éclairent de puissants projecteurs.

BERNARD BUFFET « Le Phare. »

## UNE DOUBLE EXPOSITION :

# BERNARD BUFFET PAYSAGISTE

Que vous l'aimiez ou non, vous ne pouvez contester qu'il soit un des plus intéressants phénomènes de la jeune peinture. Sa précocité, d'abord. En peinture, il n'y a pas de petits prodiges, c'est entendu ; mais tout de même Bernard Buffet, à quinze ans, aurait déjà pu faire des envieux ; à vingt ans, son originalité, son assurance lui permettaient de faire figure de maître. Il a vingt-cinq ans ; souvent irritant, décevant parfois, il est un des rares peintres de la génération montante que l'on ne sente pas à la remorque de quelque aîné à la mode, il est le seul dont la personnalité soit assez forte pour imposer son style.

On le croyait enfermé avec ses tristes personnages filiformes au corps nu de ver de terre, ses objets sordides, son monde sans lumière, avec des êtres et des choses qui semblaient les cruels symboles d'une jeunesse désespérée par une époque tragique. Il répétait sans cesse la scène du dénuement, avec des moyens dénués à l'extrême, et ne craignait pas le danger de s'imiter soi-même. Mais, l'an dernier, il évoquait à sa manière le drame de la Passion du Christ. Et voilà qu'aujourd'hui, toujours à la même galerie (Drouant-David), il nous montre en une douzaine de grands tableaux les réactions de sa sensibilité devant la nature.

Ce ne sont pas des œuvres peintes d'après nature. Bernard Buffet ne prend jamais un croquis : il travaille à l'atelier, avec les souvenirs enregistrés dans sa mémoire. Doit-on parler de paysages imaginaires devant ces œuvres chargées de réminiscences, qui allient la précision à l'indéfini et qui

BERNARD BUFFET « Le Canal. »

BERNARD BUFFET

**BERNARD BUFFET « Le Voilier. »**

nous laissent une impression de « déjà vu » sans que nous discernions si ces images nous sont apparues dans le conscient de la vie ou l'inconscient du rêve ? Pas un être humain ne vient animer ces paysages et pourtant nous sentons partout une humanité extraordinairement présente.

Traitée, cette fois, dans une pâte dense, dominée par les noirs, les blancs et les gris, avec des verts sombres qui nous rappellent, sans les copier, ceux de Gruber, la peinture de Buffet prend parfois des somptuosités inattendues : les ciels, les flots ; mais son souci de construction graphique apparaît partout. Il se manifeste avec insistance dans les dessins qu'il expose en même temps à la Galerie Visconti. Dessins de grand format, non point croquis ou ébauches, mais véritables tableaux au crayon ou à la plume, durs, solides, rigides, amis des formes assurées et des lignes géométriques, réductibles à des synthèses schématiques, allusifs, et dont la poésie nostalgique transparaît en profondeur. On admire que puissent se joindre tant de facilité et tant de rigueur. — B. Ch.

**« Le Kiosque à musique » (dessin au crayon).**

**DAVID COX « La Jetée de Dieppe par vent fort. »**

# LE PAYSAGE ANGLAIS
## AU MUSÉE DE L'ORANGERIE

L'École anglaise est une des rares écoles étrangères qui soient très faiblement représentées au Louvre ; et comme, d'autre part, il y a peu de tableaux anglais dans les collections particulières françaises, on peut supposer que l'exposition organisée à l'Orangerie « dans le cadre de l'accord culturel franco-britannique » sera particulièrement appréciée par le public parisien. Elle ne manque d'ailleurs pas de grâces séductrices : la spécialité, si l'on peut dire, des peintres d'Angleterre de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e], c'est la séduction ; elle est même poussée à l'extrême chez le plus illustre d'entre eux : Thomas Gainsborough, qui a fait de si délicieux portraits, mais dont les paysages teintés de douceur romantique sont d'une élégance conventionnelle qui ne laisse vraiment place à aucun accent de réalité. Richard Wilson, son aîné, reflète au contraire une sincérité émouvante, surtout lorsqu'il délaisse la lumière des ciels italiens, trop bleus pour lui, et qu'il peint les montagnes de son pays de Galles. Il est d'ailleurs assez curieux de constater que des peintres comme lui, ou comme les Cozens, ont peint la haute montagne en un temps où les Français considéraient comme des horreurs ces excroissances de la nature. Préromantisme ? Comme le fait remarquer M. Anthony Blunt, à propos du goût des Anglais de cette époque pour le paysage, les idées de Rousseau découlent largement de l'Angleterre.

On regrette que Bonington, cher à tant de titres aux Français, ne manifeste sa présence que par quatre tableaux dont les deux du Louvre, qui sont de charmantes petites merveilles. Il est vrai que l'œuvre de ce peintre prématurément disparu reste rare.

De Constable, en revanche, nous avons une présentation abondante et fort brillante. Le peintre a commencé par imiter Ruysdaël avec une sorte de fanatisme avant de se laisser aller à sa sensibilité personnelle et à devenir, somme toute, fort symboliquement anglais. Il abandonne l'art d'imitation et la peinture bien soignée bien lisse, pour se livrer à des touches fragmentaires et vivement colorées qui atteignent à une fraîcheur et à une vivacité fort saisissantes. Cet aspect de son talent, qu'admirait tant Delacroix, mû lui aussi par les mêmes recherches, se manifeste plus encore dans ses ébauches que dans ses grands tableaux. C'est ainsi que l'on pourra faire un rapprochement fort curieux entre l'esquisse sur carton de *l'Inauguration du pont de Waterloo,* toute scintillante de coups de pinceau juxtaposés, et la toile qui en est l'aboutissement. Signalons en passant qu'un très beau paysage de Constable, une petite *Vue de Salisbury* qui figure ici, ne repartira pas en Grande-Bretagne : elle vient d'entrer au Louvre, où elle réparera un peu les lacunes de l'école anglaise. Nous ne voyons qu'une seule aquarelle de Constable, d'ailleurs admirable de luminosité, qui représente un groupe de pierres préhistoriques ; mais n'oublions pas la place importante tenue par les aquarellistes anglais, dont la technique est très sûre et très poussée ; l'exiguïté des locaux ne leur a laissé qu'une seule petite salle, ce qui est peu.

Turner, ce contemporain de Constable, a joué un rôle de précurseur : ses ambitieuses visées, qui tendaient à montrer la petitesse de l'homme perdu dans le cosmos, ne furent guère comprises de son temps. Sa vision d'un univers éparpillé dans les brumes irisées qui naissent des rencontres de l'eau et du ciel jaillit tout d'abord de réalités concrètes (paysages d'Angleterre, de Venise, de France) avant de partir à la conquête d'un monde imaginaire ou complètement réinventé. Il aura fallu les découvertes impressionnistes pour qu'une nouvelle génération s'enivrât de ces impalpables vapeurs ensoleillées et de ces fugitifs feux d'artifice.

Bernard Champigneulle.

# PAYSAGES ANGLAIS (Suite)

JOHN CONSTABLE « Stonehenge. »

JOHN CONSTABLE « Esquisse pour une vue sur le Stour. »

THOMAS GAINSBOROUGH « Paysage rustique. »

RICHARD WILSON « Sur la strada Nomentana. »

R. P. BONINGTON « Marly vu de la terrasse de Saint-Germain. »

# LONDRES A FÊTÉ PENDANT HUIT JOURS LE CINÉMA FRANÇAIS

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL MARCEL IDZKOWSKI

La « Semaine du film français » qui vient de se dérouler à Londres a été une brillante victoire pour notre cinéma. Avec *les Belles de nuit, le Petit Monde de don Camillo, Fanfan la Tulipe, la Minute de vérité, Barble-Bleue* et *la Table aux crevés,* nous offrions à la Grande-Bretagne une sélection de choix qui a produit une vive impression sur la presse de Londres.

S. M. la reine Elizabeth et le duc d'Edimbourg honoraient de leur présence le « gala performance » de *Belles de nuit,* au Rialto, et ils prirent un réel plaisir au film de René Clair.

Avant la projection du film, la reine d'Angleterre et le duc d'Edimbourg se firent présenter, par S. E. M. Massigli, ambassadeur de France, et par Mme Massigli, les artistes, auteurs et réalisateurs français qui assistaient au festival : René Clair, René Clément, Jacques Becker, Gérard Philipe, Jean Delannoy, Yves Montand, Max Ophuls, Henri Jeanson, le compositeur Georges van Parys, Martine Carol, Madeleine Robinson, Simone Signoret, Simone Simon et Magali Vendeuil. Une jolie affiche, on en conviendra !

S. M. la reine Elizabeth s'exprima en français pour féliciter René Clair et Martine Carol, et, à l'issue de cette brillante soirée, après que sir Laurence Olivier eut présenté sur la scène le réalisateur du film et ses trois interprètes : Martine Carol, Gérard Philipe et Magali Vendeuil, M. Massigli organisa, à l'ambassade de France, une réception à laquelle assistèrent S. M. la reine Elizabeth et le duc d'Edimbourg. M. et Mme René Clair avaient été conviés à ce souper, tandis qu'au Claridge's sir Alexander Korda recevait à la même heure les principales personnalités de la délégation française venue à Londres pour le festival. Ce fut une « party » particulièrement animée et réussie.

Parmi les autres manifestations de cette « Semaine du film français », citons un déjeuner offert à la délégation française par M. et Mme Georges Lourau. Le président d'Unifrance-film peut s'enorgueillir d'avoir eu l'idée (avec M. Raymond Cravenne, responsable de l'organisation à Londres) de ce festival, qui aura très utilement servi la cause de notre cinéma national. Il y eut aussi un cocktail donné par S. E. M. Massigli, une réception d'Unifrance-film à l'Institut français et un déjeuner aux Studios d'Ealing, où le major Baker nous accueillit avec les plus délicates attentions.

Si nous rendons compte de ces réceptions, de ces cocktails, c'est que nous tenons précisément à souligner l'intérêt que la « Semaine du film français » a suscité dans la vie londonienne ; mais ses répercussions seront plus profondes et déjà l'on parle à Londres d'organiser à Paris une « Semaine du film anglais ». Ces contacts internationaux, ces rendez-vous pacifiques, où des hommes de bonne volonté s'efforcent de travailler en commun pour le plus grand bien de l'industrie cinématographique, ne peuvent que faciliter les échanges entre la Grande-Bretagne et la France... comme nos films apporteront au peuple anglais la preuve évidente de la vitalité de notre production.

Pendant une semaine, Londres a fêté Paris, ses films, ses vedettes, ses auteurs, ses réalisateurs.

Tous ceux qui assistèrent à ce Festival du cinéma et de l'amitié se souviendront longtemps de la chaleur et de la compréhension que manifestèrent nos amis britanniques au cours de cette « Semaine du film français ».

**SÉJOUR DE BRIGITTE FOSSEY :** Notre vedette de sept ans arrive à Londres avec ses bagages.

**ON GOUTER,** Brigitte l'a pris avec sa maman à l'Institut français de Kensington.
**A RÉVÉRENCE** devant la reine, à qui elle a offert un uquet ; **à gauche :** notre ambassadrice, Mme Massigli.

**DEUX BRUNES : UNE AMÉRICAINE, UNE FRANÇAISE.** La belle star d'Hollywood Yvonne de Carlo **(à g.)** est venue, en robe verte, applaudir « les Belles de Nuit ». **A droite :** Danièle Goddet, espoir du cinéma français, fut aussi — dans la salle — une vedette de la soirée.

Deux jeunes filles de Sayan, fleurs, oiseaux, statuettes d'or, porteuses de rêve...

Les musiciens du gamel

# UN SPECTACLE DE FÉERIE VENU D'UN AUTRE MONDE...

Il m'a été rapporté que la langue balinaise n'a pas de mot pour désigner l'art ou l'artiste : les habitants de Bali sont si naturellement artistes, l'art est si intimement lié à leur vie que l'un et l'autre sont confondus.

L'île enchantée surgit de son passé légendaire dans le monde contemporain comme un fragment géographique isolé, d'une pureté qui reste encore presque intacte. Au milieu d'une végétation prodigieuse, les tours de bois émergent des temples leurs multiples étages aux débordants toits de chaume symbolisant les étapes spirituelles du monde, la divine ascension vers le Méru, qui est le pivot de toute la terre.

Que toute activité humaine s'y revête de beauté et de grandeur sacrée, les textes nous l'expliquent : les associations villageoises — les *bandjars* — « exploitent et gouvernent un pays *qui est avant tout la propriété des dieux* ». Les dieux participent à l'existence des hommes, à leurs joies, à leurs passions, à leurs peines. Voilà ce qu'il faut évoquer lorsqu'on parle de l'étonnante douceur d'une population aussi tolérante que rebelle aux évangélisations et de ces tableaux idylliques qui enchantent le voyageur : les cortèges d'offrandes, le geste du prêtre qui remet la fleur sacrée, la pudique nudité des corps trempés dans l'eau lustrale, les étranges sonorités cristallines du gamelan qui commandent le rythme des danses.

A Bali la danse est prière et spectacle. L'enfant y est formé dès son plus jeune âge. Il apprend à marcher, puis à danser. Les célèbres danseuses du *legong*, soigneusement sélectionnées, sont des fillettes, entourées du respect dû à leur noble tâche, qui se livrent à la chorégraphie entre l'âge de sept ans et leur nubilité. Encloses dans leurs longues robes de soie, elles sont les instruments d'un cérémonial méticuleux d'autant plus apprécié qu'elles en suivent plus fidèlement les nuances.

Ces petites danseuses balinaises paraissent voilées d'une tristesse qui touche au pathétique. Les hommes, eux, sont parfois emportés par une fougue violente que les rythmes de l'orchestre de gamelan propagent par ondes dans leur corps en transes.

Ces jeunes villageois et villageoises, retenons-le, ne sont nullement des professionnels, malgré leur extraordinaire virtuosité et malgré le caractère à la fois religieux et artistique de leurs danses, qui ne peuvent d'aucune façon se rapprocher de la danse populaire au sens où nous l'entendons. Ayant vécu loin du mouvement de la vie moderne, enlevés à leurs forêts, à leurs rizières, à leurs filets de pêche, à leurs temples millénaires, ils parcourent les deux mondes en tournée triomphale et recueillent des succès de vedettes. Dans ses pérégrinations, la petite troupe déracinée a conservé ses usages. Des avions envoient par-dessus les mers leurs nourritures habituelles à ces enfants, à ces jeunes gens qui ne connaissent guère notre monde qu'éblouis par le feu des projecteurs. Ils vont reprendre leur vie naturelle en regagnant l'île merveilleuse dont on voudrait espérer que ne se rompra pas trop tôt, ni trop brutalement, le fragile isolement.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

Desak Putu et Sangayu miment le fragile amour.

Anak Agung Gede Mandera dirige l'orchestre au rythme du kendang.

# LES BALLETS DE BALI

*Celles qui sont des fleurs légères sont [venues,*
*Figurines d'or et beautés toutes menues...*
VALÉRY.

ILS sont là dans leur univers de cuivre, de soleil qui sonne, de chaleur étourdissante sur laquelle un homme soudain marche comme sur une feuille de lotus.

Musiciens étranges, musiciens vêtus de noir derrière leurs instruments d'or, ils demeurent graves, immobiles, tels les anciens dieux d'Egypte, découpés contre le ciel violet de leur paradis fermé. Absents, loin de nous, tout entiers à leur musique et à leur danse...

Appelées par leurs incantations, fascinées par les rythmes précis, aigus, lancinants du gamelan, deux petites statuettes d'or, deux petites bêtes précieuses, apparaissent dans la faille rouge d'un temple. Elles sont fragiles, comme la vie... et miment l'amour... D'une main elles tiennent un éventail d'or, et l'autre main est un éventail vivant. La musique de l'**angklung** (instrument de bambou) recrée pour elles seules la ligne sinueuse, fuyante, pure et diabolique du bonheur.

Puis les apparitions — fleurs, oiseaux ou femmes, on ne sait — s'effacent. Un grand chœur extatique d'hommes hurle la tragédie du Ketjak.

Les hommes, agenouillés dans un cercle de feu, dansent avec le buste et les bras. Les mains, aux doigts écartés, prient, s'effraient, menacent.

Mais le drame dure-t-il aux îles étranges ? Une petite abeille mince et piquante mime ses premières découvertes au jardin des fleurs. Le **Tumililingan** est un ballet créé par Mario, le plus grand danseur de l'Indonésie. Pourquoi, dans le récit et le mime, ces danseurs parlent-ils moins directement que les Hindous ? Les mudras restreints me semblent devenir des ornements de préciosité plutôt que langage nécessaire.

L'influence musulmane apparaît alors, et les arabesques, les enluminures ôtent au trait sa vigueur première.

Sans doute l'Hindou qui raconte est-il plus brutal ?

Il me semble plus vrai.

(Mais il est presque impossible de **savoir.** On ne peut que se sentir très humble devant cet univers oriental si peu connu.)

Par contre, l'histoire d'Ardjuna, dont personne ne parvient à interrompre le jeûne, est d'une grande force.

Il y a là beaucoup plus que de la danse...

**Legong** est peut-être la plus extraordinaire révélation. Les princesses nous content l'enlèvement de la jeune Rangkesari par le roi de Lasem... et le vol d'un oiseau noir autour du roi qui va mourir...

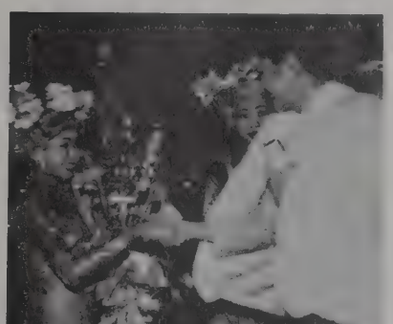
Les pas étroits, croisés, saccadés, asymétriques, les angles, les genoux brisés, les hésitations à contre-musique, l'incantation du visage, de la tête lourde de fleurs, qui tour à tour se donne, se penche, se refuse... tout cela atteint réellement au **sacré.**

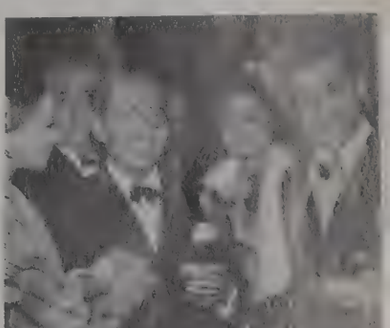
Parvient-on facilement à imaginer que cette merveille éclate au cœur du village de Pliaban, par exemple ? Et que cet art fabuleux est, là-bas, mêlé à la vie, confondu avec elle simplement parce que la vie est une œuvre d'art, précieuse et palpitante ?...

Ce voyage nous laisse étourdis, pleins de pensées insolites et de mirages, mais le trésor nouveau qui pèse au fond du cœur demeure aussi fragile qu'une enfance...

Martine CADIEU.

nt nostalgiques et graves... Tous les rythmes vivent en leur cœur.





**A gauche :** l'ambassadrice d'Indonésie complimente la principale danseuse. **A droite :** l'ambassadeur d'Indonésie avec Serge Lifar.

**A gauche :** Lyane Daydé félicite l'une des précieuses danseuses. **A droite :** dans un groupe, le directeur de l'orchestre.

## L'OPINION D'YVES GANDON SUR

# « LA PETITE CATHERINE » ET « QUE D'EAU ! QUE D'EAU ! »

VINGT-TROIS ans après sa création, *la Petite Catherine,* que vient de reprendre le théâtre des Bouffes-Parisiens, n'a rien perdu de sa puissance de choc. Alfred Savoir, prématurément disparu, a pu exercer une influence en profondeur sur le théâtre contemporain. On a beaucoup rappelé, ces temps-ci, qu'Anouilh et Salacrou étaient, en quelque sorte, ses fils spirituels. Il s'agit plutôt, à mon avis, d'une rencontre de natures. Savoir, de son vivant, n'était guère en odeur de sainteté auprès de la critique et il a eu surtout le mérite de déblayer la route pour ses cadets.

Cependant l'âpreté d'Anouilh et de Salacrou est assez différente de celle de Savoir. L'auteur de *la Petite Catherine* montre dans ses pièces moins de cruauté que de cynisme, moins d'âpreté que d'âcreté. Son humour est moins noir qu'échevelé. Il ricane plus qu'il ne cingle. Il obéit à sa verve plus qu'il ne cherche à imposer ses idées, même dans ses *Comédies d'avant-garde,* et voilà en quoi il se distingue de Bernard Shaw, à qui on l'a quelquefois comparé.

Cet auteur original et aux dons éclatants est un peu un anarchiste du théâtre.

*La Petite Catherine,* une de ses meilleures pièces, fait abondamment ressortir à la fois la vigueur de son talent et ses limites. L'argument est bien établi et l'action court à son terme dans un jaillissement de trouvailles comiques. Savoir n'a nullement caché qu'il ne se souciait pas de vérité historique. Celle qui devait être la Grande Catherine nous est présentée dans son caractère, mais les événements qui l'amenèrent au pouvoir absolu sont accommodés à la fantaisie du dramaturge. Nous ne l'en blâmerons pas. Corneille, Racine, Shakespeare en ont, eux aussi, pris à leur aise avec la chronologie et le détail des faits. Ce qui importe ici, c'est l'atmosphère, celle de la cour de Russie au XVIII[e] siècle, c'est surtout l'extraordinaire figure de cette jeune princesse allemande, prête à toutes les compromissions et à tous les crimes pour satisfaire son ambition. Aussi bien non seulement Catherine elle-même, mais la tsarine Elisabeth, Pierre III, la princesse d'Anhalt, mère de Catherine, l'équivoque Lanskoï, favori de Pierre III, le grenadier Potemkine sont-ils silhouettés d'une main ferme. Savoir ne se faisait pas d'illusions sur les hommes, et encore moins sur les femmes. Il ne ménageait ni les uns ni les autres et ne craignait pas de forcer la note. Si, malgré quelques lourdeurs d'expression et des trivialités inutiles, sa pièce tient debout, c'est que le sujet s'accordait à merveille avec son tempérament. Il fonce à corps perdu et emporte le morceau.

Je n'avais pas assisté aux représentations de 1930 et ne puis donc établir de comparaisons entre les interprètes d'alors et ceux d'aujourd'hui. Il me paraît pourtant que la pièce n'a pas été servie comme elle aurait dû l'être. Un texte aussi dru, aussi tendu, aussi hargneux appelait une mise en scène trépidante, haletante, un rythme à la Feydeau. M. Christian-Gérard a commis l'erreur de lui imprimer une sorte de *tempo moderato* qui ralentit l'action de la manière la plus fâcheuse. Je ne vois pas d'autre explication à l'étrange indolence avec laquelle une actrice aussi remarquable que M[me] Gaby Sylvia incarne le rôle de Catherine, dans lequel, en principe, elle aurait dû faire merveille. Maurice Teynac, en Pierre III, joue avec intelligence, mais, surtout à la fin, manque de conviction. On aurait voulu voir en lui la brute hagarde et traquée, quand il ne figure plus qu'un niais éperdu. M[me] Marie Ventura est bonne, sans plus. On imagine sans l'avoir vue ce que pouvait faire M[me] Marguerite Pierry dans ce rôle d'une cocasserie féroce. Un seul acteur tient son emploi avec une autorité exemplaire : c'est M. Jacques Français, qui a rendu avec autant de hauteur que d'équivoque finesse le difficile personnage de Lanskoï.

Malgré toutes ces réserves, la pièce est à voir. Car si les décors de Jean-Denis Malclès eux-mêmes déçoivent par un côté un peu pauvre, le texte demeure et l'on ne s'ennuie pas un instant.

JE n'en dirai pas autant de la comédie musicale de M. Jean Marsan, *Que d'eau ! Que d'eau !* le nouveau spectacle du théâtre Fontaine. On devait rire et l'on bâille. Et pourtant l'auteur avait cru mettre toutes les chances de son côté. Imaginez un peu : une collectionneuse de trompes de chasse, un peintre cubiste en 1910, un spécialiste de la traite des blanches, trois demoiselles retour des maisons hospitalières de Rio. Il a même pensé que l'inondation de Paris était un bon élément comique. (Rendons-lui justice : l'inondation n'apparaît que dans le titre.) Toutes ces laborieuses facéties, hélas ! ne dégagent qu'un ennui mortel. On le regrette pour M[me] Mathilde Casadesus, qui se démène de son mieux, et pour la gracieuse Huguette Marchal. On le regrette surtout pour la musique de Georges van Parys, pimpante, élégante et claire. Que d'eau, peut-être, mais aussi que de temps perdu !

# VICTOR HUGO EN 1848

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

LES *Choses vues* de Victor Hugo passent à juste titre pour un maître livre de son œuvre en prose. L'emphase et l'idéologie qui gonflent et alourdissent ses romans sont à peu près absents de ces textes mordants et directs. Hugo y exerce à plein sa possession magistrale de la langue, sans tomber — ou le moins possible — dans les défauts qu'il cultive trop souvent avec complaisance.

Cependant cet ouvrage posthume (il y en eut trois éditions différentes : en 1887, en 1900 et en 1913) avait été composé de façon assez fantaisiste. Les éditeurs d'alors avaient tiré des papiers de Victor Hugo des morceaux de leur choix, dont ils avaient fait un recueil sans respecter toujours le texte du manuscrit et sans se gêner pour y faire des coupures. Or, pour la période qui va en particulier de février 1848 à décembre 1851, Hugo avait expressément constitué un dossier de notes intitulées : *Faits contemporains et souvenirs personnels,* en tête duquel il avait écrit :

« Je commence ces notes, feuilles volantes où l'histoire trouvera des morceaux quelconques du temps présent. Je mêle les petites choses aux grandes, comme cela vient, au hasard. L'ensemble peint. »

M. Henri Guillemin, qui a déjà tant fait pour retrouver et nous faire connaître maints textes originaux du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, vient d'assurer la publication de celui-là. Il ne lui a pas donné d'autre titre que celui qu'avait choisi Hugo lui-même : *Souvenirs personnels* (Gallimard). Un ouvrage important pour l'histoire autant que pour la littérature trouve là son édition définitive.

N'exagérons pas la part de l'inédit dans cette affaire. L'éditeur ne manque pas de faire valoir que beaucoup de ces textes restaient inconnus et sont publiés pour la première fois ici. La vérité est qu'il s'agit souvent de variantes, de passages rectifiés ou complétés. M. Henri Guillemin présente plus justement cette publication quand il nous dit : « Ainsi se trouve rétabli un ouvrage prévu par le poète et dont les matériaux, après sa mort, avaient été disjoints et disséminés, quand ils n'étaient point mutilés ou dérobés à nos regards. » On y retrouve notamment certains morceaux célèbres de *Choses vues* : la mort de Chateaubriand, la mort de Balzac, l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, un dîner à l'Elysée le 23 décembre 1848, sans compter maints portraits

On les relit avec plaisir. Oui, c'est du bon Hugo.

M. Henri Guillemin nous avertit d'ailleurs que Hugo, en mars 1870, a relu la plume à la main ces notes de 1848-1849. Et le républicain d'extrême gauche qu'il était devenu a retouché parfois certains mots, certaines lignes du député à l'Assemblée constituante, récent pair de France avant la chute de Louis-Philippe, et demeuré quelque peu conservateur. Mais ces retouches ont laissé subsister bien des passages significatifs. On y voit que Hugo n'a pas toujours été l'adversaire de « Napoléon le Petit ». En novembre 1848, quand il craignait de voir Cavaignac accéder à la présidence de la République, il optait nettement pour le prince Louis-Napoléon. Celui-ci dût-il préparer l'Empire, Hugo ne s'en effrayait pas. Il griffonnait sur une page une ébauche de poème qui produisait ceci :

*... Il vient, il avance sans bruit,*
*Pensif comme un vengeur qui marche dans la [nuit.*
*... Car mon esprit qui veut la France grande*
*Et connaît les renards, louche et honteuse bande,*
*Préfère l'aigle au coq et la serre aux ergots.*

La muse des *Châtiments* a encore son bonnet rouge dans sa poche.

En 1851, Victor Hugo tient d'ailleurs à expliquer son évolution politique. « Depuis vingt-cinq ans, écrit-il alors, je suis simplement un homme de liberté. » Il ajoute qu'il a longtemps cru la liberté compatible avec la monarchie. En 1848, la République ne l'a pas attiré irrésistiblement : « La République était puissante alors, et je lui laissais l'empressement et les adulations des autres. » On sait la suite.

Ce ne sont d'ailleurs pas les professions de foi que l'on recherche dans ce livre. Il fourmille de notes, de mots cueillis au vol, qui constituent le plus vivant tableau de la vie politique après la révolution de Février. Dirons-nous que certains de ces mots, auxquels Hugo fait un sort (mais il avait un penchant pour les calembours), ne donnent pas une haute idée de l'esprit parlementaire ? On pense quelquefois que le niveau de cet esprit a beaucoup baissé, depuis les assemblées de jadis jusqu'au Palais-Bourbon d'aujourd'hui. Mais déjà le Parlement où siégeaient Hugo et Lamartine s'amusait souvent de propos plus dignes du Café du Commerce que de la république athénienne.

# LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

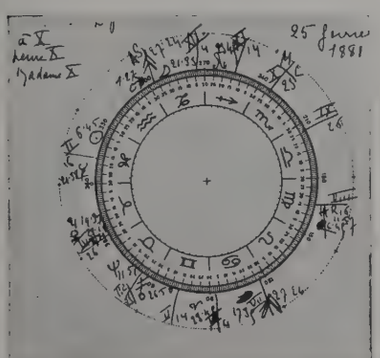
**Semaine du 23 février au 2 mars 1953**

CETTE semaine est dominée par les très mauvais aspects entre le Bélier (21 mars-20 avril), et la Balance (23 septembre-24 octobre), où de doubles oppositions commencent, d'autant que le passage de la Lune le 2 mars les fait violemment vibrer. Les Cancer (22 juin-23 juillet) et les Capricorne (22 décembre-22 janvier) devront également demeurer sur une prudente réserve. Vers le 27 février, de graves accidents sont encore à redouter. Je me répète, mais comme pour la semaine du 26 janvier au 2 février : Vivre ces huit jours avec précaution.

## RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE LE :

| | |
|---|---|
| Le **21** Mars et le **20** Avril | Ce signe continue à connaître de grands bouleversements, bons ou mauvais. Le 28 février et le 1er mars seront pour le 3e Décan extrêmement graves. Les chagrins seront grands. |
| Le **20** Avril et le **21** Mai | Succès aussi grands qu'inattendus. |
| Le **21** Mai et le **22** Juin | La joie et les difficultés panacheront les heures. |
| Le **22** Juin et le **23** Juillet | Attention ! pas de colères, pas de caprices. L'orgueil peut faire faire une grande bêtise. |
| Le **23** Juillet et le **23** Août | Enfin plus de calme pour les natifs du Lion. |
| Le **23** Août et le **23** Septembre | Ennuis pour le mari, le père, le fils. Difficultés dans la situation. |
| Le **23** Sept. et le **24** Octobre | Encore une semaine pleine d'ennuis ; peut-être même un grand chagrin, surtout pour le 3e Décan. |
| Le **24** Oct. et le **23** Novembre | Restez tranquilles. Ne pas agir, ce qui ennuie toujours les natifs du Scorpion. |
| Le **23** Novem. et le **22** Décem. | Joies violentes mais passagères. |
| Le **22** Décem. et le **22** Janvier | Difficultés violentes sur tous les plans. Les sentiments s'en trouvent bouleversés. |
| Le **22** Janvier et le **20** Février | De la joie, surtout pour le 2e Décan ; une très belle surprise. |
| Le **20** Février et le **21** Mars | Les seuls vraiment favorisés. La situation se stabilise. |

## THÈME ASTRAL DE Mme X..., née le 25 février 1881, à...



JE suppose, chère lectrice, que vous êtes née dans la région d'où vous m'écrivez, car pour les calculs astrologiques, le lieu de naissance a autant d'importance, pour connaître les degrés de latitude, que la date ou l'heure où vous êtes née. Si vous êtes née en un autre point du globe, ne vous en prenez qu'à vous-même si l'interprétation de votre thème n'est pas exacte. J'en serais désolée. Pour l'étude d'un ciel astral il faut, je le répète, LE LIEU, L'HEURE, LA DATE de la naissance.

Votre enfance, madame, fut belle et heureuse, votre situation brillante au début, mais si troublée par le mariage ! Union pourtant désirée, et sur beaucoup de points, excellente. Une grande désillusion est restée dans votre cœur depuis ces chagrins. Heureusement, une énergie superbe et adroite vous a fait sauter bien des mauvais pas, créés souvent par votre caractère volontaire et un peu capricieux.

Les relations brillantes et importantes ont eu un rôle parfois funeste à l'égard de votre situation, vous entraînant vers des combinaisons financières peu avantageuses pour vous.

Votre santé est assez fragile, faites attention à ce sujet entre le 6 et le 17 mars, le 9 et le 16 avril 1953.

En ce moment vous devez vous sentir isolée et peu entourée. Pourtant une grande joie est réservée à votre foyer aux environs du 25 avril 1953 ; succès vers cette date dans le domaine qui vous intéresse le plus.

Vous êtes extrêmement sensible. Vos pressentiments sont terriblement véridiques et particulièrement intéressants par leur précision. Votre prescience s'en trouve développée. Vous pensez beaucoup, vous réfléchissez et vous faites tout avec méthode.

Votre équilibre intérieur est parfait, et c'est cet équilibre qui a dû vous faire prendre tout dernièrement une décision rapide et heureuse ; du reste vos résolutions sont toujours exécutées rapidement. La médisance, la jalousie ont semé bien des peines sous vos pas. Vous n'avez jamais eu tout ce que vous désiriez, mais vous désirez tout ! Vos rêves sont grands et de ce fait vraiment irréalisables sur cette terre. Pourtant un côté très brillant soutenu par votre grâce et votre amabilité a fleuri bien des heures de votre vie. Mais vos désirs, votre orgueil même furent trop grands, c'est pourquoi vous avez souvent été profondément blessée. Ne soyez pas si impulsive, et qui sait ? vous pourrez peut-être réaliser vos rêves de succès littéraires.

Vous avez fait de si beaux voyages et vous avez tant de jolies choses à conter !

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

**LA DÉCOUVERTE ARCHEOLOGIQUE :**

C. W. Ceram, *Des Dieux, des Tombeaux, des Savants*, traduit de l'allemand par Yvonne Stux (Plon, 420 pages, illustrations et cartes hors-texte). De toutes les formes de la littérature dite d'évasion, la moins goûtée n'est sans doute pas celle qui évoque les civilisations disparues. Surtout quand il s'agit d'un ouvrage qui repose sur une base scientifique comme celui-ci. On lit comme un roman ces récits des investigations aux sites les plus illustres de l'antiquité : les fouilles de Troie, la découverte par Schliemann du masque d'or d'Agamemnon ; celle, par Smith, des tablettes qui font du déluge biblique un fait historique ; l'exploration des ruines de Ninive.

Et le Nouveau Monde fait suite à l'Orient ; la grande aventure du Mexique : Cortez arrachant à Montezuma son drapeau d'or au milieu de deux cent mille guerriers et, en plein XIXe siècle, Stephens achetant pour cinquante dollars la ville de Copan et ses quatorze stèles préhistoriques.

**L'HISTOIRE DU BRÉSIL :**

G. Freyre, *Maîtres et Esclaves*, traduit du portugais par R. Bastide (Gallimard, 550 pages). Voici, dans une scrupuleuse traduction, une œuvre maîtresse de l'éminent sociologue brésilien, qui en a déjà donné en 1933 la matière première. En faisant revivre le passé des grands colons sucriers de l'Etat de Pernambouc, du XVIIe siècle à nos jours, il esquisse en réalité un tableau de toute la colonisation européenne, de l'immense brassage de races entre les conquérants âpres au gain, les Indiens indigènes et les millions de noirs importés d'Afrique.

L'intérêt essentiel de cette étude, c'est de réfuter des idées courantes sur la valeur respective des races ; à l'encontre de certains historiens brésiliens, voire d'Européens comme Keyserling, l'auteur réhabilite les « nègres » : il démontre la diversité de leur provenance et la variété de leurs aptitudes ; il souligne en passant la supériorité de la femme noire sur l'homme et conclut que leurs défauts, si défauts il y a, sont ceux d'esclaves (donc imposés par la domination blanche) et non de noirs.

Les amateurs de pittoresque, ou de folklore, trouveront ici de quoi enrichir leur documentation : les fortes traditions islamiques qui se perpétuent dans certaines races nègres transplantées, la persistance de recettes culinaires encore en pratique à Bahia, le Carnaval de Recife, l'évocation de mœurs plus ou moins débridées dans les rapports entre les maîtres et leurs esclaves, etc.

ALBERT MOUSSET.

## LA RÉFORME DES RÉGIMES MATRIMONIAUX

TEL était le sujet du dernier dîner-débat donné au Cercle républicain par le Conseil national des femmes radicales. Il était présidé par M. Caillavet, secrétaire d'Etat à la France d'outre-mer. Celui-ci est l'auteur d'une proposition de loi qui reprend des textes antérieurs de M. Monnerville et de l'ancien garde des Sceaux René Renoult. Cette proposition assurerait à la femme mariée un régime beaucoup plus favorable par une combinaison de la séparation de biens et de la communauté aux acquêts. Dirigé avec une aimable autorité par Me Kraemer-Bach, présidente des femmes radicales, ce débat donna lieu à d'excellentes interventions dont M. Caillavet dégagea éloquemment la conclusion.

Ci-contre, de g. à dr. : M. Caillavet, Me Kraemer-Bach et M. Georges Laffargue.

## NÉCROLOGIE

### PATHAMMAVONG

S. E. Samlith Pathammavong, représentant du Laos près le président de l'Union française et secrétaire général adjoint du Haut-Conseil, est décédé à Paris. Le président de la République s'est fait représenter aux obsèques.

### PHILIPPE LAUER

CONSERVATEUR honoraire du département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, Philippe Lauer vient de mourir

Archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, élève diplômé de l'Ecole pratique des hautes études, docteur ès lettres, licencié en droit, Philippe Lauer était membre résidant et ancien président de la Société nationale des antiquaires de France, membre correspondant de la *Medevial Academy of America* et de la *Societa romana di storia patria*. Ancien président de la Société de l'Ecole des chartes, il laisse de nombreux travaux et ouvrages d'érudition, parmi lesquels nous citerons les *Fouilles du sanctuaire sanctorum du Latran*, le *Recueil des [illegible] de Louis IV d'Outremer* et, en collaboration avec Ferdinand Lot, la grande collection des *Diplomata Karolinorum*, dont il venait d'achever la publication

Avec Philippe Lauer disparaît un de nos plus éminents médiévistes.

### PIERRE HÉRAUD

VICE-PRÉSIDENT d'honneur du conseil d'administration du *Figaro*, Pierre Héraud est mort à Nice d'une congestion pulmonaire. Né à Marmande le 8 août 1879, d'abord officier d'artillerie, il avait appartenu à l'administration des Finances avant de devenir président du conseil d'administration de notre confrère, fonctions que la maladie le contraignit à résigner. Sa droiture, son sens du devoir imposaient l'estime. La compréhensive bienveillance qu'il témoignait à tous, sa délicatesse de sentiments lui avaient valu de nombreuses et fidèles amitiés

## LA SEMAINE HIPPIQUE

### PALMARÈS DE LA COUPE DU ROI DU CAMBODGE

S. M. le roi du Cambodge est commandant de cavalerie dans l'armée française. Ce n'est pas là un grade de complaisance, le jeune souverain le prouve à chacun de ses séjours en France en accomplissant un stage d'instruction à Saumur.

L'amour du cheval, et du jumping en particulier, l'a incité à créer une coupe-challenge destinée à récompenser tous les ans le meilleur cavalier international. Le classement de 1952, première année de la compétition, vient d'être publié. C'est M. Jonquères d'Oriola, champion olympique, et gagnant de nombreux autres prix à l'étranger, qui s'adjuge le trophée. Celui-ci doit être remporté trois fois pour être attribué définitivement. En se reportant au règlement de l'épreuve, M. d'Oriola totalise 20 points 5/6. Ardent et passionné, virtuose du 400 mètres à la minute, ses parcours sont une symphonie d'adresse et de dextérité. Nul étonnement de le voir en tête.

Le lieutenant du Breuil, une des meilleures cravaches du C. N. S. E. de Fontainebleau, vient en seconde position avec 20 points 1/3.

La troisième place au palmarès revient à M. Piero d'Inzeo (Italie), Transalpin subtil et plein de finesse, affichant 18 points 4/6. Saluons le colonel Llewellyn (Grande-Bretagne), quatrième, as des tournants vertigineux et des obliques impossibles, 16 points 1/6 à son actif ; M. Steinkrauss (U. S. A.), cinquième, 14 points 2/6, grâce aux performances étonnantes de Democrat, le vétéran de dix-neuf ans. Viennent ensuite le général Marilès-Cortès (Mexique), sixième, plein de fougue sur Petrolero, avec 13 points ; puis MM. d'Orgeix (France) et Garcia Cruz (Espagne) « ex æquo » pour le numéro 7 ; le capitaine Carillo (Mexique) s'adjuge la huitième place. — TRE-HARDY.

## NOUVELLES RELIGIEUSES

### DANS L'ORDRE DU SAINT-SÉPULCRE

LA marquise de Villaverde, fille du général Franco, a reçu le manteau de Dame de l'Ordre de chevalerie du Saint-Sépulcre, au cours d'une imposante cérémonie à laquelle assistaient, en l'église Saint-François de Madrid, le chef de l'Etat espagnol et les membres du gouvernement.

### L'ÉGLISE AU SECOURS DES SINISTRÉS

LE Saint-Père, à peine entré en convalescence après les malaises qu'il avait ressentis pendant quelques jours, a fait remettre d'importants secours en argent à l'épiscopat hollandais par l'entremise de Mgr Righi Lambertini, conseiller à la nonciature à Paris. De son côté, le Secours catholique a remis 12 millions aux victimes hollandaises des inondations et 3 millions aux sinistrés anglais.

### RIO ACCUEILLERA LE 35e CONGRÈS EUCHARISTIQUE

LE 35e Congrès eucharistique international doit avoir lieu en 1954 à Rio-de-Janeiro. Le président de la République du Brésil a demandé au Congrès l'ouverture d'un crédit de 14 millions de cruzeiros.

### « L'HOMME DEVANT DIEU »

MONSIEUR le rabbin A. Zaoul a présidé, à la synagogue de la rue Copernic, une « confrontation » sur l'homme dans le monde et devant Dieu, à laquelle prenaient part le R. P. Dubarle, M. le pasteur Marchal, MM. Robert Aron et Bammat.

### LE Dr DE POMIANE EST INVITÉ A UN DINER GASTRONOMIQUE AU LAIT PARCE QU'UN BÉBÉ A TÉTÉ 4.600 VACHES

CE bébé si friand de lait de vache était Pantagruel : à chacun de ses repas il humoit le laict de quatre mille six cens vaches. En mémoire de son « biographe », Rabelais, une pléiade de gastronomes parisiens a eu l'idée d'organiser, le 12 février, chez l'un de nos plus fameux restaurateurs, un dîner original autant que succulent, composé exclusivement de plats au lait concentré non sucré — depuis les cocktails jusqu'au dessert. « On ne saurait mieux arroser l'anniversaire de Rabelais, qui aimait tant biberonner », comme le président des Seigneurs de la Fine Gueule l'a (finement) remarqué.

CATALOGUE ILLUSTRÉ
BEAUX LIVRES D'AMATEURS, rares limités, illustrés, GRAVURES & AQUARELLES, Fco c. 3 timbres ou 3 coupons Rép. Ed. ART ERYX, 120, Bd de la Chapelle, PARIS, 18e.

# LES OISEAUX VIENNENT EN AIDE AUX ORPHELINS DE GUERRE

De g. à dr. : Mme Vincent Auriol, la maréchale Leclerc et la maréchale de Lattre.

COMME la première de ces manifestations, qui eut lieu l'an dernier, la deuxième exposition ornithologique internationale, qui vient de se tenir aux Champs-Elysées, dans les salons d'une grande compagnie aérienne, était organisée au profit de l'Association et Entr'aide des veuves et orphelins de guerre. La maréchale Leclerc de Hauteclocque, qui préside cette association, a accueilli Mme Vincent Auriol, venue inaugurer l'exposition. La maréchale de Lattre de Tassigny était également présente. Avec elles, les visiteurs ont apprécié le charme d'un décor harmonieusement disposé, dont les treillages évoquaient des jardins romantiques.

De nombreux pays ont exposé, et des oiseaux ont été amenés de tous les continents. C'est ainsi qu'une étrange perruche **Agapornis** est arrivée des Indes ; du Brésil, un ara blanc à crête jaune et, de New-York, un superbe geai bleu. Les perruches de Tahiti, appartenant à Mme Monnerville, le **meinate** de Malaisie, oiseau parleur d'une grande rareté, le **pirolle indien,** qui se nourrit de souris vivantes, et bien d'autres pièces curieuses furent également fort admirés.

### LA GÉNÉREUSE INITIATIVE D'UNE GRANDE ÉCOLE

L'ELAN de solidarité qui s'est manifesté en France en faveur des sinistrés des Pays-Bas a donné lieu à maints gestes touchants. A Paris, les élèves de l'Ecole supérieure de commerce ont, en trois jours, rassemblé pour une quinzaine de millions de francs d'objets divers, tandis que leurs quêtes leur permettaient de réunir un million environ.

De l'école est parti, le 10 février, un premier camion. M. Lefebure, consul des Pays-Bas, et M. Fougerolle, président de la chambre de commerce de Paris, assistaient à ce départ. Ils ont vivement félicité les élèves et leur directeur, M. Villemer.

## LE PARDON DES TERRE-NEUVAS

SAINT-MALO a célébré, le dimanche 8 février, le traditionnel « pardon » en l'honneur des pêcheurs en partance pour Terre-Neuve et le Groenland. Les onze chalutiers qui s'alignaient dans les bassins Vauban et Duguay-Trouin, larges, ventrus, jaugeant de 1.000 à 1.500 tonnes, portent presque tous les noms des trois-mâts goélette qui, jusqu'à la guerre, quittaient le port pour des mois et des mois de brume et d'eau, de tempête et de travail.

Les cérémonies débutèrent à la cathédrale par une messe solennelle, présidée par S. Em. le cardinal Roques, archevêque de Rennes. Une foule considérable y assistait ; à côté des personnalités de la ville se tenaient les officiers et les midships des quatre avisos de l'Ecole navale arrivés de Brest la veille.

Après l'office s'organisa la longue procession qui, au son des binious dont jouaient des Bretons en costume accompagnés de Bretonnes aux coiffures aériennes, se dirigea vers le bastion de la Hollande, d'où le cardinal Roques bénit la mer, frémissante et verte. M. René Pleven salua le prélat, tandis que des centaines de pigeons s'envolaient au-dessus des remparts.

Puis Mgr Roques s'embarqua avec toutes les personnalités dans une vedette qui se dirigea aussitôt vers les chalutiers. Debout à l'avant, le cardinal bénissait chaque bateau au passage et, au passage, chaque bateau saluait de trois coups de sirène. Sur les navires de guerre, midships et matelots, au garde-à-vous, garnissaient les rambardes d'un chapelet de deux tons de bleu piquetés d'or et de rouge.

Un vin d'honneur fut offert au château. En réponse aux paroles de haute portée prononcées par M. Guy La Chambre, maire et rebâtisseur de Saint-Malo, S. Em. le cardinal Roques et M. Pleven exprimèrent en termes choisis les sentiments de tous. Un banquet suivit, où M. André Saint-Mleux, président de la chambre de commerce, prononça une allocution pleine d'émotion et de finesse à laquelle M. Pleven répondit avec esprit.

GILBERTE LÉCUYER-CORTHIS.

### LE RALLYE LYON-CHARBONNIÈRES

LE VIe rallye internatioonal Lyon-Charbonnières se disputera les 19, 20, 21 et 22 mars. Les concurrents partiront, cette année, de Paris, Lyon, Nice, Saint-Jean-de-Luz, Liège, Turin, Lausanne, Baden-Baden, Londres et Calais. Avant même de se rassembler à Charbonnières, où la concentration s'opérera après un parcours de 870 kilomètres environ, les concurrents et leurs voitures seront mis à l'épreuve dans les courses de côte des cols de la Baraque et du Berthiaud. Ensuite, ils effectueront une longue et difficile randonnée de 1.300 kilomètres. Deux classements, l'un général, doté de prix en nature, l'autre, par catégories, auquel est attribué 3 millions de prix en espèces.

SURPLUS D'ÉDITEURS - Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 5 timbres. GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s. 406), 106, Bd Gambetta, NICE.

## MEDECINS, MEDECINE, MALADES

### TRAITEMENTS CHIMIQUES DU CANCER

Jusqu'a ces dernières années, le traitement du cancer a été limité à une chirurgie destructrice et à une radiothérapie à peine moins mutilante. Ni l'une ni l'autre ne donnaient une sécurité bien remarquable en dehors des cas de cancers de la peau et des cas privilégiés, trop peu nombreux, de dépistage ultra-précoce. Les succès constants que donne le traitement de la syphilis depuis quarante ans, l'introduction spectaculaire de la streptomycine, de l'acide para-amino salycilique et de l'isoniazide dans le traitement de la tuberculose ne faisaient que mieux ressortir la lenteur des progrès de la lutte anticancéreuse. Les publications récentes font entrevoir, non pour l'immédiat, mais pour les années qui suivront, des promesses dont on peut espérer, sans faire preuve d'un optimisme excessif, que certaines se transformeront en certitudes.

Un premier groupe de médicaments est constitué par les radios-éléments artificiels. Deux propriétés permettent leur emploi : d'une part, l'affinité élective qu'ils présentent pour certains tissus ; d'autre part, la marge qui existe entre la fragilité de la cellule cancéreuse et la sensibilité de la cellule normale à ces agents. Ces substances sont injectées en solution dans l'organisme et peuvent détruire les cellules malignes ; elles peuvent aussi s'accumuler dans ces cellules et y être détectées par le compteur de Geiger, qui devient ainsi un instrument de dépistage des tumeurs. L'iode radioactif joue dès maintenant un rôle important dans le traitement des tumeurs thyroïdiennes.

Un autre groupe de substances anticancéreuses, à l'étude, est constitué par les hormones, leurs antagonistes, leurs agents frénateurs ou excitants. Les hormones sexuelles ont donné des résultats dans les cas où le facteur glandulaire domine la genèse de la tumeur ; l'hormone féminine est capable de s'opposer d'une manière efficace au développement du cancer de la prostate. Un dernier groupe est beaucoup plus hétérogène. On y rencontre la « moutarde à l'azote », issue de l'ypérite de triste mémoire, cas remarquable où la médecine se trouve débitrice de l'art militaire. On doit à cette substance des résultats transitoires mais non négligeables dans le traitement des tumeurs du tissu lymphoïde, alors même que l'effet des rayons était épuisé. L' « aminoptérine » a donné des rémissions notables dans certaines leucémies. Tout récemment, l'attention de la Société médicale des Hôpitaux de Paris a été attirée sur un autre corps, la « bêthamercapto-éthylamine », qui a été employée chez une femme atteinte de « lymphosarcomatose inguinale et cervicale ». En quelques jours, on a vu cette tumeur redoutable disparaître cependant que cessaient les douleurs et la fièvre. Une rechute, consécutive à l'arrêt du traitement, entraîna sa reprise, qui fut suivie d'un nouveau et immédiat succès. Des résultats intéressants ont été obtenus dans les leucémies avec tumeurs après emploi de la même substance.

Mais tout le monde s'accorde pour dire que les résultats sont inconstants et passagers. Le progrès, trop souvent limité à des succès provisoires, est pourtant sensationnel. Il ne peut être jugé qu'en comparant la situation présente à celle d'il y a quelques années, où il fallait subir sans délai ni sursis les lois de la nature. Chaque jour, une découverte nouvelle arrache un nouveau délai, un sursis plus long, dans un domaine nouveau. Le drame réside dans notre incapacité momentanée à préciser ce progrès, à savoir qui peut déjà en bénéficier et pour qui encore nous sommes tout à fait impuissants. Il est aussi dans le fait d'une expérience qui se déroule par nécessité en public et qui devrait ne se faire que dans le secret du laboratoire.

R.-J. M.

## PANORAMA RADIOPHONIQUE

### LES CONCERTS ÉDUCATIFS DES « MUSIGRAINS »

Les concerts symphoniques éducatifs prennent de l'extension. Mme Germaine Arbeau-Bonnefoy, à la tête de l'association des « Musigrains », leur consacre sa bienfaisante activité. Ils sont ouverts aux enfants de huit à treize ans.

Huit mille écoliers assistent à tour de rôle, chaque mois, à une séance musicale qui est répétée quatre fois au théâtre des Champs-Elysées.

La direction générale des Arts et des Lettres ainsi que celle de l'Enseignement primaire soutiennent « les Musigrains ».

La Société des Concerts du Conservatoire, animée par le chef d'orchestre Robert Blot, prête son concours à ces manifestations. Des œuvres modernes, au caractère fabuleux, telles que Prélude pour un conte de fée, de Claude Arrieu, sont interprétées à chaque séance. La Radiodiffusion française a pris l'heureuse initiative d'enregistrer sur le vif ces concerts et de les transmettre, en « émissions différées », le troisième samedi de chaque mois. C'est ainsi que l'on écoutera, le 21 février, un programme intitulé : « De la Fronde à la Régence ». Il comprendra des danses extraites du divertissement du Bourgeois gentilhomme, restituées par Francis Casadesus, des œuvres de Chambonnières, Couperin et Marin Marais, interprétées par la grande claveciniste Marcelle de Lacour ; de son côté, Maria Férès exprimera délicieusement des airs de ballet composés par Lully. Une note moderne sera donnée par la Belle au bois, d'après Jules Supervielle (adaptation et musique de Jacques Chailley).

W.-L. LANDOWSKI.

## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

### APOLLON ET DAPHNÉ SUR UNE TAPISSERIE

Madame Lilly-Steiner met son beau talent au service de la tapisserie, elle y transpose son amour de la nature, en particulier celui qu'elle porte aux arbres, avec la même piété que dans ses autres manifestations de peintre et de dessinatrice.

Réalisée avec maîtrise dans les ateliers Simone-André et tissée à Aubusson, sa tapisserie, Apollon et Daphné, a été exposée trois jours à la Galerie de Berri.

Le sujet se détache sur un fond d'un bleu très intense : mille feuilles frémissent autour d'un tronc, les bras de Daphné deviennent écorce et son masque se ferme désormais aux atteintes de l'Amour. L'Enfant-Amour dépérit devant l'oiseau aux couleurs chatoyantes qui gît aux pieds d'Apollon.

Magistrale orchestration, où l'artiste sensible replace le sujet dans son vrai cadre et rejoint l'antiquité par la force du sentiment qui s'en dégage.

### LA RELIURE MODERNE A LA NATIONALE

Une très intéressante exposition consacrée à la reliure moderne occupe, à la Bibliothèque Nationale, la galerie Mazarine. Il y a là de longues et bonnes heures à passer pour les amateurs de beaux livres. Tout au plus regretterait-on que les exposants ne forment qu'un peloton assez réduit numériquement. Sans doute n'eût-il tenu qu'à eux de le grossir. Comment n'être pas surpris que Mme Thérèse Moncey, grand prix de la reliure française en 1950, n'ait pu franchir le seuil et que ses « Géorgiques » soient demeurées dans l'antichambre ?

### QUELQUES TABLEAUX PARMI DES MEUBLES

La Galerie Lévitan présente ses meubles... et beaucoup de tableaux sur les murs. La carte d'invitation vous apprend que les œuvres exposées sont d'Yves Brayer, Mary Cassat, Cavaillès, Crotti, Raoul Dufy, Dignimont, Foujita, Guillaumin, Marie Laurencin, Fernand Léger, A. Lhote, Lotiron, Mainssieux, Picabia, Grau-Sala, Touchagues, Utrillo, Van Dongen, Vlaminck ! Dès l'entrée le visiteur est accueilli par une toile d'Emily Charmy, un compotier de fruits, qui contient tout le mystère que crée son pinceau de poète ; plus loin, une toile colorée de Grau-Sala, une autre de Vlaminck, et un paysage d'Yves Brayer, sans doute Avila dans sa ceinture de murailles. Et déjà votre œil est saisi par une curieuse page de Foujita, peinture lisse, au trait incisif, qui représente une sorte de petite Cendrillon des chats, art subtil d'animalier. Ne retenons pas le nu d'André Lhote, insignifiant et pâlot, ni les paysages qui l'entourent, mais plutôt une tête de femme sur un fond bleu, de Micheline Marie ; elle témoigne de qualités picturales intéressantes, plus solides peut-être que celles que révèle sa toile, une Plage vue d'un bar, sous des parasols orange. L'effet de soleil y est assez joli, mais la sobriété du portrait, la solidité des traits, le caractère volontaire du modèle sont autant d'attraits pour le visiteur.

Beaucoup de bouquets multicolores, de Madrassi, qui s'harmonisent très bien avec l'ambiance d'un intérieur « cossu », ainsi que les peintures cubistes de Goetz... Puis une de ces étranges figures d'enfants, créées par Philippe Noyer, peinture lisse, symbolique et figée, romantique et froide, sensible et sobre.

Mentionnons enfin l'Arc de triomphe, de Lucien Mainssieux, peint à Rome d'après une ruine antique. Son architecture dorée se dresse sur un ciel lumineux dont le secret appartient en propre au peintre et qui nous dispense les plus profondes émotions d'art qu'on puisse ressentir devant un paysage.

Maurice SERULLAZ.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 24 Février
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Kijoko TANAKA
Beethoven, Schumann, Chopin

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

OUI OU NON ?
Faut-il l'échanger ?
— Il est trop petit
— Il est trop grand
— Il est trop cher
— Il est trop haut
— Il est trop sombre
— Il est trop mal situé
Toutes ces raisons peuvent justifier le désir d'échanger votre appartement
OUI, MAIS COMMENT ?
Par le moyen le plus simple, le plus rapide, le plus sûr et... le plus économique
PUISQUE
les Petites Annonces de « Paris-presse-l'intransigeant »
viennent de lancer leur nouvelle formule :
La rubrique
ÉCHANGES
au prix forfaitaire et unique de 1.000 fr. + 9,35 % de taxes
LES 4 LIGNES

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

**FRANCE-ILLUSTRATION** MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

**FRANCE ET UNION FRANÇAISE**

| | ABONNEMENT N°1 | ABONNEMENT N°2 | ABONNEMENT N°3 |
|---|---|---|---|
| Un an... | 4.700 | 6.000 | 7.000 |
| 6 mois... | 2.400 | 3.100 | 3.600 |

**ÉTRANGER**

| | ABONNEMENT N°1 | ABONNEMENT N°2 | ABONNEMENT N°3 |
|---|---|---|---|
| Un an... | 5.700 | 7.250 | 8.600 |
| 6 mois... | 2.900 | 3.725 | 4.400 |

**L'abonnement n° 1** donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

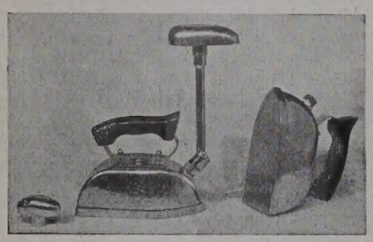
★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

# ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

## UNE NOUVELLE TECHNIQUE DE REPASSAGE

LE fer à repasser à émission de vapeur, dont la technique est déjà très connue aux Etats-Unis et qui jouit là-bas d'une grande vogue, apparaît chez nous. Un fabricant français a mis au point un nouveau fer à émission de vapeur « sèche ».



Cet appareil permet de repasser directement du linge, d'apprêter des vêtements à la vapeur, sans patte-mouille et sans crainte de lustrer, de décatir efficacement tous tissus, de rafraîchir les velours, fourrures, etc., ceci uniquement par l'action de la vapeur, le fer étant déplacé au-dessus du tissu sans le poser.

En ajoutant à l'eau contenue dans le réservoir quelques gouttes de vinaigre, on ravive les couleurs ; avec un peu d'ammoniaque, on détache et on nettoie.

En outre, cet appareil s'adapte parfaitement au repassage des tissus synthétiques modernes. Il peut être posé sans aucune crainte sur les tissus les plus délicats (même le nylon), car la couche de vapeur qui se répartit sous toute la surface de la semelle forme écran protecteur. La vapeur émise par ce fer est surchauffée (vapeur sèche), c'est-à-dire qu'elle ne laisse sur le tissu aucune trace d'humidité.

## LE BLAIREAU MAGIQUE

PLUS de tubes encombrants dans la salle de bains, grâce à un système ingénieux en usage outre-Atlantique. Le blaireau est muni d'un manche en matière plastique capable de contenir une ration de pâte à raser pour trois mois. Il suffit de tourner un disque pour libérer la quantité de savon nécessaire à une opération. Quand le manche est vide, on le recharge.

## NOURRICE MÉCANIQUE

DANS le but d'intensifier l'élevage des porcins, un fermier a conçu une machine capable de nourrir à un rythme accéléré les portées de porcelets. Quatorze tétines distribuent le lait aux nourrissons tandis qu'une lampe infra-rouge stimule leur appétit et active leur croissance.

## SANS FLAMME NI FUMÉE...

L'ARMEE américaine dispose d'un nouveau moyen de combustion qui permet aux soldats de réchauffer leurs rations sans flamme ni fumée qui puissent révéler leur présence à l'ennemi. Le combustible se présente sous forme de feuille flexible que l'on enroule autour de la boîte de conserve et qui s'allume avec une allumette. En quelques minutes, même les aliments congelés sont à la température convenable. — C. T.

# LES ÉCHECS (N° 109)

*Solution de l'étude N° 110*
*par Richard Réti.*
*Correction de Chéron, 1951*

*Les blancs jouent et gagnent*

1. Rb4-a3! (1. Rb4×b3? ne gagnerait pas parce que la case b3 doit être réservée au cavalier. Voir plus bas) 1. ... h3-h2 (comment arrêter ce pion ? Par le coup inattendu suivant, dont l'efficacité tient du miracle). — 2. Ta8-é8!!, h2-h1 : D. — 3. Cf6-é4+, Rd2-ç1 ou ç2 (si 3. ... Rd2-é3, é2 ou é1; 4. Cé4-g3+ et ×h1 gagne. Ou si 3. ... Rd2-d3 ou d1 ; 4. Cé4-f2+ et ×h1 gagne). — 4. Té8-ç8+, Rb1 (4. ... Rd1 ou d3 ; 5. Cé4-f2+). — 5. Cé4-d2+, Rb1-a1 ; 6. — Cd2×b3+, Ra1-b1. — 7. Cb3-d2+, Rb1-a1. — 8. Tç8-ç2 gagne (menace 9. Tç2-a2 mat ; ou 9. Cd2-b3+, Ra1-b1 ; 10. Tç2-b2 mat).

Réfutons maintenant les fausses solutions.

Si 1. Rb4×b3?, h3-h2 Nulle. — 2. Cf6-é4+ (si 2. Ta8-é8, h2-h1 : D ; 3. Cf6-é4+, Rd2-ç1 ; 4. Té8-ç8+, Rç1-b1 ; 5. Cé4-d2+, Rb1-a1 ; 6. Rb3-a3, Dh1-d1) 2. ... Rd2-é3. — 3. Ta8-é8, Ré3-f3. — 4. Té8-f8+ (si 4. Cé4-d2+, Rf3-f2 ; 5. Té8-f8+, Rf2-g2. Ou si 4. Cé4-g5+, Rf3-g4 ; 5. Té8-é1, Rg4×g5) 4. ... Rf3×é4. — 5. Tf8-f1, Ré4-é3. — 6. Rb3-ç3, Ré3-é2. — 7. Tf1-h1, Ré2-f2. — 8. Th1×h2+, Rf2-g3 et h4-h3. Nulle, la tour devant bientôt se sacrifier contre le pion h.

Si 1. Ta8-é8? (si 1. Ta8-h8?, b3-b2. Nulle ; 2. Cf6-é4+, Rd2-é3 ; 3. Cé4-ç3, Ré3-f3 ; 4. Th8×h4, Rf3-g3 et h3-h2) 1. ... b3-b2 Nulle. — 2. Cf6-é4+, Rd2-é3. — 3. Cé4-ç3+, Ré3-f3 — 4. Té8-é1, h3-h2. — 5. Té1-b1 (5. Cç3-d5, Rf3-g2 ; 6. Cd5-f4+, Rg2-g3 ; 7. Té1-f1, b2-b1 : D+ ; 8. Tf1×b1, Rg3×f4) 5. ... Rf3-g2. — 6. Tb1×b2+, Rg2-h3. — 7. Cç3-é4, h2-h1 : D. — 8. Cé4-f2+, Rh3-g2 ; 9. Cf2×h1+, Rg2×h1 et la tour devra de nouveau se sacrifier contre le pion h.

Si 1. Ta8-d8+?, Rd2-é1 : Nulle. — 2. Td8-d3, h3-h2. — 3. Td3×b3 (3. Td3-h3, b3-b2), Ré1-f1! (menace 4. ... h2-h1 : D). — 4. Tb3-b1+, Rf1-g2 Nulle.

*Tournoi de Saltsjobaden 1952.*

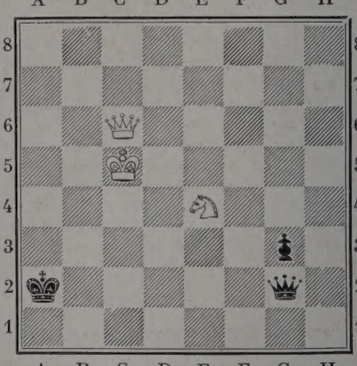
Voici une partie gagnée par le brillant vainqueur de ce tournoi : Kotov.

Blancs : Stoltz (Suède).
Noirs : Kotov (U. R. S. S.).

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, g7-g6. — 3. g2-g3, Ff8-g7. — 4. Ff1-g2, d7-d6. — 5. Cb1-ç3, 00. — 6. Cg1-f3, Cb8-d7 — 7. 00, é7-é5. — 8. Dd1-ç2, ç7-ç6. — 9. b2-b3, Tf8-é8. — 10. Tf1-d1, é5-é4. — 11. Cf3-d2, d6-d5. — 12. ç4×d5, ç6×d5. — 13. Cç3-b5, Té8-é6. — 14. Dç2-ç7 (14. Cb5-ç7?, Té6-ç6 gagne), Dd8-é8. — 15. Cb5-d6, Dé8-f8. — 16. Fç1-a3, Cf6-é8! — 17. Cd6×é8 (et non 17. Cd6×ç8?, Cé8×ç7) 17. ... Df8×é8. — 18. Cd2-f1 (pour protéger le pion d4). 18. ... Té6-ç6. — 19. Dç7-f4, Cd7-f8. — 20. Df4-d2, Fç8-d7. — 21. Ta1-ç1, Cf8-é6. — 22. Tç1×ç6, Fd7×ç6. — 23. é2-é3, f7-f5. — 24. Td1-ç1, g6-g5. — 25. Dd2-d1, Dé8-g6. — 26. Tç1-ç2, f5-f4. — 27. Fg2-h3, Fç6-d7. — 28. Rg1-h1, h7-h5. — 29. g3×f4, g5×f4. — 30. f2-f3, é4×f3. — 31. Tç2-f2, Dg6-é4. — 32. é3×f4 (32. Dd1×f3, Cé6-g5!), Cé6×f4!. — 33. Fh3×d7, Cf4-d3!. — 34. Dd1-d2 (si 34. Dd1×f3, Cd3×f2+ gagne. Ou si 34. Tf2×f3, Cd3-f2+ et ×d1 gagne) 34. ... Cd3×f2+. — 35. Dd2×f2, Fg7×d4. — 36. Fd7-é6+, Rg8-h8 (si 36. ... Rg8-h7 ; 37. Fé6-f5+). — 37. Fa3-b2, Fd4×b2. — 38. Df2×b2+, Rh8-h7. — 39. Fé6-h3 (pour parer la menace f3-f2 mat), Ta8-g8. — 40. Db2-f2 (si 40. Cf1-g3, Tg8×g3 ! 41. h2×g3, Dé4-é1+ ; 42. Rh1-h2, Dé1-é2+) 40. ... Dé4-f4. — 41. Df2×a7, f3-f2. — 42. Fh3-g2, Df4-f3!! Les blancs abandonnent.

Si 43. Da7×b7+ (si 43. Fg2×f3, Tg8-g1 mat. Ou si 43. Cf1-g3, f2-f1 : D+) 43. ... Rh7-h8 ; 44. Db7×d5, Df3×d5 ; 45. Fg2×d5, Tg8-g1 mat.

*Etude N° 111, par Richard Réti*
*Wiener Tageblatt, 1925.*



*Les blancs jouent et gagnent*

Les blancs devront prendre la dame noire pour gagner, ce qui paraît faisable immédiatement. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres !

ANDRÉ CHÉRON.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

# HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ MORTE LE VERRE EN MAIN ★

La centenaire demanda les musiciens invisibles.

Benoit, Cubille et Bigoulet firent dans la chambre une entrée tapageuse

La centenaire se leva, demanda du vin, le but, dansa et fit cadeau de son magot aux trois compères.

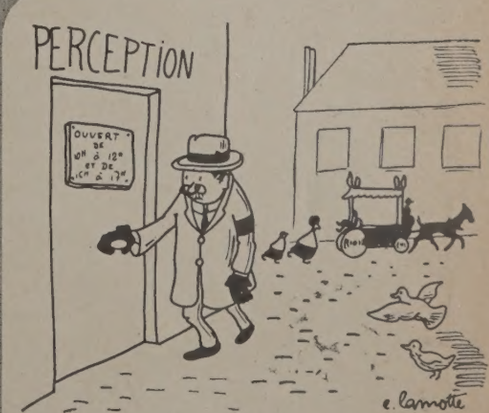
Mais Pasdefouine soupçonne Benoit Cubille et Bigoulet d'être au bouchon

Il y pénétra, y asphyxiant patron, héritiers et centenaire.

Benoit, Cubille et Bigoulet déposèrent le magot dans la musette de la jeune fille puis.

etrouvèrent la femme et les filles du garde-forestier remises de leur asphyxie.

Hélas le baron colonel, remis sur pied ainsi que sa monture, mit fin à la farce.




Son temps fini, ses parents morts, Marcel Benoit entra à la perception

Résumé des chapitres précédents : Cornebu, petit bourg entouré de vignes et de forêts. Enquêtant sur l'assassinat de Mme Pétale et le vol du bidule, le policier Tout-œil et Toute-oreille se penche sur le passé de Marcel Benoit. Celui-ci incorporé au 192me de Cornebu ainsi que Cubille et Bigoulet se sent l'esprit farceur aux dépens de Pasdefouine, garde-chasse dont il provoque la jalousie. Une centenaire mourante à la "Vieille Auberge" a entendu les chants et les rires des trois joyeux compagnons....

LA SEMAINE PROCHAINE : AVANT LA KERMESSE FATALE

MAR 12 1953

Brunetta
MARTINI
APÉRITIF
VERMOUTH SUCRÉ
SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE
MARTINI & ROSSI
SIÈGE SOCIAL
ST OUEN (Seine)
MARTINI
l'Apéritif de renommée mondiale